

Bonjour, Monsieur/Madame Berthier,

Je m'appelle Christophe Hanna, je suis écrivain et professeur de littérature à Lyon. Je me permets de vous appeler car je suis en train de travailler à un ouvrage concernant la prise d'otages de la maternelle de Neuilly qui a eu lieu en 1993. Je fais appel à vous pour cette raison : quelques jours avant la prise d'otages, l'auteur avait averti qu'il passerait à l'acte, d'une façon étrange – il a envoyé une lettre à des personnes qui, toutes, s'appelaient BERTHIER, comme vous, et résidaient à Paris.

J'aimerais simplement savoir, dans un premier temps, si vous faisiez partie des Berthier concernés par ce courrier.

Et ensuite, si vous le voulez bien, j'aimerais vous poser quelques questions concernant les souvenirs que vous pourriez avoir de cette histoire. Peu importe si vous en avez peu, c'est la façon dont fonctionne votre mémoire qui m'intéresse, plus en tout cas que de revenir sur la réalité exacte de cette affaire pour en donner de nouveaux scoops. ■

En mai 1993, Érick Schmitt, que les médias présentèrent comme un homme devenu dépressif après un échec professionnel, avait retenu captifs 21 enfants et leur institutrice dans une classe d'école maternelle, à Neuilly-sur-Seine. Pour éviter de faire entendre sa voix, il communiquait par l'entremise de tapuscrits préédigés signés H.B., dans lesquels il menaçait, entre autres, de faire sauter des bâtons de dynamite et la bombe qu'il portait avec lui, si le gouvernement ne lui cédait pas rapidement 100 millions de francs et un moyen de fuite.

Il existe des archives vidéo bien connues, montrant Nicolas Sarkozy, alors maire de Neuilly et ministre du Budget, prendre part aux négociations et obtenir l'échange d'enfants contre quelques sacs de billets ou une télé.

LA RÉDACTION a téléphoné à quelque 130 Berthier de Paris dont le numéro était dans l'annuaire, pour leur soumettre un questionnaire. À partir de leurs réponses, a été constitué un *rapport* : une image statistique de ce qui reste de ces événements dans l'opinion publique, et de la façon dont ils s'articulent à des expériences singulières comme à des croyances politiques.

20 €

ISBN : 978-2-917131-21-3



www.questions-theoriques.com

LA RÉDACTION

LES BERTHIER

Questions théoriques

LA RÉDACTION

LES BERTHIER

Portraits statistiques



Questions théoriques
Réalités non couvertes

LES BERTHIER

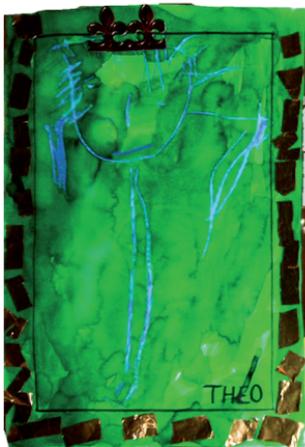
En couverture : portrait moyen des Berthier reconstitué
par superposition de portraits de Berthier publiés sur internet. ■

LA RÉDACTION

LES BERTHIER
Portraits statistiques

Questions théoriques
Réalités non couvertes

Comme environ les deux tiers d'entre nous, Berthier de Paris, j'aurais pu être parmi ceux qui ont reçu une lettre signée H.B., pour *Human Bomb*, annonçant, environ une semaine avant qu'elle ait lieu, la prise d'otages de la maternelle de Neuilly-sur-Seine. Mais je suis le premier à qui on rappelle cela, au cours d'une soirée du printemps 2010 et par téléphone. En 1993, j'habitais bien ici, à Paris, comme tous les Berthier destinataires. J'avais une adresse à mon nom et j'étais répertorié dans le Bottin, à la différence de David et d'une dizaine d'autres qui transitaient en recherche d'appartement, de Stéphane qui était en Espagne pour ses études, de Cédric qui était ailleurs pour une raison qu'il n'indique pas. Je n'avais pas, comme Timothé, Cécile, Sandrine, Valérian, seulement 2, 4, 7 ou 8 ans au moment des faits. Comme nous tous, à deux ou trois exceptions près, j'ignorais que le preneur d'otages avait agi de la sorte, prévenant de son action future en nous l'annonçant d'abord à nous, ou du moins à quelques-uns d'entre nous, Berthier avec un *h*. Mais je suis un des seuls qui, prenant au sérieux cette



La maternelle de Neuilly : une classe de petite section en 2008. ■

information et répondant à plus de 11 des 25 questions préparées, comme un peu plus de 30% d'entre nous, ne veut formuler aucune théorie personnelle sur les raisons d'un tel courrier ni sur cette prise d'otages.

Quand je prononce les noms de Nicolas Sarkozy et de Charles Pasqua, c'est pour expliquer que j'ai oublié dans quelle mesure ils sont intervenus dans cette histoire. Je n'ai aucune idée précise du nombre d'élèves que peut contenir une classe de maternelle : je fais partie des 17% d'entre nous qui évaluent ce nombre à une trentaine, en ajoutant que cela peut varier selon les quartiers et les époques, et aussi selon les niveaux scolaires. Quand j'apprends, au cours de la discussion, que les bambins captifs de Neuilly avaient 3 ans, je réponds qu'une prise d'otages dans de telles conditions ne peut guère durer. Comme Sandrine et William, qui ont la moitié de mon âge, ou même Andrée, mais celle-ci uniquement pendant quelques secondes, je crois savoir que le preneur d'otages moisit en prison, ce qui est bien mérité, à mon avis. Je ne sais pas ce qu'est le «Syndicat de la magistrature» et je suis très surpris d'entendre que certains de ses membres ont été attaqués pour avoir soutenu qu'H.B. avait été exécuté de façon illégale par la police. Je n'ai pas souvenir non plus d'avoir entendu le magistrat Pierre Lyon-Caen rappeler à deux reprises, sur France 2, plus de 10 ans après les faits (2004 et 2007), que si H.B. dormait effectivement au moment où la police l'a abattu, cette exécution n'était rien de moins qu'un meurtre.

Ce qui me revient de cette histoire, là, dans l'immédiat? 17 ans, ça fait long, et j'ai à coup sûr évacué toute image mentale, tant des lieux que des participants. Entre-temps, sur place, tout a aussi été effacé. Il ne reste plus, du personnel présent au moment des faits, que Françoise et Rosita, les dames de service. Tous les autres ont été mutés, comme Édith J., la gardienne qui faisait du café pour les hommes du RAID. Elle en mettait aussi dans de grandes bouteilles Thermos métalliques pour H.B. Le jeudi 13 mai 1993, Françoise et Rosita étaient restées dans l'école une partie de la matinée pour appeler chacun des parents afin qu'ils viennent chercher leurs enfants qui les attendaient à l'abri dans la cour. D'autres sont partis à la retraite, comme Mme S., la directrice qui s'adonne désormais à sa passion pour les chevaux et n'aime pas du tout revenir sur cette histoire trop médiatisée à son goût. D'ailleurs, dès le lundi matin suivant, plane partout une odeur de désinfectant que j'aurais du mal à décrire. Il n'a pas été passé par le personnel de l'école. On retrouve, çà et là, quelques traces des souliers des hommes du RAID dans les couloirs, mais la cagoule que portait H.B., d'après Valentin et Bruno P., ex-membre du RAID, a empêché la tête de voler en éclats sous les tirs, à la différence de celle du collègue de Valentin, convoyeur de fonds comme lui pour la Western Union.

La classe a été entièrement repeinte en 48 heures et de nouveaux meubles ont été disposés. Ils sont

exactement du même genre que les vrais mais non identiques, et on les a placés différemment. On n'est pas dépaysé et, cependant, je pense pouvoir dire, avec Diane de M., ex-petite otage, Valérie P., ex-bachelorette (saison 2), qui a quitté Neuilly cette année pour suivre son fiancé en Savoie, et 5 ou 6 d'entre nous, qu'une page est tournée et qu'on ne parlera plus trop de cet événement. C'est Valérie P., l'héroïne de *Valérie par Valérie* (Al Dante, 2008), qui nous avait mis en contact avec Bruno P., ex-tireur d'élite posté en hauteur, devenu depuis lors organisateur de courses sponsorisées par Vittel où s'affrontent des équipes féminines dans des pays exotiques.

Aujourd'hui, les parents d'élèves ne posent pas de questions, assure Mme G., l'actuelle directrice de la maternelle. C'est quelque chose qui est situé dans le passé. Sauf qu'en mars 2007, l'école avait été occupée par une équipe de cinéma pour faire une reconstitution sur les lieux mêmes. La production avait aussi loué des locaux désaffectés à Colombes, dans lesquels ils avaient reconstruit les classes pour certaines scènes. Le tournage avait eu lieu durant les vacances d'hiver, avec des enfants acteurs et des comédiens professionnels reconnus. Il n'y avait personne dans l'école, sauf le centre de loisirs qui en a supporté les désagréments. L'équipe de tournage avait squatté les classes de petites sections, les enfants y avaient mis un bazar monstre. À la rentrée, les collègues ne retrouvaient plus rien et il y avait des mégots partout. Nous avions senti

cela de façon très négative, car ils n'avaient pas du tout respecté le lieu de travail. En revoyant le film qui a été diffusé 6 mois après, je me suis souvenu de ces frasques plus que d'autres choses. Le producteur, qui était un homme charmant, avait fini par nous écrire une lettre d'excuses.

Je connais Neuilly à peu près aussi bien qu'Yvonne, la grand-mère de Stéphane qui y réside encore, ou que Zoé qui y a vécu pendant sa jeunesse. Je ne m'y serais pas égaré comme lorsque nous y sommes allés, accompagnés d'étudiants des Beaux-Arts de Lyon, pour visiter l'école Commandant-Charcot, le théâtre des événements de 1993. Lorsqu'ils nous ont indiqué notre chemin, les gens du quartier ont eu, parfois, un petit air entendu ou même un petit air intrigué. Mais ils n'ont pas cette réaction automatique ou navrée des Cersois lorsqu'on leur demande, par exemple, où se trouve le Plan-de-la-Grille, dont la plaque indicative est filmée dans «Faites entrer l'accusé» (France 2, 2004), lieu où habite encore la maman d'H.B. Pour espérer entrer dans l'enceinte de la maternelle, dire qu'on est écrivain ne suffit pas. Il faut offrir un certain nombre de garanties : bien spécifier que nous sommes aussi dans l'Éducation nationale, promettre que nous ne photographierons aucun enfant ni ne ferons aucune prise de son, même de loin. Cela ne doit pas être le cas dans l'école primaire de ma petite fille où je vois bien les parents couramment filmer les chorégraphies de Noël. Quand nous

sommes arrivés devant la porte de la maternelle, rue de la Ferme, deux dames nous y attendaient. Elles nous escortent jusqu'au bureau de Mme G., l'actuelle directrice. Cela dit, Quentin Maussang et Antoine Sylvain, alors étudiants des Beaux-Arts, ont quand même interviewé au micro un ou deux gamins, mais en douce.

Je ne coupe pas, comme Virginie ou T. et environ 25% d'entre nous, à peine entré dans la conversation, alors que nous entendons notre interlocuteur prononcer à peu près ce qui est écrit en quatrième de couverture de ce livre. Nicole, Rose et Marc sont réticents au début, pressés par une autre activité, gênés par la présence de leur bébé ou l'attente d'une tierce personne dont l'arrivée serait imminente. Mais comme les questions sont prévues pour s'enchaîner autour d'une sorte d'énigme, ils se prêtent au jeu, par curiosité (Rose, Élise) et aussi, parfois, par solidarité (Marc, Dominique, Stéphane²). Alors, ils peuvent parler pendant bien plus d'une heure au téléphone de cette affaire, avec un interlocuteur qu'ils ne connaissent pourtant pas du tout. Ce n'est pas mon cas. Je ne me découvre aucune affinité avec la personne qui me questionne. Sa façon de parler me donne l'impression qu'il essaie de m'embobiner. Je sens qu'il a pris l'habitude, qu'il réagit avec facilité, qu'il anticipe mes réponses. Progressivement, ça m'énerve. Et, de même que Delphine, Claude³ et une vingtaine d'autres, j'ai de moins en moins envie de continuer quand je

comprends que la discussion me conduit à évoquer des sujets comme la police, la justice et les hommes politiques.

C'est la question n° 10 : « À votre avis, pourquoi H.B. a-t-il choisi une maternelle précisément à Neuilly? » qui déclenche mon changement d'attitude, tout comme Nicole² et J., qui accusait sa mémoire d'octogénaire pendant tout l'entretien. Nous n'écourtons pas non plus comme Christiane, Véronique et Yvonne le font, au bout de 2 ou 3 questions. Au lieu d'exposer nos avis ou nos théories personnelles concernant le gouvernement, nous préférons répondre encore et encore que nous ne savons pas ou ne nous rappelons pas exactement, ne voyons pas de raisons. Émile, Jean, moi-même et une quinzaine d'autres au moins croyons savoir que certains extrémistes vous questionnent comme ça, comme pour mener une enquête de consommation, afin de connaître vos opinions. Ensuite, ils peuvent vous faire subir des représailles mesquines.

Émile, qui ne donne que 4 réponses en tout et pour tout, décrit la voiture d'un voisin de Toulon crevée et cassée à la barre à mine, fin des années 1990. Une Opel bleue retrouvée comme ça, un matin, au bord du boulevard du Faron. Mais c'est le seul d'entre nous capable de donner un exemple concret de ce type d'agissements. Et il ajoute, après un instant, que c'était peut-être aussi une vengeance sentimentale.

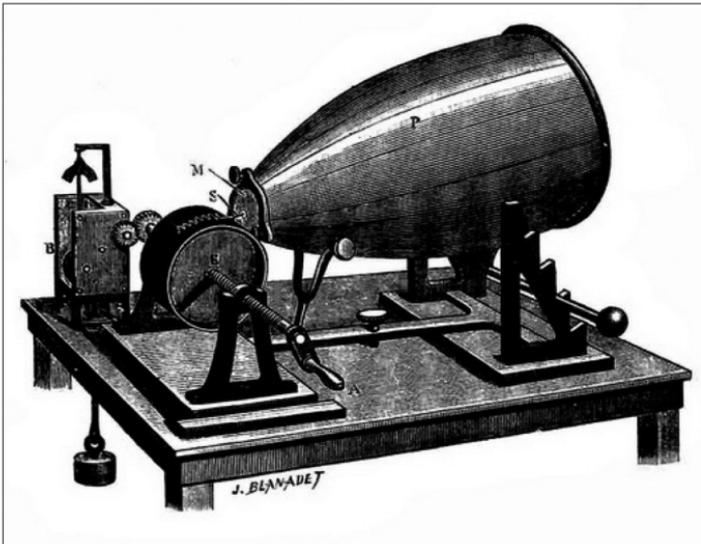
J'essaie d'abréger en répondant rapidement, et surtout des « Non pas du tout » ou des « Non, personnellement, heu », avec l'intonation de n'être plus intéressé. Assez souvent, c'est comme cela que nous pouvons faire comprendre qu'il faut que cela s'arrête. Je ne dis pas : « Bien, maintenant, je vais devoir vous laisser » ou, comme Jean-Edel, qu'« il vaudrait mieux écrire un livre sur ma propre vie plutôt que sur celle de l'homme qui signait H.B. ». Comme plus de 88% d'entre nous, je n'ai pas le réflexe d'Irène ou de Stéphane qui demandent en milieu d'entretien des précisions sur le contenu de la lettre, si elle m'était personnellement adressée ou si c'était une lettre type photocopiée et envoyée comme une sorte de *spamming* ; si celle adressée aux Berthier différerait de celle écrite pour *France-Soir*, pour le ministère de l'Intérieur, ou encore pour les divers commissariats d'arrondissement qui en ont aussi reçu une d'H.B.

Durant une partie de mon enfance, vers l'âge de 2 ans, j'ai passé quelque temps à Neuilly comme Marc, Stéphane, Julien, à qui cela arrive encore occasionnellement. C'est pour cela que l'affaire de la maternelle n'est jamais sortie totalement de mon esprit. Mais je l'ai apprise par les journaux, et aujourd'hui, comme Cécile, David, Caroline, Maud et bien d'autres, je pense, au téléphone, que le choix de Neuilly résulte du hasard ou de raisons purement contingentes. Il n'a pas d'autre valeur à mes yeux. Les quatre cinquièmes d'entre nous ont oublié comment s'est terminée la prise d'otages et

comment sont sortis les derniers enfants retenus. Ils se rappellent qu'il n'y a pas eu de morts parmi eux, tout comme moi qui, sur le moment, ne peux pas arriver à retrouver qui était au gouvernement à cette époque-là, et impliqué dans cette affaire.

À la question n° 1 : « Avez-vous reçu cette lettre signée H.B. ? », je réponds avec certitude que non, comme 95 % d'entre nous, sans me demander si elle aurait pu se perdre ou s'égarer parmi des envois que je n'attendais pas et qui font gonfler ma corbeille. D'ailleurs, je n'ai pas plus qu'eux entendu parler du village de Cers près de Béziers. Rien qu'à Paris, il y a beaucoup de Berthier, je ne suis pas le seul à le penser : c'est très probablement un nom qui ne signifie rien à cause du nombre, comme « Martin » ou « Dupont ». Notre nom a pu être choisi pour cette raison. Je suis parmi ceux, quand même majoritaires, qui répondent que les Berthier ne se sont jamais distingués sur le plan politique ou dans les arcanes du pouvoir économique, mais je ne précise pas s'il existe d'autres plans sur lesquels ils auraient pu le faire. Les histoires rattachables à leur nom ne sont pas faites pour qu'on retienne ce patronyme afin d'en faire l'usage étrange dont nous parlons maintenant et que presque tous, y compris les amis d'enfance d'H.B., comme Richard B., ignoraient. Comme chacun d'entre nous, si j'avais reçu ce courrier, je n'aurais peut-être pas réagi avec terreur, contrairement à Dominique, mais je m'en souviendrais.

Lorsque le téléphone sonne et qu'à l'autre bout une voix inconnue s'adresse à nous en évoquant cette histoire de lettres, rares sont ceux qui ne montrent aucune surprise. Maurice, Andrée et moi étions de ces cinq-là. Maurice parce qu'il avait été prévenu, par un membre de sa famille précédemment sollicité (Martine, probablement), que quelqu'un, durant l'hiver 2010, appelait tous les Berthier de Paris pour leur demander de répondre à une sorte d'enquête téléphonique sur *Human Bomb* et la prise d'otages de la maternelle de Neuilly. Andrée parce qu'elle avait effectivement reçu cette lettre d'H.B. début mai 1993, et moi parce que j'avais déjà été appelée, le 14 septembre 2010. J'étais absente alors, mais un message laissé précisait qu'il y aurait d'ici deux jours et à la même heure une seconde tentative, et j'étais sur mes gardes. À la question n° 2 : « Accepteriez-vous de répondre à quelques questions concernant vos souvenirs de la prise d'otages de la maternelle de Neuilly ? » je réponds avec le ton de qui en a déjà trop parlé à d'autres occasions. Pour l'instant, je considère que je n'ai plus rien à en dire. Je



Le phonautographe n'offre qu'une image des sons qu'il enregistre, non un équivalent sonore, comme la machine d'Edison. Cette image est produite par les vibrations acoustiques transmises à un stylet qui les grave sur une feuille de papier enduite de noir de fumée. Lorsque plusieurs voix s'expriment devant le pavillon, le phonautographe les représente sous la forme d'une seule ligne, leur moyenne graphique.

suis franchement agressive, et il est difficile, à l'autre bout du fil, de garder son calme avec moi, mais quand même moins qu'avec Myriam qui, elle, ne vous laisse même pas vous présenter sans vous couper – elle vous lance, au bout de 12 secondes : « Non, ça ne m'intéresse pas, merci. » Ce genre de chose, par exemple, moi, je ne le fais pas.

Comme Fathia-Marianne, Irène, Aymeric, quand j'apprends que je suis contactée grâce à l'annuaire, je me méfie vraiment. Je ne suis pourtant pas de ces 18 dames, dont la voix, comme la mienne, trahit un âge avancé, qui raccrochent le plus vite possible, craignant qu'il s'agisse du passe-temps d'un déséquilibré. Je n'estime pas, comme Delphine, qu'aborder un tel sujet de discussion plus qu'un autre pourrait me porter malheur. Mais je suis de ceux qui pensent qu'on ne doit pas parler de choses comme celles-là dans de telles conditions. C'est une question de confiance : je préfère voir qui s'adresse à moi et je demande un rendez-vous pour un entretien en tête-à-tête. Il me semble opportun de proposer le Quartier latin quand Nicole², qui connaît au moins un suicidé au travail, préfère Beaubourg, et Stéphane, qui organise des expositions de photos, la rue de la Roquette.

Je demande que mon interlocuteur m'appelle son nom. Je le note sur un bout de papier, ce que font aussi le mari de Françoise, dont l'ancêtre est l'inventeur du phonautographe qui enregistre les sons sans pouvoir les restituer, Gérard Gautier, le maire de Cers, Fabienne et Mme G., l'actuelle directrice de la maternelle de Neuilly. Arnaud, Christine D., la maman de Claire, ex-petite otage, et Diane de M., Laure B., Louis H., tous ex-petits otages, ont internet sous les yeux, mais pas moi. Ils peuvent sur-le-champ faire une rapide recherche Google pour voir à qui ils ont affaire. Quand quelqu'un me dit, à distance, sans que

je le vois : « N'ayez pas peur ! », je fais partie des plus de 17 % d'entre nous que ça ne rassure pas, même si c'est un « écrivain » et même s'il nous fait comprendre qu'en littérature, on ne peut pas « tendre de traquenards », comme ce peut être le cas avec d'autres médias. Il aurait suffi que je puisse avoir plus de garanties, par exemple, en le voyant à la télévision devant un public chaleureux, pour être un peu rassurée.

Presque 19 % d'entre nous constatent en direct, comme Babeth G. de Coyote production et Nathalie, la seule à s'en étonner, qu'il y a plus d'entrées quand on tape le nom de notre interlocuteur téléphonique sur Google que celui du preneur d'otages qu'ils viennent alors d'apprendre (1 500 contre 1 180 à ce moment-là), mais 10 fois moins que pour les termes « maternelle de Neuilly ». Pourtant, comme nous tous, à l'exception peut-être de Valentin, je n'ai jamais entendu parler de cet « auteur ». Avec David et Nicole, je ne me gêne pas pour le lui signifier : cela ne m'impressionne pas du tout qu'on puisse se présenter comme cela, tout le monde peut le faire. Dans ce qu'il me dit, je tiens compte de tout ce qui est susceptible de m'offrir quelques gages de bonne foi : par ordre croissant d'importance, le fait qu'il ait déjà publié d'autres livres (j'entends quelques titres auxquels je prête une attention très vague) dont la presse aurait parfois rendu compte (il cite des noms de journaux), qu'il soit aussi professeur (il m'indique où), conférencier (il précise des spécialités), qu'il soit

parfois invité sur France Culture (il me donne le nom des émissions et les dates de diffusion).

Delphine touche du bois, puis nous souhaite bonne chance pour éviter de répondre, moi non. Je n'ai pas non plus l'aisance dans l'arrogance de la femme de Michel qui possède l'art de rendre inaudibles ses paroles en riant par-devant, avant de raccrocher. Je n'ai sous la main aucune formule toute faite, comme Paul («je n'ai pas envie d'augmenter ma sphère d'activité avec cela») ou l'époux alité d'Hélène («je n'ai aucun rapport avec ce dossier»), dont je pourrais penser qu'elles ont le pouvoir de faire disparaître le sujet particulier que je suis. Au bout d'une dizaine de minutes, comme Nicole et un peu plus d'une vingtaine d'entre nous, je ne manifeste plus aucun sentiment, si ce n'est cet agacement de constater que je suis capable de me laisser déranger si longtemps entre 18h30 et 20 heures. Chez moi, comme chez Philippe, Timothé, William, il n'y a aucune casserole qui rissolle : l'atmosphère ne trahit pas d'activité d'arrière-plan que j'aurais interrompue pour venir parler, ni même la moindre présence, fût-elle animale. Je comprendrais mieux ce qu'on attend de moi si le mode d'échange était celui d'une vraie conversation. Élisabeth et moi, lorsqu'on nous débite des questions toutes construites, au téléphone mais aussi dans la vie, nous saisissons mal. Mon mari est peut-être décédé, comme Roland, ou peut-être parti ailleurs : il n'y a pas d'autre prénom que le

mien sur les Pages blanches, et c'est bien moi qui décroche et réponds au questionnaire sans prendre l'avis de personne, tout comme Élisabeth qui, elle, ose dire carrément : « Arrêtez de faire des phrases ! Je ne comprends rien ! »

À ma demande de rendez-vous, on m'oppose, en gros, ce qu'ont pu entendre Irène, Stéphane, Rose et 15 autres. Un entretien réel, non, ce n'est malheureusement pas souhaitable, c'est contraire à ce que cherche à montrer ce livre et incompatible avec son écriture téléphonique. Comment ça ? Qu'est-ce que c'est que cette écriture ? (22 % d'entre nous posent la question ou une équivalente.) C'est l'état actuel de notre mémoire à nous, les Berthier, qui importe, ce qu'il nous reste comme souvenirs de cette prise en otages d'enfants, nous qui avons été, même indirectement, concernés. Plus précisément, de cette mémoire, surtout compte, entends-je, cette part que nous sommes capables d'évoquer lors d'un entretien mené comme un sondage d'opinion. Ces souvenirs qui demeurent à notre portée dans cette situation où nous devons réagir vite et seuls. Pas ceux que je pourrais retrouver par des efforts artificiels ou en me mettant à parler de « la maternelle de Neuilly » avec des proches. Jean-Michel, dont la voix rassurante, aussi nette que celle de Timothé, résonne dans le calme de sa chambre, n'écoute pas, comme moi, tous ces arguments. Il ne suit pas du tout cette démarche et avoue que ça ne le branche pas vraiment, mais nous

sommes moins de 27 % à l'affirmer « honnêtement » et « en toute sincérité ». Le reste subit le questionnaire, de plus ou moins bonne grâce.

Un peu plus de la moitié d'entre nous est opposée au marketing direct, mais pas moi. Dominique, Fabienne, Aline et moi, nous avons pu avoir, même en appoint, des métiers où l'usage du téléphone joue un rôle déterminant : secrétaire médicale, standardiste, réceptionniste dans un établissement scolaire. Mais peu d'entre nous racontent avoir fait du démarchage en ligne. Aline décrit la fois où elle s'est fait insulter alors qu'elle proposait des plans obsèques pour La Poste. J'essayais de leur faire accepter un rendez-vous avec un conseiller financier, explique-t-elle. Dans cette situation, ce n'est pas « Aline » qui parle mais une personne neutralisée par un discours tout fait. Mais quand vous vous faites traiter de pute 3 ou 4 fois par après-midi, il y a un moment où toutes les techniques de distance que vous avez peu à peu fabriquées disparaissent, comme si quelque chose dans ce que vous disent les gens vous était soudainement adressé. Cela vous revient comme un élastique, d'un seul coup vous vous mettez à pleurer, parfois même au bout du fil, mais ce n'est pas arrivé souvent.

Lorsque vous utilisez régulièrement le téléphone comme outil de travail, vous développez vite une sorte de sixième sens. La première chose que vous entendez, une fraction de seconde avant la voix,

et que vous identifiez d'un seul coup, comme une odeur, c'est l'ambiance qui règne à l'autre bout du fil. Quelque chose qu'on pourrait appeler « l'ambiance culturelle » et qui n'est vraiment pas la même chez Alain, Amandine ou Marc. Elle se livre tout entière à votre instinct et trahit les préoccupations de votre client. Elle vous permet aussi d'évaluer en un clin d'œil les chances que vous avez de l'intéresser, précise Aline. Quand ce qui compose cette ambiance aux alentours de 19 heures est ce mélange de bruits de cuisine, la télé derrière ou le sport à la radio, vous intégrez naturellement le fait que vous allez vous faire jeter très vite. Mais il n'y a même pas besoin d'indices aussi forts.

Les voix et leurs intonations ne font souvent, ensuite, que confirmer ce que vous savez déjà. On croit alors aussi pouvoir distinguer très vite une culture de droite d'une de gauche. Mais on n'associe pas pour autant tel ou tel profil de droite à une inclination pour Conan Doyle, Godard, Madonna ou Audiard ; on n'imagine pas plus tel goût de gauche comme celui de lire Machiavel et George Sand ou d'écouter Schubert, comme le fait Paul-Loup Sulitzer. On sent les tendances politiques et éthiques d'un seul coup. Sur la totalité des appels qui, au bout de 3 mois, ont abouti (102 sur les plus de 130 Berthier joignables par le Bottin), nous ne comptons qu'une petite dizaine de surprises infirmant ces intuitions quasi immédiates : Julien et Nicole nous étonnent, par exemple, lorsqu'ils nous disent de ne pas entendre ce qu'ils nous répondent

comme une critique de l'actuel gouvernement, car ils ont voté pour Sarkozy en 2007.

Nous qui écrivons des livres ou participons à l'écriture de livres de littérature, nous ignorons à quel point, dans l'instant de notre travail, nous fantasmons nos lecteurs, leurs aptitudes, et surtout notre capacité de les intéresser dans le court laps d'une présentation qui, somme toute, correspond assez bien au format des présentations médiatiques réservées à la littérature. Notre public, nous le voyons à l'image de nos amis, des gens qui nous ressemblent. Pourtant, beaucoup d'entre nous pensent qu'écrire veut dire chercher à toucher, à comprendre d'autres personnes que des « nous-mêmes » : des Jean-Michel, des Mélanie, des Martine, des Myriam... plus d'un quart d'entre nous, en vérité, qui nous répondent froidement que oui, même si leur nom a été l'objet d'un calcul si étrange, eh bien non, ça ne les intéresse pas, ne les concerne pas, au fond, et qui raccrochent. Comment les saisir comme les contributeurs qu'ils sont ?

En ce qui me concerne, moi, Bernadette, j'affirme que je me souviens très bien de cette histoire de lettre, et qu'il y a des raisons pour cela. J'en révèle quelques-unes seulement au téléphone, que je ne veux pas voir transcrites dans ce livre sous mon nom. J'ai plus de souvenirs que les quatre cinquièmes d'entre nous qui ont accepté d'en parler, avec des degrés de précision divers. J'entends comme eux notre interlocuteur

taper directement mes réponses courtes et évasives, et, finalement, peu surprenantes, sur son clavier. Il est en train de constituer la petite centaine de fiches d'informations qu'il va retraiter plus tard pour donner forme à notre livre. Nous avons vraiment commencé à le rédiger, une fois toutes les fiches faites, pendant nos vacances d'été de juillet 2011. Nous avons estimé qu'un livre ayant en librairie une «durée de vie» d'environ 2 mois à partir de sa sortie, il faudrait qu'il soit terminé, relu et autorisé par nous tous, prêt à être imprimé en février 2012. Cela pour être actif en avril 2012, lorsque nous aurons à choisir notre futur président.

J'écoute mon répondeur. Le message reprend, en gros, la même présentation qu'ont entendue, mais de vive voix, Aline, Claude² et les 72 d'entre nous qui, à un moment ou à un autre, ont décroché directement. En plus, un numéro de portable répété (il n'est d'ailleurs pas masqué), la voix insiste sur le fait qu'il s'agit d'un numéro personnel, pas d'un numéro surtaxé ou d'une tentative d'arnaque. Nous sommes une trentaine à avoir pu écouter ce même message, et je fais partie des 11, en tout, qui ont décidé de rappeler. Je le fais le jour même, environ 15 minutes après avoir reçu le coup de fil. Amandine et moi sommes les seules à réagir ainsi, mais je suis la première des deux.

Avec Alain, Berthier¹, Karine, Amandine, nous sommes les 4 Berthier contactés lors d'une sorte de performance poétique d'un quart d'heure, qui consistait à nous appeler en public, nous Berthier de début d'annuaire téléphonique, en amplifiant pour le public les conversations que nous pourrions avoir avec notre interlocuteur. Celui-ci ne nous avait pas avertis. Il faisait

face à un auditoire d'environ 50 personnes, pour la plupart des professeurs et futurs professeurs de littérature de l'ENS, des écrivains, des étudiants, dont certains étaient même ses anciens étudiants. Personne n'est venu lui dire qu'il trouvait cela indiscret et, au contraire, plus d'une dizaine sont venus l'encourager à continuer ce travail qu'il avait présenté comme le démarrage de l'écriture de notre livre. Alors que moi, j'ai tendance à penser que ce genre d'action rabaisse la littérature au niveau de certains sketches qui passent sur Canal+ comme ceux de Jean-Yves Lafesse, par exemple. Je lui ai coupé l'envie, si jamais il l'avait eue, de refaire la même chose ailleurs avec d'autres d'entre



Lecture à l'ENS-LSH, Lyon, le 28 mai 2010, en présence, notamment, de Johann Defer, Jean-Marie Gleize, Jean-Claude Zancarini. ■

nous. Mais il n'en a pas eu l'occasion. Seul Alain a décroché cette fois-là, et il est donc l'unique Berthier à avoir été enregistré, si l'on peut dire, « devant » un auditoire. Mais moi, on n'entend que les sons des chiffres composant mon numéro qui sortent du haut-parleur d'un gros téléphone à clavier, ça ne m'inquiète pas.

J'apprends ensuite que tout cela s'est passé à l'occasion de la soirée qui marquait la dissolution du Centre d'études poétiques de l'École normale supérieure de Lyon. Certains des auteurs qui n'avaient pas décliné l'invitation s'y sont insultés (« Vieille peau ! Merdeux ! Microbe ! »), pendant que d'autres, comme Franck Leibovici voire Nathalie Quintane, dormaient ostensiblement et/ou chapardaient des livres. D'autres encore, comme Noura Wedell et Patrick Beurard-Valdoye, bavardaient pendant les temps morts pour consolider des alliances entre l'ENS et l'École des beaux-arts de Lyon, en vue de créer un master d'écriture professionnalisant sur le mode américain. La notion de *politique*, quand j'essaie de me la représenter comme une activité d'esprit, ne m'évoque rien de comparable à la notion de *littérature*. Cependant, comme Dominique, qui a pris part aux événements de 68, et Marc, designer récompensé du poste radio *Tykho*, et contrairement aux autres, je pense que même si la littérature suggère avant tout l'idée d'une liberté totale et la possibilité d'une anarchie d'imagination, les gens de la littérature ne sont pas tellement différents des gens de la politique. Comme ces derniers,

d'une façon ou d'une autre, ils calculent pour réussir, c'est-à-dire être cités dans les grands quotidiens ou les magazines à la mode, invités à la télé ou à la radio, même s'ils font semblant que non ou, peut-être, l'oublient quand ils écrivent.

Demander au téléphone à quelqu'un comme moi ce que lui évoque la notion de *littérature* lui fait oublier la politique de la littérature plus encore que la politique de la maternelle de Neuilly, dont j'imagine être capable de ressortir plus de détails en d'autres circonstances d'échange. Mais c'est une forme d'oubli qui n'a rien à voir avec celui de l'écrivain qui oublie la politique de la littérature pour faire de la littérature.

Comme David et Sophie qui, par amour, a quitté Grenoble où elle enseignait le yoga, je pense que s'il y a bien une qualité qu'un artiste partage avec un homme politique, c'est la sincérité. Peut-être aussi le courage, que je définis, avec Alain Vogelweith, Karine et William, comme ce qui nous pousse, sans aucun calcul de réussite et parfois même contre notre intérêt, à nous opposer concrètement à quelque chose que nous refusons. À mon avis, on n'est jamais «léger» dans le courage, c'est un trait de caractère qui nous conduit à des actes d'une certaine «gravité» qu'on respecte même si on les condamne. Je distingue le «courage» du «sang-froid» de la même façon que Charles Pasqua, en expliquant que prendre les décisions tactiques qui ont provoqué la mort d'H.B. est un acte qui réclame du

« sang-froid ». Charles Pasqua ajoute « et de la distance », moi, « mais aucun courage ».

Sur un sujet aussi dramatique et retentissant, j'ai un peu honte des défaillances de ma mémoire. Je ne dispose pas de l'argument du grand âge comme J., Pierre² ou Camille dont la voix est si faible et lente qu'il est impossible de continuer le questionnaire. Quand j'entends que c'est aussi bien la façon dont j'oublie qui nous intéresse, j'explique que c'est parce qu'en 1993, je n'avais pas encore d'enfants. Aujourd'hui, j'aurais été bien plus sensible à ce type d'événement. Je fais partie des deux tiers d'entre nous (comme Christina, Fabien, Pierre¹) qui ont conservé quelques souvenirs « originaux » de la prise d'otages, je veux dire, datant du moment où elle a eu lieu. Cependant, je suis parmi les bien moins nombreux qui ne se rappelaient plus du tout l'implication de Nicolas Sarkozy : c'est la réutilisation récente de ce sujet dans les médias, la diffusion de docufictions qui me l'ont apprise. Si le choix qu'a fait H.B. de Neuilly résulte d'un calcul, eh bien, je trouve ça pas bête, quant à moi, je n'y aurais pas pensé.

Contrairement à Christine D., la maman de Claire, ex-petite otage, ou Diane de M., ex-petite otage aussi et bien d'autres, je fais partie des rares à ne pas penser que le fait d'être allé négociier pour obtenir la libération d'enfants ait beaucoup contribué à la construction d'une image politiquement efficace de

Nicolas Sarkozy, ni vraiment aidé à sa victoire en 2007. Cependant, à mes yeux, cette intervention constitue un des rares points positifs de son image. Comme Stéphane, Bernard D., l'ex-salarié d'H.B., je partage alors avec Yvonne de Neuilly, Françoise et Nicole2, qui elles, contrairement à moi, aiment Nicolas Sarkozy, l'idée qu'à ce moment-là il a fait preuve d'un certain courage. Et même si j'ai déjà donné à ce terme un sens particulier, différent de ce qu'elles pensent, elles, de cette qualité. Toutefois, quand on me demande de citer, un peu plus tard, des actions politiques courageuses au cours des 20 dernières années, je reste hésitante un long moment et affirme que je n'en vois aucune. Comme Nicole2, je crois que la mémoire se constitue à partir de ce qu'on vit quotidiennement, je dirais même, dans notre présent, et que c'est ce qui d'ailleurs nous pousse à avoir les opinions que nous avons, à voter de telle ou telle façon. J'affirme, comme d'autres, que c'est cela, notre culture politique.

La question n° 3 consiste en ce test : si on prononce le nom réel d'H.B., est-ce que ça me dira quelque chose ? Si Nicole2 découvre alors qu'il s'agit du même nom que son nom de jeune fille, si cela dit vaguement quelque chose à Cédric, Timothé, Arnaud et William qui suivent l'actualité, moi, ça ne m'évoque rien du tout. Je suis de ceux qui perçoivent tous ces attentats médiatisés comme un flot. On ne peut pas s'arrêter à un seul en particulier. Cela nourrit des conversations dans lesquelles on n'utilise guère les

noms, et d'ailleurs, je me demande même, comme Nathalie², s'il a été si souvent cité, celui-là, par les journalistes. De même que Rose, actuellement sans emploi, très anti-Sarkozy, et Marcel, ex-comptable et retraité, j'ai tendance à effacer tout ce que je ne juge pas important sur le moment, et, dans les reportages, j'ai constaté que les voix off utilisent plutôt des expressions comme « le preneur d'otages », « le forcené ».

En revanche, comme les deux tiers d'entre nous, le pseudonyme « *Human Bomb* » me rappelle bien quelque chose, mais je ne saurais pas dire à quoi il fait référence : *a priori*, je ne l'associe ni à la culture *punk destroy* (comme Dominique), ni au terrorisme de type Action directe, ni aux kamikazes, comme le font Fabienne, Françoise et Aline, ni à la cause islamiste, ainsi que le font une petite dizaine d'entre nous. Comme Andrée et Jean-Marie M., qui était instituteur à Cers en mai 1993 et qui a bien connu la famille d'H.B., je pense que dans certaines situations d'effondrement personnel, n'importe qui est capable de commettre un acte fou. La vie peut basculer pour un rien, mais je m'étonne aussi, comme eux, qu'on puisse préméditer cela, seul, si longtemps à l'avance, comme s'il s'agissait d'une chose importante, comme l'œuvre d'une vie.

Réflexion faite, le patronyme d'H.B. m'évoque celui d'un dramaturge ou d'un écrivain. C'est le même pour Dominique, Stéphane et au moins 11 d'entre nous. De lui, j'ai lu *Oscar et la dame rose*. Il s'agit d'un

récit épistolaire dans lequel un petit garçon condamné à mourir du cancer et abandonné de tous décide de raconter ses derniers jours sous la forme de 12 lettres à Dieu. C'est une vieille dame, ex-championne de catch, qui l'encourage à cela. Je ne me souviens plus comment elle y parvient. Je constate, avec tous ceux d'entre nous qui connaissent ce livre, que même s'il nous semble bien plus que le nôtre écrit pour être lu à haute voix et émouvoir par sa poésie, il utilise certains ingrédients thématiques similaires : les enfants, les institutions qui sont chargées de s'occuper d'eux, les parents. Je n'en cite pas d'autres. Avec Jacques et la majorité d'entre nous, je ne vois rien de religieux ou de fanatique dans l'action d'H.B., mais plutôt une haine de la société tout entière et une certaine incapacité à prévoir et maîtriser les conséquences d'un coup de tête destiné à l'exprimer.

Si j'avais l'équivalent de 100 millions de francs en petites coupures, du jour au lendemain, je m'achèterais des choses auxquelles je ne pense pas. Comme Pierre Lyon-Caen, qui fut probablement le dernier à négocier avec H.B. en vue de parvenir à un dénouement sans usage des armes, et plus de 65 % d'entre nous, je n'aurais jamais imaginé la valise d'H.B. retrouvée enchaînée à un arbre dans une forêt près d'Auxerre, comme une petite valise de vacances, avec quelques effets personnels et un chéquier en cas de besoin. Je l'aurais plutôt vue comme le volumineux moyen d'une cavale capable d'emporter plein d'argent d'un

Caroline

coup. Mais peut-être avait-il pensé à la possibilité d'un échec. Comme la majorité d'entre nous, je ne crois pas, au téléphone, pouvoir être conduite un jour au suicide à cause de mon travail actuel, car j'ai d'autres centres d'intérêt. J'éleve mes enfants comme toutes les mamans : j'essaie de leur apprendre certains principes. En voici un : selon moi, il y a d'autres moyens d'attirer l'attention sur sa vie désespérée que de faire une prise d'otages. Je donne des exemples comme avertir les grands journaux, les radios, en les contactant ou en se rendant directement chez eux.



H.B. dessiné par David, peu après notre entretien. La dernière image qu'en a Gérard Gautier, maire de Cers, lorsqu'il le croise sur le chemin de son bureau de l'hôtel de ville, est celle d'un homme seul, silencieux, négligé, assis sur son muret une bonne partie de la journée et fumant sa cigarette. ■

Je me présente comme le frère jumeau d'Arnaud. Lui a été contacté il y a quelques semaines mais, pour respecter le protocole d'écriture, il ne m'a pas averti que j'aurais bientôt, moi aussi, un coup de fil. D'autres parmi nous ont agi tout à l'inverse, rendant impossible la discussion avec Jean, Marcel et une bonne dizaine, car aucune des personnes prévenues ne s'est montrée intéressée. J'avais 23 ans en 1993 et je pense avoir des souvenirs de cette histoire, que je cite en vrac : le GIGN et son intervention musclée, l'époque Pasqua... Ce qui m'a le plus marqué, c'est l'issue de cette histoire avec l'emploi de la force par la police, qui devenait presque habituel. Je suis le seul à supposer une profession à H.B., que j'imagine prof ou ex-prof (tel l'Américain Théodore Kaczynski, expéditeur de colis piégés). Comme 3% d'entre nous, je me souviens aussi des polémiques sur le fait qu'H.B. a été abattu de sang-froid par les policiers alors qu'il dormait et du mystère qui plane sur ce qui s'est réellement passé.

Je suis de ceux qui, comme Rosita, la dame de service de la maternelle, ont vécu l'expérience d'un décalage fort entre ce qui se dit sur les lieux d'un événement, les instituteurs, ici, et les mises en forme des médias. C'est cela, surtout, qui nous décourage de suivre l'actualité. Pourtant, moi, j'ai un besoin vital de m'y intéresser, et je prends comme exemple de réalités politiques tragiques, sous-médiatisées, le martyr des Hmong au Laos. Les Khmers les ont persécutés parce qu'ils résistaient à la révolution communiste, la France et les USA les ont alors armés. Aujourd'hui, ils vivent tapis dans une forêt comme des bêtes, pourchassés, mangeant des racines, ils pleurent dès qu'ils voient un journaliste. EDF a fait une centrale au Laos, mais on ne dit rien. J'ai écrit au moins deux lettres pour alerter les médias sur ce que subissait ce peuple et pour demander que des reportages à ce sujet soient diffusés ou rediffusés. Je pense qu'insister, c'est déjà une première action. Ils sont tellement oubliés que lorsque McCain a promis qu'il les aiderait s'il était élu, personne n'a compris : lorsque le terme « *Hmong* » apparaît dans votre discours, vous perdez directement des points et ensuite, les élections. Le 15 décembre 2011, 2 jours après l'envoi du portrait d'H.B., arrive de ma part un mail intitulé « coïncidence » : le suicide du colonel Jambon, ancien d'Indochine, a été l'occasion de parler des Hmong au JT. Mais le reportage était raté.

Il y a aussi les cas où, sur place, les gens parlent de telle façon, jamais chacun son tour, que si vous les

enregistrez, vous n'avez sous la main qu'une confusion de voix inexploitable. Et si vous les prenez seul à seul, ce n'est plus la même chose. Ils n'ont plus d'idées, ils cessent de penser à certains détails qu'ils donnent pourtant quand ils se renvoient la balle et s'interrompent. Alors comment en faire un sujet? Mme G., l'actuelle directrice de l'école maternelle, ne dispose plus d'aucun moyen pour aider les journalistes qui viennent à elle tous les ans pour tenter de retrouver Laurence Dreyfus, l'institutrice de l'époque qui avait fait la une de *Paris Match*, le magazine pour lequel travaillait son mari. Mais, pour nous, elle essaye de clarifier ce que disent Françoise, Rosita et Christiane. Elle reformule les questions de manière à ce qu'elles soient compréhensibles et pertinentes à ses yeux et souligne, dans les réponses, tout ce qu'elle-même ignorait, faute d'avoir auparavant trouvé l'opportunité de discuter avec le personnel à ce sujet. Par exemple, par où est entré H.B.? Personne ne le sait vraiment... Par l'entrée principale, rue de la Ferme? Il n'a pourtant pas pu procéder comme ce jeune de la Planoise, à Besançon, qui, 3 ou 4 jours avant qu'on m'appelle, s'est fait passer pour un grand frère afin de parvenir tranquillement jusqu'à la porte d'une classe de la maternelle pour la prendre en otage.

Dans une infrastructure, et c'est aussi vrai du Studio Disney où je travaillais en mai 1993, les personnes ne sont jamais soumises à la même hiérarchie. À la différence des maîtresses, les gardiennes et les

dames de service sont des employées de mairie et c'est donc la ville de Neuilly qui décide de leurs placements et déplacements, tout comme elle décide de louer les murs de l'école pendant les vacances pour tourner, en 2007, une reconstitution de la prise d'otages que, par hasard, je crois bien avoir vue intégralement, avec 13% des Berthier.

Parfois, nous profitons de l'occasion pour rappeler une histoire. Monique, celle du journaliste de France 3 qui se met à la place de l'enfant assassin pour écrire un roman plus réaliste, Michel B., celle du suicidé raté qui devient restaurateur de renom à Sète avec l'aide d'une grande surface. Voici la mienne. Un jour, un couple est parti d'Allemagne avec des documents qui concernaient des entreprises et des transferts de fonds illégaux. Ils ont traversé la frontière pour arriver en France, dans un village du Nord. Ils ont apporté les documents à un type qui faisait de la radio pour les divulguer et qui les a confiés aux représentants de l'ordre. Ensuite, on a retrouvé la voiture renversée. L'homme et son chien étaient criblés de balles, a-t-on appris. Mais l'affaire a été dans un second temps présentée comme une mise en scène de suicide, un canular. Et on n'a jamais pu remettre la main sur les documents. Pourtant, je n'ai pas rêvé! C'était en 1989, j'étais dans un foyer et je regardais la télé, et c'est passé aux infos régionales : on voyait un témoin interviewé qui parlait de la scène de crime et des cadavres. Mais la version officielle a finalement confirmé qu'il s'agissait d'un suicide par intérêt.

Je trouve que Sarkozy est un homme instinctif. Les politiciens qui ont fait les mêmes écoles ont un peu les mêmes idées, dans le fond, et un peu les mêmes méthodes. Mais lui, je le trouve différent, et je pense que c'est ce qui a pu l'aider dans une négociation avec H.B., comme en politique extérieure. C'est une qualité qui s'est confirmée par la suite, avec l'affaire des infirmières bulgares. De donner l'impression qu'il s'agite, se débat, comme dit Zoé. Je me souviens qu'il a demandé, en premier : « Donne-moi le p'tit noir », ça lui est sorti comme ça, sur la vidéo. Mais il est un peu suiveur. À la place de Chirac, il aurait sûrement fait la guerre avec les Américains contre l'Irak. C'est un homme qui cherche à doubler quand c'est utile. Comme le remarque Stéphane, à la maternelle, il a vraiment doublé H.B. Quand on nous dit « maternelle de Neuilly », l'image mentale qui nous vient à l'esprit immédiatement, et là, je parle pour plus de 80% de ceux d'entre nous qui ont, en gros, mon âge, est celle que résume Jean-Marie M., l'instituteur de Cers à l'époque : Sarkozy au centre d'un cercle de parents, soulagés et applaudissant, avec un enfant dans les bras, devant les caméras. Et dans cette image, en fait, on ne voit pas vraiment l'enfant. Les deux tiers d'entre nous oublient même Pasqua.

Je conserve quelques souvenirs de ma petite enfance, mais bien moins précis que ceux de Diane ou de Nicole². Bien qu'il n'en ait gardé aucune cicatrice, Charles prétend avoir encore le souvenir tactile de la

brûlure provoquée par de l'eau de Javel qu'il s'était renversée dessus à 3 ans, mais pas d'images. Nicole dit qu'elle arrive à voir ce qu'elle voyait à 3 ans du haut d'une terrasse surplombant Alger alors qu'elle se balançait. Comme elle est toute petite, il lui semble que le sol est très bas. Elle parvient encore à sentir les bras de sa mère autour d'elle avec, en arrière-plan sonore, des bruits d'explosion. Je suis dessinateur de profession mais, comme plus de la moitié de ceux d'entre nous qui ont de tels souvenirs, je pense ne pas être capable de les dessiner. Savoir dessiner veut dire, en fait, intégrer physiquement des codes, développer des automatismes qui sont relativement autonomes de «l'esprit». Par exemple, je peux simplement, en redessinant, retrouver des images que je crois avoir oubliées ou que j'ai du mal à décrire par des mots.

C'est un peu comme au piano, parfois, vous avez oublié un morceau, vous ne pouvez pas le transcrire ni même le chanter, mais vous vous mettez au clavier et en cherchant, avec les doigts, ça revient tout seul, grâce à la mémoire physique. C'est comme ça que je retrouve la *Marche turque*, et alors c'est assez correctement joué pour que tout le monde puisse la reconnaître. Mais avec H.B., je ne vois pas trop par quel détour de ce genre je pourrais passer, quelle poignée sensorielle je pourrais saisir pour attraper ce qu'on pourrait considérer comme un souvenir objectif de lui. Si vous me demandiez de dessiner cet homme, au fond, je ferais probablement, comme William et une

bonne trentaine d'entre nous, le portrait d'un homme hirsute et cagoulé, dans une atmosphère silencieuse.

Quand j'étais gamin, mes camarades m'appelaient « Général », à cause du général d'Empire Berthier. Nous sommes bien plus d'un tiers à donner cette hypothèse d'une référence à cet homme (Sandrine, Dominique, Arnaud...), mais moi, j'essaie d'expliquer la comparaison. Ce général Berthier était une sorte de *loser* : tombé en disgrâce, on ne se souvient d'aucun acte notable de sa part, même s'il y a un boulevard qui porte son nom, d'ailleurs, je ne me rappelle même pas à quel moment dans les études il peut être question de lui, enfin, il est mort suicidé. Autre hypothèse, que je donne avec Marc, Philippe et une bonne vingtaine d'autres, c'est la figure du personnage un peu idiot de polar, genre rôle de Louis de Funès, un flic un peu bête qui a une longueur de retard et à qui il faut tout expliquer. Pourtant, c'est à ce genre de type quand même qu'il vaut mieux s'adresser : on les prend malgré tout comme aides ou relais parce qu'ils donnent confiance. Aline explique très bien cet état d'esprit : un refus d'appeler des personnes qui seraient dans le grand monde.

Bien que personne, ni Gérard Gautier, l'actuel maire de Cers, ni Bernard D., qui fut assez longtemps un des 45 employés d'H.B., ni même Richard B., l'ami d'enfance, ne voie qui cela pourrait être, le reste d'entre nous pense qu'un Berthier, peut-être l'un de nous, a

forcément été mêlé à un épisode de la vie d'H.B., fût-ce sans le savoir. On pense majoritairement à une histoire malheureuse à l'école, comme une punition injuste, une humiliation, ou une femme. Christine D., maman de Claire, une ex-petite otage, Bruno P., l'ex-tireur d'élite du RAID et Pierre Lyon-Caen, l'ex-procureur de la République, évoquent tous une histoire d'amour malheureuse, mais personne ne se souvient plus trop d'où lui vient cette information ni ne donne plus de détails. Il s'agit peut-être de son ex-femme ! répondent Fabrice et 15 autres, dont personne ne dit rien et dont on ne se souvient pas non plus du nom. Thierry Lenain, l'auteur d'*H.B.*, illustré par Sophie Dutertre (Sarbacane, 2003), croit se rappeler une histoire d'amour avec une enseignante, un été.

Nous n'avons aucun souvenir du physique d'H.B. La majorité d'entre nous l'imagine comme un homme plutôt jeune, moins de cinquante ans en tout cas : « les preneurs d'otages ne sont jamais des vieux » (Diane). Avec un physique passe-partout (Aline précise : « pas très grand »). Pour répondre à la question n° 4, si nous avions un acteur à choisir pour l'incarner, au moins 80% d'entre nous ne choisiraient pas Bernard Giraudeau, pourtant conseillé par Richard B., l'ami de Cers. Richard fait ce choix pour suggérer la prestance, le charisme que pouvait avoir H.B. dans la vie réelle. Mais il était en fait plus imposant physiquement (185 centimètres pour environ 82 kilos) que le cogneur de *Rue barbare*. On hésite

entre Romain Duris (Nicole2, Nelly) pour le côté tourmenté et introverti confirmé par Bernard D. et Richard B., Gérard Lanvin, Vincent Lindon (Bernard D. et 4 autres) pour le côté costaud et moins remarquable. Sandrine et Lauriane ne voient pas du tout à quoi ressemble Bernard Giraudeau, Françoise le confond avec un acteur encore vivant en décembre 2010 et qu'elle a vu au théâtre.

Pierre Lyon-Caen qui, comme tout le monde à la maternelle, n'a vu H.B. vivant que cagoulé, mais qui a longuement discuté avec lui, ne peut pas comparer sa manière de parler à celle d'un acteur connu. De Bernard Giraudeau, il ne se rappelle ni la voix ni l'élocution, mais il était étonné par la douceur qu'avait l'intonation du preneur d'otages, en particulier lorsqu'il organisait des jeux ou lorsque les petites s'adressaient à lui pour qu'il résolve des disputes, vers la fin. C'était quand même paradoxal. Quand il le lui a dit, H.B. a semblé ébranlé. À part Cécile, Diane de M. et Zoé, aucun d'entre nous ne se souvient précisément de Frédéric Quiring, l'acteur qui incarnait Sarkozy dans la reconstitution filmée de 2007. Celui-ci n'a pas souhaité s'entretenir avec nous mais envoyait de temps à autre quelques mots d'encouragement sur notre Facebook. Il a joué ensuite le rôle du Christ dans *La Nuit des oliviers*, une pièce écrite par l'auteur d'*Oscar et la dame rose*.

INJONCTION JUDICIAIRE

Il a été jugé que l'incitation du lecteur à piquer la poupée jointe à l'ouvrage avec les aiguilles fournies dans le coffret, action que sous-tend l'idée d'un mal physique, serait-elle symbolique, constitue une atteinte à la dignité de la personne de M. SARKOZY.



Emmanuel est le seul à avoir planté ses 3 aiguilles ici, parmi les 50 % d'entre nous qui ont visé ce même point une fois au moins.

Dominique considère, comme 56 %, qu'il s'agit là du cœur de cible pour qui veut en finir.

Le slogan fait vomir Anne, avec environ 44 % de ceux qui ont fait usage de la poupée pour écrire ce livre, début mars 2012.

Si on nous offre la possibilité de planter 3 épingles dans la poupée, 62 % d'entre nous saisissent l'occasion et visent prioritairement ces cibles, dans ces proportions. ■

Autant le dire toute de suite : je ne suis pas personnellement concernée par cette affaire. En 1993, je ne m'appelais pas encore Berthier et n'habitais même pas à Paris. Pour quelle raison voudrais-je alors contribuer ? C'est ma fille qui a décroché en premier, car de l'eau bout sur ma cuisinière. Je suis, avec mon mari, probablement la seule d'entre nous qui ait entendu parler de cette lettre sans avoir eu le moindre courrier d'H.B. : ma belle-sœur, très jeune à l'époque, l'a reçue, mais comme elle n'est plus parisienne ni même une Berthier... tout ce que je peux faire, c'est lui en parler et la laisser libre de rappeler si elle le souhaite. C'est d'ailleurs comme cela qu'avaient procédé Zoé et Michel B. avec leurs collègues qui avaient tenté de se suicider à cause de leur travail.

Après l'arrivée de mes amis, je serai obligée d'interrompre. Je m'intéresse peu aux faits divers. Mes souvenirs de la maternelle me poussent, comme Fabienne et David, à rapprocher l'histoire d'H.B. de celle, plus ancienne, de Khaled Kelkal, le jeune homme

de Vaulx-en-Velin qu'on avait accusé d'avoir essayé de faire sauter un collègue juif et que la police avait abattu en pleine rue, en direct sur M6. À mon avis, que partagent Rose et François, dans les deux cas, on a suivi l'événement comme des voyeurs, pour voir comment ça se finirait, car les médias couvraient en continu les actions de la police. Cependant, l'affaire Kelkal, je ne la qualifierais pas d'événement. Avec la maternelle, le paramètre « petits enfants otages » était un plus qu'on ne trouvait pas avec le scénario de la traque dans la forêt après l'attentat raté : ce n'est pas tout de couvrir. Rue Jean-Claude Vivant, à Villeurbanne, pour le collègue juif, les dispositions depuis lors ont été : rue à sens unique, pas de stationnement entre le 44 et le 48, vidéo de surveillance dans la rue. Mais en vérité, la voiture avec l'explosif avait été laissée non pas en face, vers le 46, mais un peu après le bar PMU *L'Étalon* (n° 50), dont toutes les vitres ont éclaté. Pour la maternelle de Neuilly, on a séparé, depuis, les entrées entre la primaire et la maternelle proprement dite, ce qui a pour effet, Christiane M., l'actuelle gardienne, en témoigne, de mieux comprendre qui va où.

Pourquoi ma jeune belle-sœur a-t-elle été contactée, elle précisément, et pas d'autres Berthier comme moi ou mon mari, me demande-t-on en question n° 5 ? Peut-être, et me suivent sur cette idée Arnaud et Rose, qu'il y a là-dedans un délire numérogique, comme le fait de garder 6 enfants à partir du vendredi 14/05, 6 petites filles, même, ou

encore un jeu sur les prénoms, qu'on ne pourra que reconstruire ou imaginer. C'est là le rôle des écrivains, dis-je. Comme Dominique et F2, ceux-ci m'impressionnent moins quand ils donnent ou suggèrent un avis sur un problème que lorsqu'ils font l'effort de se mettre dans la tête de quelqu'un. Je donne l'exemple de *Gueule d'ange* (La Tengo, 2009), roman du reporter de France 3 Jean-Marc Pitte qui s'inspire d'un fait divers de 2004, d'Ancourteville-sur-Héricourt, au cours duquel Pierre, 14 ans, a tué son père, sa mère, son petit frère et grièvement blessé sa sœur. Jean-Marc Pitte est allé trouver Pierre dans sa prison de Fleury-Mérogis, ainsi, il a pu faire comme si c'était l'enfant qui écrivait sa propre histoire. Au Salon du livre, où Dominique l'a rencontré, il affirme que Pierre était arrivé à un tel degré de blocage qu'il ne concevait plus comment en sortir sinon en commettant ces meurtres.

Quand la lettre d'H.B. est arrivée chez ses destinataires, elle se trouvait parfois au milieu de plein d'autres courriers attrape-nigauds : 7 d'entre nous craignent de l'avoir jetée avec toute cette paperasse. C'était une lettre pliée dans une enveloppe normale, rien ne la distinguait. Elle était postée du 12^e arrondissement, rue Crozatier. Le texte était imprimé, tout comme les documents qu'H.B. faisait passer à ses interlocuteurs lors de la prise d'otages. Richard B. et Gérard Gautier assurent que « si sa voix avait été retransmise à la télé, nous l'aurions immédiatement identifié et nous aurions pu essayer de le convaincre d'arrêter cette folie », ce dont je doute,

avec Yvonne et Dominique. La lettre prévenait que quelque chose de grave allait se passer bientôt à Paris. On ne sait pas trop si les messages changeaient un peu d'un destinataire à l'autre, il semblerait que non. Andrée s'est dit : « C'est encore un fada ! » et l'a jetée. Elle n'avait pas fait d'elle-même le rapprochement avec la prise d'otages. C'est lorsque la police l'a convoquée pour l'interroger avec les autres Berthier de sa page d'annuaire qu'elle a compris. En juillet 1993, 2 d'entre nous s'étaient déjà signalés à la justice. Combien y en a-t-il eu qui ont vraiment reçu ce courrier ? l'ont lu ? demandé-je avec une quinzaine d'autres. Pierre³, qui est facteur, nous assure qu'il n'existe strictement aucun moyen de le savoir.

À Cers aussi on peut lire, çà et là, des panneaux « Ville sous surveillance vidéo ». De toute façon, comme l'explique Gérard Gautier, l'actuel maire du village, il est très difficile d'avoir vraiment quelqu'un derrière chaque écran, et une image sans quelqu'un derrière, automatiquement archivée, n'a aucune valeur. Un jour, des inconnus débarquent au village. Le lendemain, un mur du stade de Cers est tagué. Des gens sont furieux. On les voit près du stade grâce à la vidéo, mais qu'est-ce que ça prouve ? je vous le demande... La police semble du même avis que nous, Marc, Jacques et moi : H.B. a pris ces Berthier au hasard dans l'annuaire. C'est aussi ce que le commissaire a dit à Andrée.

Comme Lucas et Pierre N., l'ex-petit otage et son père, ex-négociateur, Frédéric Quiring, l'acteur, Nicolas Sarkozy, l'actuel président et ex-négociateur, Marie-Thérèse et Anne-Marie S., les mère et sœur d'H.B., ma jeune belle-sœur n'a pas souhaité donner suite, à la différence d'Andrée qui, elle, a rappelé le lendemain. Andrée n'a aucun souvenir de ce qu'est devenu H.B. à la fin de la prise d'otages, elle opte pour la prison alors que moi, pour le suicide. Au bout de 10 secondes, elle se ravise et choisit le suicide en prison. Mais toutes les deux, comme une dizaine d'autres, nous savons qu'avec H.B., il s'agit d'un acte consistant à rendre spectaculaire un désespoir total dont on tient la société pour unique responsable. Pour autant, nous n'y voyons aucunement un acte politique, avis que partagent Charles Pasqua, Dominique ou Rose, dans la mesure où nous ne pouvons rattacher cet acte à aucun courant de pensée, pas même extrémiste. Je suis la seule à faire l'hypothèse qu'il ait eu peut-être un message à faire passer concernant notre façon d'éduquer nos enfants et de déterminer leur avenir. Cependant, à 3 ans, je pense, comme H.B. lui-même et 7 d'entre nous, qu'en quelques jours tout sera effacé de leur esprit et que tout ça n'aura pas changé grand-chose à leur vie. Cela n'est confirmé ni par Lucas N., ni par Marion B., ex-petits otages, qui ont éprouvé le besoin de dire le contraire devant les caméras en 2004 et 2010.

Parmi nous, il y en a 4 qui connaissent la navigatrice Dominique (dont son homonyme, Dominique,

Sébastien, et Marc le designer), 5 ont entendu parler de Marc, le designer d'Elium Studio, qui passe aussi de temps à autre sur France Culture, mais ne se sert pas de cet argument, comme nous, pour se présenter de façon rassurante auprès d'inconnus. En revanche, les spécialistes de langue et de littérature Patrick et Philippe ne nous sont pas familiers. Pierre N., père d'ex-petit otage, répond sur Facebook qu'il n'est pas le Pierre N. en question, bien que sa photo d'accueil ressemble terriblement aux images du Pierre N. qui, accompagné de son fils Lucas N., parlait en tant qu'ex-négociateur occasionnel avec Christophe Hondelatte lors d'une émission sur H.B. diffusée par France 2 en 2004.

Une quinzaine d'entre nous, soit environ 30 %, pensent comme moi que ce n'est pas forcément une bonne idée de solliciter Nicolas Sarkozy, l'actuel président et ex-négociateur, pour notre livre, car il pourrait intercéder de façon à empêcher son écriture, ne serait-ce que par précaution. Je donne les exemples de risque de voir piller à distance le disque dur où l'on conserve le texte, ou hacker le site où les versions successives sont déposées, ou encore faire pression sur l'éditeur. Mais je ne cite aucun écrivain connu de moi qui aurait subi de telles attaques. J'évoque le cas, ignoré par 63% d'entre nous, de la poupée vaudou Sarkozy (accompagnée d'un manuel de magie et d'un lot de 12 aiguilles) dont Nicolas Sarkozy a essayé de faire interdire la commercialisation. Elle peut être vendue, mais à condition d'indiquer qu'effectivement

elle porte atteinte à l'image de la personne, grâce à un *sticker* collé sur la jaquette du manuel.

Cependant, rien de tel ne s'est produit ni après l'envoi d'un courrier vers différents protagonistes du drame de 1993 dans le but d'obtenir des rendez-vous pour des entretiens, ni même après la publication de certaines lettres de ce courrier dans la revue *Nioques* 7-8, au printemps 2010. Comme les deux tiers d'entre nous le suggèrent, cela est dû soit à la petitesse extrême du public littéraire en France, soit au fait qu'on ne prenne pas vraiment au sérieux l'idée qu'un écrivain puisse provoquer des effets politiques quantifiables par son écriture. C'est toute la différence entre un texte de fiction qui prend comme fonds de commerce un sujet politique comme, par exemple, *Le Président* de Paul-Loup Sulitzer (Stock, 2002) qui raconte un complot au sein du gouvernement français après les élections présidentielles de 2002, ou *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo, et un livre politique exposant les idées d'un politicien tel que *Le Requin et la Mouette* de Dominique de Villepin, sur la guerre en Irak, dont je pense qu'il peut avoir un impact direct sur l'opinion. Je suis la première à suggérer de concevoir notre livre plutôt sur le second modèle, suivi par William, Pierre, David2... et à proposer quelque chose comme un livre pour la campagne présidentielle de 2012.

Comme plus de 80% d'entre nous, je ne répuge pas à expliquer quelle est ma profession ou activité :

je supervise une plate-forme téléphonique pour une grande agence de voyages. J'anime une équipe de téléacteurs, garantis la qualité de l'accueil et du traitement des demandes de la clientèle. J'établis les tableaux de bord de productivité et d'activité, mène les entretiens internes d'évaluation. J'applique et fais appliquer les règles de l'entretien téléphonique. C'est une activité qui me donne une certaine confiance dans la discussion et le traitement téléphonique des questions prononcées par une personne que je ne vois pas, mais qui m'exposait peu à côtoyer H.B. dans les années 1990. En revanche, superviser l'informatique d'une grande banque ou d'une société importante après avoir mis en place tout le système d'exploitation, affronter les changements radicaux, la réorganisation des réseaux survenus dans le domaine dès le début des années 1990 est bien le job qui aurait pu conduire certains d'entre nous à le rencontrer. C'est pour cela qu'Andrée aurait pu le recruter lorsqu'il cherchait du boulot en intérim après un an de chômage, mais elle n'en a aucun souvenir et pense même, comme plus de 97% d'entre nous, que non, elle n'a jamais croisé cet homme.

Je suis le seul d'entre nous à bien connaître le village de Cers où H.B. est arrivé d'Algérie avec sa famille en 1962. C'est un endroit mignon. Quand on s'approche de la plage, on voit, en grandes lettres bleues de mosaïque plantées sur un rond-point, *Portiragnes*. À l'époque, c'était une vraie petite plage de vacances, tranquille et familiale. Karine l'a fréquentée de temps à autre, surtout vers 2007. Richard B., avec d'autres amis du village, y fait des virées, ils y passent la journée. H.B. reste toujours un peu à l'écart du groupe. On fait des grillades, on se baigne. Moi, c'était un mercredi de juin, il y a 6 ans. J'ai marché sur des caillebotis disposés sur le sable et qui maintenant longent la plage. Ils m'ont conduit à un snack où j'ai dû prendre une salade au melon sous un parasol face à la mer, seul. Je crois bien que j'ai reçu un coup de fil inattendu de mon ex-femme pendant le déjeuner, et il y avait deux Américains qui discutaient à côté en tenue de bain, je lui ai décrit les lieux et ce que j'y faisais : mon avis est que dans ce genre de situation, il vaut mieux simplement décrire ce qu'il y a autour

de soi. C'est moi qui ai proposé l'idée de retranscrire nos réponses en partant du plus singulier pour aller vers le plus commun. Cela sembla convenir au moins à Marc, Aline et Rose, mais il n'est pas certain qu'on puisse vraiment strictement s'y tenir.

Comme je n'ai aucun souvenir de l'affaire, j'imagine H.B. sortir la tête baissée de l'école et dissimulé sous une capuche, avec des policiers autour de lui. Mais ne me vient aucune image de l'assaut ou de la libération des derniers otages, sauf vers la fin du questionnaire, où j'entrevois quelque chose ressemblant à l'assaut mené par le GIGN contre un avion détourné par des membres du FIS. À Cers me revient, je cite dans l'ordre, l'espèce de place aux préaux moderne qui sert de parking quand ce n'est pas jour de marché, la maison de presse en face de l'hôtel de ville qui occupe les locaux de l'ancienne école : il y a encore, gravé dans la pierre au-dessus de la porte, *Écoles communales*, et en verticale et en bleu blanc rouge, dans le même style mosaïque que pour Portiragnes, *Mairie*. Comme Jean-Marie M., l'instituteur, et sa femme, mais à la différence de Brigitte, je ne pense pas que ce soit une bonne idée de faire le déplacement pour essayer de rencontrer la maman d'H.B., car à mon avis, il faut respecter les gens qui ont pu souffrir à cause de cette affaire et qui en souffrent peut-être toujours, même si moi, à ce moment de la discussion, j'ignore encore qu'à la fin, H.B. a reçu trois balles dans la tête, selon la technique du *triple tap* que les hommes

du RAID venaient de perfectionner lors d'un stage à Prescott avec Chuck Taylor, un ancien du Vietnam.

Le fait qu'il n'y ait aucune personne à Cers qui porte notre nom n'est pas du tout significatif à mes yeux. En revanche, je pense, comme Sandrine et Emmanuel, que «Berthier» a été choisi à partir d'un calcul purement pratique. Il permet de donner accès à un large panel d'individus différents, et tout ça sur une seule entrée : un seul nom à se souvenir, une ou deux pages à tourner et c'est bon. Ce qui n'est pas le cas avec des noms comme Scott de Martinville, Bonnafous ou même Delhomme. Moi, je n'ai rien reçu, soit parce que j'ai été sauté dans la liste, tout comme Jean, Roland et une dizaine d'autres, soit parce que je n'étais pas la personne choisie en tant que représentant d'un arrondissement, comme Marcel. Ce dernier n'est pas le seul à penser que les arrondissements à Paris sont assez caractéristiques d'un type de population, ce qui est un peu moins vrai de Lyon, par exemple. Si j'avais été à sa place, j'aurais sûrement procédé comme ça, honnêtement, là, je ne vois pas de solution plus discrète et rapide, c'est beaucoup mieux que d'appeler France Inter ou une quelconque radio FM pour diffuser des messages du genre dédicaces, comme le préconisent Stéphane et Paul. Quentin Maussang et 2 autres, dont Timothé, auraient posté des vidéos déclaratives sur Youtube.

Comme environ 33% d'entre nous, j'ai totalement oublié l'implication de Sarkozy et (*a fortiori*)

de Pasqua dans la prise d'otages, mais je la déduis rapidement de mes souvenirs des gouvernements qui se sont succédé au cours des 20 dernières années : je sais, à la différence de Laurent Ruquier (France 2, le 22/09/2007) que, dans ce type d'affaire, le maire, le ministre de l'Intérieur et le préfet sont concernés. C'est grâce à ce genre de calcul que j'arrive à voir le détail de la capuche, des parents rassurés et acclamant autour de l'homme qu'on empoigne. Mais ce n'est pas de cette manière que je me souviens de l'ambiance qui régnait dans ce qu'Arnaud, David² et François appellent «l'époque Pasqua». Se souvenir d'une époque, c'est autre chose que se souvenir d'un fait, d'un drame ou d'un événement. Moi, l'époque Pasqua, je l'associe moins à Khaled Kelkal qu'aux gendarmes à moto qui fauchaient les manifestants comme des dragons de l'époque impériale. Je me souviens de la mort de Malik Oussekine et des protestations publiques qu'elle a entraînées, auxquelles Laurence Dreyfus, l'ex-maîtresse de la maternelle, avait d'ailleurs participé. Ma théorie, c'est que l'honnêteté n'est pas la qualité essentielle pour un homme politique : je lui préfère la rigueur, que je comprends, ainsi que Bernard D., l'ex-employé d'H.B., comme la faculté de faire des propositions sérieuses. Une proposition sérieuse est celle qui prend en compte l'ensemble des données fiables dont nous pouvons disposer. Par exemple, si on me demande dans quelle mesure les enfants otages ont pu être traumatisés, subissent aujourd'hui des séquelles, je ne peux pas produire de réponse sérieuse.

À Cers, il est évident qu'on vous reconnaît tout de suite, même quand vous pensez ne pas porter de signe distinctif particulier, vestimentaire ou lié à votre profession qui pourrait être un de ces métiers typiquement absents du village. Comme Andrée, avant ma retraite, j'ai travaillé presque toute ma vie dans le secteur bancaire, mais dans les placements : je n'hésite pas à dire au téléphone, en entrant toutefois bien moins dans les détails que Marc ou Sandrine, quelle est ou a été ma profession. J'affirme que je n'ai pas de secret qui me vienne là grâce auquel je pourrais proposer ma candidature à des émissions de télé-réalité dont le ressort repose sur l'indiscrétion et le goût d'exhiber en public son intimité. Ce n'est pas une question de génération ou d'habitude qu'on pourrait avoir prise de thésauriser de tels secrets, puisque Timothé (dont l'ex-amie regarde certaines émissions de télé-réalité comme « Koh-Lanta » ou « Secret Story »), Sandrine et Valérian, qui avaient entre 2 et 4 ans au moment des faits, n'en ont pas plus que moi, ce qui n'est pas le cas d'Hélène ni de Dominique ou d'Emmanuel, qui ont entre 40 et 50 ans.

Dominique propose comme secret qu'elle avait pris l'habitude de s'exposer volontairement au danger dans des coins déserts de la banlieue parisienne ou en faisant du stop sans trop savoir où on l'emmenait (elle nommait des lieux qu'elle ne connaissait pas, au hasard), tout ça pour se tester elle-même ; Zoé, qu'elle était cachée par des bonnes sœurs pendant que

la Gestapo arrêta sa mère pour l'envoyer dans un camp. Marc répond qu'il n'a pas de secret bien qu'il pourrait dire qu'il a, comme Émile, Jacques et H.B. lui-même, appris à manipuler des explosifs pendant qu'il était à l'armée ; Nicole² pose pour des peintres et des dessinateurs mais vient d'arrêter, car on ne lui demande plus rien d'intéressant, et elle se sent vieillir. Au bout d'un moment, il me revient qu'un de mes arrière-grands-oncles est celui qui a mis au point le fusil Berthier que l'armée destinait, au tout début, en 1890, spécialement aux cavaliers et aux gendarmes, et qui a fini par équiper certaines troupes supplétives, en Indochine et en Algérie.

À la question n° 7 : « Diriez-vous de cette prise d'otages qu'elle constitue un événement de ces dernières années ? » je réponds sans trop hésiter que non. Ça a bouleversé l'opinion pendant des jours, les médias s'en sont emparés, mais ce n'est pas le tsunami, ou encore moins (Emmanuelle) la chute du Mur, la fin de l'Apartheid. D'ailleurs, au moment de la prise d'otages de sa classe, en décembre 2010, Nathalie R., l'institutrice de la Planoise (Besançon) dont le rôle a été comparé à celui de Laurence Dreyfus à Neuilly, n'a pas du tout pensé à la prise d'otages d'H.B., même si le jeune Kevin, qui s'était introduit avec deux sabres, avait d'emblée expliqué pourquoi il était là. Nathalie était pleinement dans l'instant vécu, dit-elle, et puis, elle ne s'est jamais sentie en danger. Étant donné que le preneur d'otages a été tout de suite en commu-

nication avec la police, qu'il leur a fait part de ses intentions, explique-t-elle, moi, je n'avais plus qu'à maîtriser la classe. Au bout d'un moment, comme tout se passait presque normalement, certains élèves avaient oublié sa présence.

Comme un peu plus de la moitié d'entre nous, je dirais que c'est plutôt un *drame*, c'est d'ailleurs le terme utilisé par les médias pour parler de l'histoire, reprise par Jean-Marc Pitte, qu'ont adorée Dominique et Hélène, celle de l'adolescent qui tue toute sa famille. Un drame, c'est un fait divers spécial, qui a bouleversé les familles, comme dit Nicole, ou mieux : qui a inauguré de nouvelles façons d'agir effrayantes (Arnaud, Jacques et une quinzaine d'autres) et se met à fonctionner dans le public comme un mode d'emploi. C'est donc le début d'une série, et je peux citer, comme Arnaud et Jacques, le drame des 28 enfants blessés dans une attaque au couteau dans une école maternelle en Chine, car nous sommes le 3 décembre 2010 et ce n'est que dans 10 jours que Kevin, 17 ans, fera sa prise d'otages avant d'être taseré par le GIPN 4 heures après. Cela dit, quand la série devient importante, j'aurais tendance moi aussi à dire que du drame, on glisse vers l'événement.

Pierre Lyon-Caen, l'ex-procureur de la République et négociateur, et Dominique Rizet, le co-auteur du *Jour où j'ai tué HB* (Hachette Littérature, 2007), s'ajoutent au tiers d'entre nous qui soulignent la

différence séparant généralement ce qui peut constituer un événement dans une vie personnelle et ce qu'un particulier croit pouvoir désigner comme un événement au sens historique du terme. Dominique Rizet pense qu'une particularité de la maternelle, à cause surtout des personnes touchées (membre du ministère de l'Intérieur, journalistes, futur président du PSG, grands designers, etc.) a été de confondre les deux.

Lorsqu'on demande à Gérard Gautier, maire de Cers depuis 26 ans, les événements les plus importants qu'a connus le village depuis qu'il occupe cette fonction, il répond :

1° sans hésiter, la prise d'otages de la maternelle de Neuilly par un homme qui était un enfant du pays, d'une famille très honorable et très bien éduqué ;

2° son conflit avec le maire de Villeneuve.

À cause de la configuration géographique, certains terrains de Cersois débordent sur Villeneuve. Un jour, le maire de Villeneuve installe un parc d'attractions en bordure du village. Les Cersois protestent, leur maire, logiquement, les défend. Alors des forains viennent en masse, envahissent les rues à la recherche du maire de Cers qui s'était caché. J'aurais pu avoir des problèmes, le monde des forains est un peu particulier, un vrai État dans l'État, dit-il. Ensuite, les deux maires se sont réconciliés. Lorsque le maire de Villeneuve est mort

dernièrement, Gérard Gautier l'a beaucoup pleuré, nous confie-t-il, les larmes aux yeux.

Pour moi, un événement, c'est avant tout quelque chose qui marque votre mémoire d'une manière telle que vous êtes toujours capable de vous revoir au moment où il a eu lieu. Le 11 septembre 2001, Emmanuel (43 ans) travaillait chez lui sur La Boétie avec Bertrand O. (la cinquantaine bien tassée) qui n'arrivait pas à s'y mettre, ils ont vu les effondrements en direct. Moi, je revenais à peine de ma sortie de course à pied quand j'ai reçu un coup de fil de Pierre R. (47 ans), Laurent (même âge) posait du carrelage noir au sol de sa boucherie à Romainville, Diane de M., ex-petite otage, était dans la cour de récré de son collègue, elle n'en revenait pas, David2 (39 ans) flippait des dessins de Kida, la princesse d'*Atlantis*, pour Disney, Marie (25 ans) était en anglais, c'est un élève qui écoutait la radio en douce qui, n'y tenant plus, a annoncé la nouvelle en plein cours. Quand il s'agit du jeudi matin 13 mai 1993, Daniel Boulanger, l'ex-policier du RAID qui a tiré, et Bruno P. peuvent dire qu'ils étaient en train de discuter au sujet de points douteux dans l'affaire du suicide de Pierre Bérégovoy, mais tous les autres vous répondent des choses vagues comme « je venais de m'installer à Marseille » ou « j'étais en cours de séparation avec ma femme ».

Quand vous vous approchez de l'endroit où habite Marie-Thérèse S., la maman d'H.B., si par



hasard vous avez un appareil photo sur vous, les gens du voisinage n'hésitent pas à vous crier de leur fenêtre de payer pour photographe. Elle sort de sa maison, seule, tout doucement, un peu courbée, et se dirige vers sa boîte aux lettres, en extrait quelques enveloppes, jette un rapide regard sur vous, qui ne pèse rien, puis elle rentre. On n'a pas du tout envie de venir lui poser le genre de questions préparées auxquelles je réponds là bien volontiers. Brigitte, ex-championne de cyclisme, qui ne nous cache pas que son fils cadet s'est pendu il y a 15 ans parce qu'il était dépressif et s'entendait très mal avec son beau-père qui l'humiliait, propose de nous aider à rédiger une lettre destinée à Marie-Thérèse S. afin de recueillir son témoignage : il vaut

mieux être clair, comme vous l'êtes avec nous, et lui dire la vérité à propos du livre et du projet. Mais Marie-Thérèse S., comme sa fille Anne-Marie S., ne veut plus répondre à aucune demande de ce type, comme nous le confirment plus tard Richard B., l'ami d'H.B., et Dominique Rizet qu'elle a refusé de voir. Dominique ajoute que souvent, après de pareils drames, les proches se déchargent au cours d'un seul entretien, ensuite ils ne lâchent plus rien. C'est ce qui s'est passé, selon lui, lorsque Anne-Marie S. a donné un entretien à Stéphane Simon, le collaborateur de Thierry Ardisson, qui préparait un papier sur les parents de criminels.

Si vous demandez la rue de l'Égalité, tous, même les jeunes du village, comprennent que vous cherchez à vous diriger vers le cimetière où est enterré H.B. Il y a une tombe en marbre gris où se trouve un portrait de lui qui a beaucoup circulé dans les médias pour mettre une image sur le pseudo *Human Bomb*, un autre visage que celui de la carte d'identité retrouvée sur lui après sa mort. Il y a aussi celui de son père Camille, décédé quatre ans après, et un petit ex-voto, *À notre ami Erick, enfant de Burdeau (Algérie), tous unis dans le souvenir*. Au village, personne ne veut parler d'H.B. Dans la boulangerie, une dame dit que c'est par égard pour les familles. Elle a les larmes aux yeux, tout comme Gérard Gautier, le maire, et elle suggère d'essayer de rencontrer Jean-Marie M., l'ancien instituteur qu'elle présente comme une mémoire vivante, qui lui, peut-être, pourra.

Moi aussi j'ai reçu une série de lettres, au tournant des années 1990, un peu moins d'une dizaine, et j'ai trouvé qu'elles étaient très bien tournées. Elles provenaient, comme celles de Diane dont j'entends maintenant l'histoire au téléphone, d'une personne qui ne voulait pas dire son nom et prétendait me connaître ou m'avoir rencontrée. Je suis la première à demander que mon vrai prénom ne soit pas divulgué : on peut évoquer ce que j'ai dit, si ça peut faire progresser le travail, mais je préfère qu'on ne puisse pas me retrouver, surtout si le texte doit intégrer ce genre de détail, même si je sais qu'il y a au moins 3 ou 4 « Hélène » parmi nous. Les lettres que je recevais étaient manuscrites, à la différence de celle d'H.B. Elles n'évoquaient, bien sûr, aucune « opération d'envergure destinée à sensibiliser la France et à mobiliser tous les médias ». L'écriture était ronde, régulière et bleue comme celle d'une jeune fille, même si les accords laissaient entendre qu'il s'agissait d'un homme. Je ne parierais pas que cela ait quoi que ce soit à voir avec ce dont nous parlons en ce

moment, mais ce n'est pas sûr. Sur le coup, je me suis dit que c'était un canular. Je ne dirais pas que les lieux évoqués dans ces lettres ne correspondaient pas à ma vie d'alors (j'étais effectivement à Paris, ces années-là), mais plutôt que le propos était tourné comme les prédictions en ligne sur Skyrock ou les paroles des poètes telles qu'on se les imagine : tout était exprimé de manière à éviter d'indiquer des circonstances précises. Il multipliait au contraire des affirmations applicables sans risque à la vie de presque n'importe qui, comme, mi-janvier : « Hier, je vous ai vue rentrer frigorifiée. » Mais je n'ai pas pu répondre, puisque aucune coordonnées n'étaient indiquées.

À la question n° 8 : « Savez-vous si H.B. avait commis d'autres actions avant cette prise d'otages ? » je suis la seule d'entre nous à répondre oui : je le vois

Ci-contre : Suivant les conseils de Mme G., l'actuelle directrice, nous avons acheté, le 16 mai 2009, chez le revendeur Booklart (noté 4,6/5 étoiles sur Amazon), au prix de 9,89 €, le livre de Jean-Pierre About intitulé *HB*. Le volume qui nous a été envoyé contient, sur la page de garde, ce texte, signé « Jean-Pierre » et adressé à Christophe Deloire, directeur depuis 2008 du Centre de formation des journalistes. Le livre a été souligné en plusieurs endroits, en particulier lorsque H.B. est présenté sous l'aspect d'un homme affectueux avec les enfants. Invité chez Ardisson pour présenter son propre livre, *Les islamistes sont déjà là*, le 4 septembre 2004, Christophe Deloire évoque les plongeurs d'Al-Qaida entraînés pour poser des bombes sur des centrales nucléaires. Yann Moix, venu présenter son film *Podium*, assis à côté d'Angie David, venue présenter *Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants* (d'Yvan Attal) et de Smâïn, lui répond alors que c'est un bon exemple, un exemple qui lui parle plus que les anecdotes de délégations musulmanes venues au ministère de l'Intérieur pour s'arrêter de discuter et faire leur prière. ■

Pour Christophe DELOIRE .

J'ai été passionné par l'ensemble des
conservations enregistrées par le RAID
pendant ces 46 heures. Les dialogues
entre H. B et ces enfants de trois ans

HB

sont parfois très émouvants. Les négociations
menées par Nicolas Sarkozy vous
apprennent beaucoup sur sa personnalité
et sur ses talents médiatiques.

Que vous devenez tous les personnages
de ce jeu au après

bonne lecture

Amity

Jean-René

soudain mêlé à une affaire de trafic d'influence dans les Hauts-de-Seine avec des conseillers municipaux dont un avait un patronyme étranger. Je sais que c'est imprécis et que je m'égarerai dans ce souvenir en cherchant ce nom qui me manque alors que Dany Boon (09/2007), sans même savoir qui était le « ravis-seur » (comme disait Bruno Masure dans son récapitulatif du samedi 15 mai 1993), se souvient avec force qu'il y avait une histoire de bombe dans le RER, ce qui prouve qu'H.B. était très dangereux et le pousse, comme Arthur, ex-des « Enfants de la télé », à utiliser le terme de « terroriste » pour parler de lui. Laurence de M., la maman de Diane, ex-otage libérée au bout de 4 heures, devant les caméras de Patrick Poubel, 20 ans après, parle de « monstre », tout comme Jean-Pierre About, le journaliste de TF1 dont le livre *HB* (Calmann-Lévy, 2005) sert de base au scénario du docufiction de Patrick Poubel. Charles Pasqua et moi utilisons « forcené », comme un peu moins de 10 % d'entre nous. Daniel Boulanger hésite un instant entre « voyou » et « déséquilibré », alors que Nathalie et H.B. lui-même préfèrent le terme de « bandit ».

Avec Andrée, qui, elle, a vraiment reçu la lettre d'H.B., Mme G., l'actuelle directrice, et Jean-Marie M., l'ex-instituteur de Cers, je fais partie des 18 % d'entre nous disant avoir vu, entrevu voire entraperçu le docufiction de Patrick Poubel (France 2, 2007). Comme Stéphane et Diane de M., l'ex-petite otage, je n'ai pas trouvé qu'il mettait tellement en valeur

Nicolas Sarkozy. Je ne savais pas que Daniel Boulanger, l'ex-homme du RAID et coauteur du *Jour où j'ai tué HB*, y jouait son propre rôle dans la scène du tir. C'est d'ailleurs au cours de ce tournage qu'il rencontre Dominique Rizet, l'autre coauteur, ex-journaliste de *France-Soir*, présent sur les lieux en 1993, un événement exceptionnel dans sa carrière. Tony Comiti, le producteur du film, lui-même ex-reporter pour TF1, connaissait quelqu'un du RAID qui a amené tous les autres. Avec Daniel, ils se sont bien aimés tout de suite, se souvient Dominique, le type était propre, carré, simple, il ne prend pas de chemin détourné, et c'est le journaliste qui suggère à l'ex-policier de rejouer lui-même la scène où il abat H.B. Comme Françoise et Rosita, les dames de service, Anne, Timothé, je fais partie de ceux, à peine moins nombreux, qui avouent très vite que nos souvenirs de la prise d'otages, nous les avons grâce aux médias.

De façon générale, je trouve que les médias accordent beaucoup trop de place à l'émotion. Daniel, on le voit effectivement 5 minutes vers la fin, pour la scène où il tire 3 fois sur H.B. Patrick Poubel prend soin de ne pas montrer ce que fait le preneur d'otages, qu'il représente endormi au moins jusqu'au moment où Daniel tire. Lui ressemble à Yul Brynner mais avec, dans l'intonation, un air très professionnel. D'ailleurs, pour venir à la télévision faire la promotion de son livre, il ne s'est pas spécialement habillé, comme Jean-Claude Michéa lorsqu'il explique devant les caméras,

sur Dailymotion, pourquoi c'est toujours au nom des droits de l'homme que les avancées capitalistes ont lieu. Je remarque ses Campers en cuir marron encore possibles à mon avis en 1998. Il se tient droit, le torse puissant comme un homme qui a fait pendant des années, tous les jours, un jogging matinal suivi d'une séance de musculation. Vous m'auriez dit voilà un ancien champion de rugby, je vous aurais cru. En 2007, Laurent Ruquier trouve que c'est un geste très courageux de la part de Daniel et de son acolyte André D., juste après avoir tiré, de s'être jeté sur le sac dans lequel H.B. aurait gardé la main, mais lui, Daniel, explique qu'il est simplement concentré pour effectuer correctement des gestes préparés à l'avance et répétés dans la salle d'à côté.

Ma théorie est que des affaires de ce genre sont quand même plus que des faits divers, car je les trouve révélatrices de la société. Comme Sandrine qui termine sa thèse d'égyptologie à l'École des chartes, comme William qui pense que n'importe quelle action publique peut être comprise comme une action politique si on s'en donne les moyens, j'ai moi aussi une formation d'historienne, et j'ai enseigné. Je prononce le nom de Philippe Ariès lorsque j'avance l'idée, partagée par moins de 27% d'entre nous, qu'aujourd'hui on valorise trop l'enfance, que c'est une particularité de notre idéologie moderne et que la vieillesse nous gêne. Pourtant, j'évoque l'image de Priam : en vieillissant moi-même, je vois mes parents devenir plus fragiles et je sens, comme d'autres, le besoin de les protéger.

Je n'ai pas remarqué, comme la veuve de Roland ou Zoé croient l'avoir fait, qu'il est fréquent maintenant de construire des écoles maternelles à proximité des maisons de retraite, même si c'est le cas rue Jean-Claude Vivant, la rue de l'attentat de Kelkal contre l'école juive, où se trouve la « Résidence-retraite » *Éloïse*. En France, ce n'est pas comme aux USA : la mort ne fait pas partie de la vie de tous les jours, elle est acceptée à la rigueur comme *business*, ce qui explique que personne à Cers ne soit particulièrement étonné du fait que 82% des tombes du cimetière, celle d'H.B. y compris, proviennent du même marbrier, Yédra, de Béziers, qui ne se prive pas de l'indiquer sur chaque pierre, mais que moins de 0,7% des gens du village possèdent comme Sharon Stone plus de 5 armes à feu.

Le bureau de poste d'où venaient mes lettres ne variait pas, c'était celui de l'avenue d'Italie. Comme je changeais de métro à cette station, il m'arrivait de faire particulièrement attention aux gens qui s'y trouvaient, c'était devenu un réflexe. J'imaginai un homme délicat, peut-être efféminé ou ambigu, un peu comme Valérie, Pierre, William et quelques autres se représentent H.B. Je suis particulièrement sensible à l'expression des visages et c'est comme cela que je les mémorise et les reconnais : Giraudeau, par exemple, n'a pas d'expression de violence. Marc, Marie et moi, nous avons été frappés par le fait que sur les images d'archives qui sont remontées dans les docufictions, mais aussi dans les vidéos diffusées par des supporters

de l'UMP, Sarkozy ne parle pas ou très peu aux gamins qu'il libère, à la différence du policier qui leur dit des choses comme : « Ça va, mon p'tit ? » Lui, il les transporte d'un pas grave, devant les caméras, il les ramène chacun à leurs parents auxquels il déclare : « Voyez, je vous l'avais promis ! » J'ai remarqué, comme Diane de M., Marie, Emmanuel et Pierre³, que pendant la conférence de presse à la toute fin, lorsqu'un journaliste demande à Pasqua si le preneur d'otages est mort, il répond d'un hochement de tête avant même que le ministre de l'Intérieur n'ait le temps de dire que le forcené est mort et que force est restée à la loi.

Marilyn est là pour nous rappeler qu'on peut être très beau mais brisé de l'intérieur et se montrer fragile. Je dis ça surtout pour H.B. et sa supposée ressemblance avec Giraudeau. À mon avis, que nous sommes moins de 30% à partager, les preneurs d'otages ne sont pas vieux, pas forcément aigris ni fanatiques. 30 ans en moyenne, et je l'imagine très bien se faire couper les cheveux, la veille de son départ pour Neuilly, par sa sœur Anne-Marie S. qui était coiffeuse à Cers, comme pour une grande occasion ou un grand événement personnel, ce qui a ému plusieurs personnes du village. Anne-Marie S. est passée à la télévision pour expliquer qu'elle ne savait pas pourquoi son frère avait été tué, lui dont la police voyait bien qu'il traitait les enfants avec cœur. Elle était soutenue à Cers au point que Gérard Gautier, le maire, est intervenu pour la tempérer, car il pensait que, tout de même, ce n'était pas bien, une telle

action au péril de la vie d'enfants innocents. Désormais, elle ne peut plus exercer son métier car certaines personnes mal intentionnées venaient régulièrement dans son salon en ouvrant exprès le journal sur la page relatant la mort d'H.B. Pourtant, à Béziers, aujourd'hui, aucun coiffeur ne réagit quand vous demandez après elle. Dites simplement son nom au cours d'un bavardage tel qu'il s'en produit couramment entre un coiffeur et son client, par exemple, dans une phrase qui explique qu'habituellement c'est chez elle, Anne-Marie S., que vous allez, mais que là, vous n'avez pas pu le faire parce que vous n'avez pas pu retrouver son échoppe, et vous verrez.

Avec Stéphane, Idris même et une bonne vingtaine d'autres, je pense que les gens voient ce qu'ils s'attendent à voir, et souvent, dis-je un peu plus tard vers ma 5^e réponse (à la question : « Pourquoi n'avez-vous pas été choisie comme destinataire ? »), ce qu'ils sont préparés à voir. C'est comme ça que je comprends la réticence qu'expriment Françoise et Stéphane à l'idée d'être témoin direct d'un fait divers. Daniel Boulanger explique que M. Bayon avait été le premier à libérer des enfants en négociant avec H.B. Il précise même : 9 pour Bayon, ex-patron du RAID, et 6 pour Sarkozy, alors ministre du Budget et maire de Neuilly, ce qui, sans qu'il s'en doute, infirme le souvenir pourtant plus frais (J.-P. About, 2005) de l'ex-maire de Neuilly dans lequel ce dernier s'accorde 8 petits négociés contre 7 pour Bayon. Mais

Éric Zemmour, lui, comprend « Bayrou » et il fait un petit signe du doigt montrant qu'il est redevable à Daniel de cette information. 11 secondes après, il en profite pour dire qu'à l'époque, cet événement a lancé médiatiquement et Sarkozy et Bayrou, un peu moins le second parce qu'il n'était que ministre de l'Éducation, et là, comme c'est étrange ! on voit un plan sur Daniel qui confirme de la tête. Comme par bienséance : impossible pour lui d'arrêter quelqu'un de la télé lancé comme ça avec une telle intonation d'analyse improvisée. Ensuite, Éric Zemmour poursuit en disant que c'était l'époque de grâce du gouvernement Balladur.

J'ai vu, comme Denise, Nicole, Marc et tous ceux d'entre nous qui ont enseigné, des adolescents qui portaient des noms comme Freddy Lefloch (*Freddy*), Jason Léon (*Vendredi 13*), Kevin Dufresne (*Danse avec les loups*), j'avais même eu, en 1999, une Sue-Ellen Fofana (*Dallas*). Ma théorie, c'est que de tels prénoms ont des vertus cathartiques, et que le pseudo *Human Bomb*, comme le terme « *triple tap* », qui emprunte aux claquettes pour désigner le fait de profiter d'un unique élan mécanique de l'arme pour tirer 3 fois d'affilée dans le but de neutraliser quelqu'un, relève de la même culture violente et américaine de pacotille. Pour H.B., c'est le choix d'un homme qui s'est dit que « la bombe humaine », soit ça faisait trop français, soit c'était ambigu parce que ça pouvait mettre en avant quelque chose d'humain, de sensible, alors que

lui voulait passer pour une bombe impitoyable. J'ai eu des élèves qui ont perdu leur mère jeune, disons vers 24 ans, d'autres qui sont morts, parfois dans des circonstances violentes. Je pense qu'on vit dans un milieu de violence propre aux séries télé, laquelle n'a plus rien à voir avec la violence des contes de Perrault. La violence de maintenant fait comme partie de la nature et j'ai l'impression que plus personne ne peut être tenu pour responsable de son déchaînement. À mon avis, c'est la raison pour laquelle je pense, comme la très grande majorité d'entre nous, que si H.B. avait fait sauter sa bombe, ça n'aurait pas changé grand-chose à la carrière de Sarkozy, quoi qu'en dise ce dernier. Même chose d'ailleurs concernant Charles Pasqua. Cela n'aurait pas créé l'émeute populaire générale, le soulèvement du peuple contre le gouvernement que semblait prévoir H.B.

Je sais bien qu'il y a des fous qui ont pénétré dans des lycées aux États-Unis et en Allemagne, mais H.B., lui, n'est pas du tout de la même nature. Ce n'est pas un impulsif, c'est quelqu'un qui cherchait à enclencher un processus de dialogue. Parmi les vrais bandits, comme Mesrine, ce gars-là n'aurait pas été bien vu : on aurait trouvé son moyen lamentable, lâche. Mon hypothèse est qu'il avait un autre projet. En faisant ça, il voulait montrer quelque chose qui lui tenait à cœur, quelque chose qu'il ne pouvait pas dire parce qu'il n'y arrivait pas ou qu'on ne pouvait pas l'entendre, et je le compare aux bonzes tibétains qui s'immolent. Est-ce qu'il a échoué à le faire ? Ça, je n'en sais rien : l'ennui, avec ce genre d'actions et les immolations, c'est qu'il y a toujours des voix, comme celle de Luc Chatel, pour proclamer que les vraies causes qui vous poussent ne sont pas les raisons que vous exprimez, et vous, bien sûr, vous ne pouvez plus répondre. Si vous êtes un moine, à la rigueur, oui, on vous croira d'avance, en tout cas plus que si vous êtes un chômeur ou un prof. Vous avez beau marcher dans la cour du lycée, dévorée par les

flammes, comme Lise Bonnafous à Béziers, disant aux élèves : « C'est pour vous que je le fais », on mettra en avant que vous aviez des problèmes de famille, que vous étiez au bout du rouleau, comme H.B. En tout cas, en ce qui me concerne, je constate qu'il a provoqué chez les gens directement concernés des réactions auxquelles je repense souvent pour moi-même.

En voici quelques-unes, que je cite à la fin de l'entretien de façon informelle, mais qui sont données ici par ordre d'intensité :

1. Ce papa qui exprime son soulagement à la fin de la prise d'otages sur France 2 en disant : « Maintenant, il faut qu'on (lui et sa famille, je suppose) retrouve notre spontanéité. »

2. Le fait que la situation créée par la prise d'otages ait été exploitée par Sarkozy, qui a réussi à focaliser les caméras de la télé sans qu'H.B. y puisse rien et alors que tout le monde pensait faire sérieusement son propre travail.

3. Sur le moment, j'ai été tellement subjugué par les enfants que, comme Andrée, l'informaticienne qui a reçu la lettre d'H.B., Amandine ou William, je ne me souviens pas si le preneur d'otages s'est donné la mort ou, sinon, ce qu'il est devenu. Je sais qu'il a été mis hors d'état de nuire, ce qui est le plus important à mes yeux. Avec Laurence de M., ex-mère d'otage, épouse de l'ex-conseiller en communication de Charles Pasqua, présent sur les lieux, tout le reste, je le déclare secondaire.

4. Dans le docufiction de Patrick Poubel, qu'un peu moins de 13 % d'entre nous, dont Zoé et Timothé, disent bien se rappeler, Dominique Rizet, qui interroge Christine D. et Juliette B., entre autres parents d'ex-otages, se tient de dos, dans une semi-obscure insuffisante pour anonymiser tous les témoins mais efficace pour créer une ambiance de secret.

5. Lucas N., ex-petit otage, son père Pierre N., ex-négociateur, ou même Paul-Loup Sulitzer, célèbre auteur de westerns financiers, ont participé à des émissions de télévision mais ont refusé d'intervenir directement pour notre livre : « Faites entrer l'accusé » (Christophe Hondelatte) pour les deux premiers et « On n'est pas couché » (Ruquier, Zemmour, Naulleau) pour le troisième. Cela, malgré toutes les séductions et garanties que nous leur offrons : preuves de vraie littérature, mention de noms d'éditeurs sérieux, références d'ouvrages, d'interventions dans diverses institutions, universitaires et/ou médiatiques.

6. Lorsque j'ai entendu que c'était à Neuilly, je me suis dit, tiens, il se passe quelque chose là-bas.

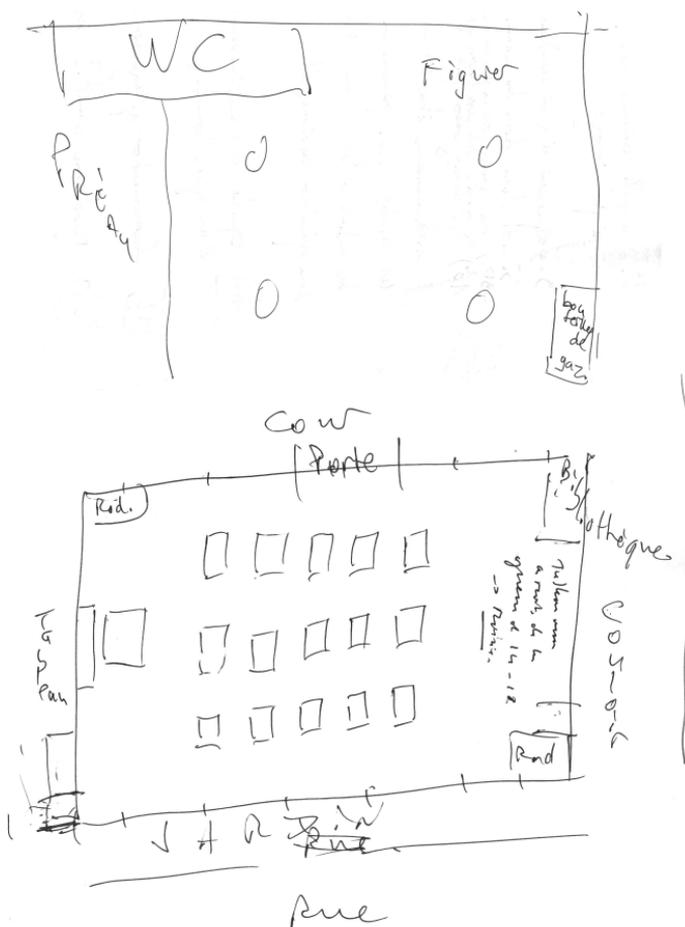
Pour ce qui est de l'effet sur les enfants, je suis bien de l'avis de Marcel, William et trois ou quatre autres. C'est à voir au cas par cas : certains sont vulnérables et perçoivent tout, d'autres ont un pouvoir de réparation plus important, spontané, d'autres encore possèdent une susceptibilité particulière et auront des nuits difficiles, au moins au début. Quand j'entends que Louis, Claire ou Michel, ex-petits otages, disent

qu'ils n'ont pas de souvenirs, je suppose, comme 27% d'entre nous, qu'H.B. n'a pas été violent avec eux ou devant eux. En tout cas, je me souviens qu'il n'y a pas eu de victimes parmi les bambins. Lucas N., lui, dit à Hondelatte qu'il avait peur (exactement, il dit : « On avait peur »). Beaucoup pleuraient aussi au moment de leur libération, mais je crois savoir, comme Christine D., ex-mère d'otage, que c'est à cause des casques de pompiers ou de tous ces hommes du RAID en cagoule sombre postés dans le couloir. H.B. aussi avait une cagoule et c'est ce qui impressionne : le fait de ne pas avoir de visage en face de vous, surtout quand quelque chose d'inhabituel se produit. Cela dit, comme Charles, Christine et Amandine, je comprends quand même mal qu'on m'appelle sur ce numéro de portable qui est une ligne professionnelle. Je suis chirurgien-dentiste à temps partiel, comme Gérard, et j'ai des rendez-vous. Je ne vois pas comment je pourrais être utile puisque je n'ai rien reçu. Mais, comme François ou Pierre¹, je veux bien qu'on discute un moment à une heure plus confortable dans le week-end. Je propose de rappeler samedi à 11 heures.

Dès le jeudi, j'en parle un peu à mon mari. Lui revient en premier le souvenir de l'institutrice, dont il a retenu comme 31% d'entre nous qu'elle était surnommée « l'institutrice-courage ». Mon explication pour l'oubli du nom, du sigle « H.B. » et de ce qu'il signifie, c'est que la force d'un fait divers tient justement à ce qu'on ne mémorise pas les identités et qu'elles

passent bien après les faits eux-mêmes. J'apprends que l'institutrice réapparaît souvent dans les mémoires, mais moi, je ne me souviens pas tellement d'elle, alors que je vois bien Sarkozy, comme plus de la moitié d'entre nous et la presque totalité de ceux qui étaient adultes au moment des faits. Les caméras sont braquées sur lui, il se présente, les images restent, il est tout jeune, je le trouve courageux, moi aussi. Je ne sais pas d'où je tiens ces souvenirs, et je m'étonne au téléphone de pouvoir même les évoquer. On l'entend qui demande à passer, on ne le laisse pas facilement, il joue des coudes, « je veux y aller ! », il s'approche du grillage de la cour de récré, le gars, le preneur d'otages est assis au fond de la cour, on le voit à travers la grille. Ne pas déroger à ses positions, ne pas se laisser corrompre, ce sont des qualités nécessaires à un homme politique d'aujourd'hui, oui, mais selon moi, ce n'est pas spécifique à une démocratie, c'est valable aussi bien en monarchie.

Comme Maurice, Hélène³ et Timothé, j'ai de la famille à Paris, mais je n'ai aucun parent qui m'ait dit avoir reçu quoi que ce soit. J'en ai aussi qui vivent en Israël et qui ont connu des attentats-suicides, qui ont vécu de près ce genre de geste : je pense qu'H.B. servait lui aussi une cause ou plutôt, une idée ou une théorie personnelle. J'ai lu, comme Valentin, le roman de Paul-Loup Sulitzer *Le Président* (Stock, 2002), dans lequel le président de la République française en 2002 se fait tirer dessus par un extrémiste de droite. Paul-Loup lui donne le nom de Paul Berthier, qui est donc Jacques



Dessin de Jean-Marie M., ancien instituteur et directeur de l'école primaire de Cers, effectué au cours de notre entretien, en avril 2010. « Les élèves entrent par le couloir, vous, vous êtes arrivés par la rue, la cour... et sur le côté, un grand préau, la cour avec 4 arbres... derrière le mur, c'était une vigne, un jardin. Il y avait un petit placard pour mettre des bouteilles de gaz, c'était le chauffage au gaz. Dans l'autre placard, il y avait un passage secret pour aller dans le couloir et monter chez moi, sans passer par la cour. Si quelqu'un était entré, j'aurais, je pense, essayé de mettre en sécurité les enfants, en les regroupant vers cette zone. Si c'était arrivé à un autre collègue, je ne sais pas comment j'aurais pu réagir... Là, sur le mur du fond, il y avait un tableau avec tous les morts de la guerre de 14-18. Il se trouve maintenant dans une salle de la mairie. C'étaient toutes les photos des 18 ou 19 personnes, originaires du village, mortes à la guerre de 14. » ■

Chirac. L'un d'entre nous aurait-il pu protester devant cette exploitation de notre nom, demandé-je ? Il choisit d'autre part Jules Rambaud pour Nicolas Sarkozy. Je pense, comme Dominique et Valentin, que, pour Sarkozy, c'est à cause du motif sécuritaire et par association au John Rambo des films américains, l'ex-du Vietnam musclé qui fait du nettoyage et se camoufle dans la boue avec son couteau.

À la question n° 9 : « À 500 mètres de la maternelle se trouve une maison de retraite. À votre avis, si H.B. avait pris en otages les vieillards qu'elle abrite, son opération aurait-elle eu le même effet ? » 34% d'entre nous pensent que oui car les personnes âgées et les enfants se retrouvent dans la vulnérabilité. Stéphane² raconte la fin de son grand-père de 87 ans qui, avant de mourir, appelait sa mère, seul dans sa chambre d'hôpital. Rue Didot, par exemple, où allait la veuve de Roland, il y avait, outre la maison de retraite, une crèche et une maternelle. Les personnes âgées pouvaient voir des enfants, ça leur apportait de la gaieté. Certains d'entre nous ont visité ou même visitent encore des amis dans des établissements de ce type, non seulement la veuve de Roland qui y est allée jusqu'à la mort, à 102 ans, de Mathilde G., son amie, mais aussi Amandine et Fabienne. Il n'y a que Marcel et Philippe pour trouver qu'une prise de vieillards en otages aurait pu être encore plus bouleversante à cause du handicap. Ils émeuvent Arnaud qui les photographie et les dessine dans son travail, David aussi qui rappelle

les 10 000 personnes qui sont mortes quand il y a eu cette canicule, l'été 2005, les séquestrations et Thierry Paulin : on s'est penché sur leur cas, ça a été médiatisé. Une prise d'otages de personnes âgées? demande alors la femme de Cédric qui suit la conversation avec le haut-parleur, il y en a eu? Non... alors là, je m'en souviens plus! Quelle honte... ça m'embête, si je suis passée à côté d'un tel fait... Je n'imagine même pas un truc pareil, s'exclame Zoé, 78 ans, et je n'aimerais pas du tout qu'on me prenne en otage, mais je me demande si on aurait aussi peur pour moi que pour des gamins...

Au bout d'un moment d'explication, plus de la moitié des 34% qui trouvent aussi efficace une prise d'otages de vieillards que d'enfants de 3 ans commencent à changer d'avis. Fabienne, qui comme presque 50% d'entre nous se souvient au téléphone de plusieurs détournements d'avions, mais aussi de l'intervention musclée de l'armée russe dans l'école de Beslan, des élèves tués, de la bombe mise dans le panier de basket filmée par les Tchétchènes eux-mêmes, pense que d'un point de vue pratique, prendre des petits vieux en otages, ce n'est pas aussi simple. Surtout s'ils sont grabataires. Ils n'ont pas toujours tout leur esprit, ne sont donc pas réceptifs à des ordres, à la peur, alors que des enfants, on peut toujours obtenir quelque chose en les terrorisant. Elle revoit Pierre F., 89 ans, qui, un matin, refuse obstinément de sortir de son lit : « Debout, paresseux, en voilà des façons! » et dans le temps qu'il se retourne,

il meurt. Déjà, ça aurait été compliqué de les réunir dans une même pièce. Du point de vue de l'émotion collective, disons que ça aurait été en gros pareil qu'avec les enfants, résume David², mais lui, H.B., a pensé le contraire, et c'est cela qui compte.

En réalité, regrette Charlotte qui insiste sur la valeur de l'expérience des personnes âgées, ça aurait été moins sensible, donc moins médiatisé. Un fait divers pénible, mais probablement pas un événement d'importance, estiment Andrée et Zoé. Les politiciens ne se seraient pas autant déplacés. «Je suis arrière-grand-mère, dit J., et je m'émeus vraiment devant mes petits-enfants. J'ai eu une arrière-grand-mère de 97 ans, mais je n'ai pas de souvenir d'elle qui me vienne là et qui me touche autant.» Ça aurait été une première aussi, une vraie innovation dans le sens d'un tabou brisé, expliquent Philippe⁴ et tous les changeurs d'avis, mais les vieillards, eux, à la différence des petits, ils ont eu droit à leur vie, répètent-ils avec Valentin et J. Regardez, le petit Grégory qui est mort dans la rivière, on ne parle pas des personnes âgées de la sorte, même s'il en meurt aussi dans des circonstances violentes et mystérieuses.

Au début, on pense que ça dépend des communautés, qu'en Corse ou en Afrique, comme le rappellent Timothé, Émile et Valentin, les vieux sont considérés autrement. Quand il en meurt un, c'est comme si un livre brûlait, et tout un pan de mémoire collective s'efface. L'histoire n'est pas du tout considérée comme un récit

objectif, souligne Valentin, ce n'est même pas vraiment une institution : une telle histoire n'aurait aucune valeur pour les Africains que j'ai connus. Ce qui compte, c'est l'histoire comme mémoire des individus, racontable par eux telle qu'ils s'en souviennent. L'oubli, alors, n'est pas à mépriser et fait partie de l'histoire, il n'est pas vécu comme quelque chose de négatif, contrairement à ici, où on pense que plus on a retenu de choses, plus on peut fournir d'explications des événements. Un enfant, c'est peu de mémoire et c'est donc moins grave s'il meurt, il peut y en avoir un autre qui va renaître après. C'est une autre manière de considérer les vies, conclut-il, parce que c'est une tout autre conception de la mémoire.

Dès qu'on pense à la façon de réagir des autres, on les voit se projeter eux-mêmes dans l'avenir de leur progéniture, c'est le cas de Cédric, de Charlotte et d'Arnaud, qui, en plus, visualisent bien comment cette projection devient habituelle, tous les matins, par exemple, quand on amène son enfant à l'école en lui parlant de son avenir, au point qu'on la croit naturelle. La promesse d'avenir est une valeur, même si on sait bien que certains ne vaudront rien, on imagine, on attend plus, on bâtit des perspectives, des « échelles sociales bien spéciales », comme dit Charlotte. Toute l'émotion qu'on peut mobiliser repose là-dessus : les enfants, on les identifie avec l'avenir et ils ont l'innocence en plus mais, mis à part Jacques, aucun n'a d'hypothèse pour expliquer pourquoi. À l'autre bout du fil, William et Sandrine constatent cette lacune générale.

D'entrée de jeu, on a tous envie de répondre, comme Lionel, Charlotte et Pierre¹, que les enfants nous bouleversent parce qu'ils sont innocents, qu'ils n'ont aucun moyen de prendre du recul dans des situations de crise comme les prises d'otages. On ne voit même pas quel intérêt il y aurait à répondre cela dans le cadre d'un questionnaire, tellement cela semble banalement vrai sur le moment. Les enfants vivent la menace sans rien analyser. Peut-être qu'au fond, c'est cela qui les préserve. « On ne se souvient que de ce qu'on comprend un minimum », est-ce là une hypothèse que je vais pouvoir soutenir ? J'hésite à citer en contre-exemple Pierre, le héros de Jean-Marc Pitte, journaliste de France3 et auteur de *Gueule d'ange*, dont je n'ai qu'entendu parler. À moins de 14 ans, il abat ses parents et se montre capable de suggérer dans un récit pourquoi. En revanche, je peux évoquer environ 3 documentaires connus, voire primés, dans lesquels il est question de gamins de 6 ans qui tuent d'autres gamins, avec l'arme à feu de leur oncle, par exemple.



*Nos petits amis, les petits animaux !
Pourquoi a-t-il fallu qu'on marche et qu'on parle,
que l'on fabrique des outils,
pour le plus grand malheur de nos petits amis !
On a construit des villes pour mieux détruire les leurs !
Un peu d'empathie ! Pauvres petits animaux !*

Quentin Maussang, 2011. ■

La chose qui me gêne, dans ce bouquin, du moins à ce que j'en apprends au téléphone, c'est que pour faire comprendre ce qui s'est passé dans la tête du gamin, l'auteur fait semblant d'adopter son point de vue en le faisant parler à la première personne. Thierry Lenain, l'auteur d'*H.B.* est, lui aussi, gêné par ce procédé romanesque, dont il trouve un autre exemple avec *La Bombe humaine* de Thierry Jonquet (Syros, 1994) : pour le mettre en œuvre, l'écrivain est alors forcé de faire grandir son narrateur, remarque-t-il, de le rapprocher de ce qu'il est lui-même. Dans le livre de Jonquet, les enfants deviennent des écoliers de CM1, ils sont rendu capables de saisir assez bien ce que fait H.B., de faire des comparaisons avec la situation de leurs parents, d'en écrire 88 pages... Or, le fait qu'en réalité tout se soit passé dans une école maternelle est capital, souligne Thierry Lenain. C'est vers cela que le conduit tout ce qui s'est déroulé à Cers avant le 13 mai 1993 : H.B. perd son emploi de PDG, il retourne vivre chez ses parents comme quand il était étudiant, puis il écrit ses dix feuillets, enfermé continuellement dans sa chambre d'ado, enfin, comme il le constate lui-même, il termine sa prise d'otages mal assis sur une chaise de bambin. Il ne restait plus qu'un retour à la crèche.

Dans le même ordre d'idée, *Chroniques d'une prise d'otages* (Flammarion, 1997), coécrit par Laurence Dreyfus, l'ex-institutrice, et Béatrice Casanova, auteur d'un sujet sur France 3 soulignant l'insuffisance des

moyens attribués à l'université Paris 10 comparativement au pôle universitaire Vinci, dit « fac Pasqua », où Laurence de M., ex-mère d'otages, a été directrice de la com de 2000 à 2003, est illustré d'un dessin au feutre auquel moins de 5% d'entre nous se sont déclarés insensibles. Il représente, se détachant sur un fond vert, un homme tout en noir, énorme, dont seuls les yeux ressortent. Il est debout à côté d'une petite un peu ronde vêtue de ce que Karine, Stéphane et Nathalie R. décrivent comme un pull jacquard rose. Il tient dans la main gauche une sorte de bouée. Sur une table, derrière, un téléphone. Mais l'œuvre est signée Vanessa Robert, CM2, école primaire de Pont-de-Veyle.

Avec David, Valérian et William, je sais qu'il existe des sites dans lesquels on a pu voir des enfants, ils doivent avoir au pire 11 ans, qui décapitent des otages ligotés. Il y en a d'autres qui dénoncent faussement des adultes, ils sont capables de faire cela par calcul ou en imitant des plus grands avec une habileté intuitive. Pendant le début de la prise d'otages, j'étais dans un café, près de la gare de Lyon. La télévision était allumée en permanence, et j'ai pu donc suivre le déroulement d'une partie de la première journée. J'ai continué ensuite chez moi, tout comme Rosita et Françoise, les dames de service de l'école qui ont été évacuées très vite, comme tout le personnel et les autres élèves, je suis même rentré exprès pour cela. Michel, le fils de Françoise qui était dans une classe de plus grands, se met à pleurer devant la télé :

il reconnaît, sur les images, son anorak, oublié dans la précipitation du départ, qui pend à une patère dans le couloir où passent des gens du RAID.

D'après moi, ceux d'entre nous qui ont eu des enfants comme Stéphane, Marie-Thérèse S. de Cers, la mère d'Anne-Marie S. et d'H.B., Nathalie R., de Besançon, Daniel Boulanger du RAID, de même que ceux qui n'en ont pas eu encore comme Valentin, Amandine, Martin B., fils de Sébastien B. et ex-candidat de « Koh-Lanta 2011 », sa sœur Fleur B., ex-petite otage, doivent savoir au fond d'eux-mêmes que l'innocence et la vulnérabilité ne sauraient constituer l'explication de notre bouleversement devant des enfants menacés. Ma théorie, la voici : la réaction forte des gens sur cette prise d'otages est purement instinctive, c'est l'espèce qui défend son avenir, un réflexe primaire du collectif. Au cours de certaines guerres, je ne précise pas plus, on arrive à se défendre en mettant des mômes en première ligne. Alors personne ne tire plus. Je suis zoologiste. Les primates constituent le groupe le plus fascinant à mes yeux. Chez eux, les petits ont toujours la face plus claire, jusqu'à environ 4 ou 6 mois. Aucun adulte ne touche à qui a la face claire. Cela change lorsqu'ils s'assombrissent. Mme S., l'ex-directrice de la maternelle, présente lors de la prise d'otages, observe avec son mari, ex-jockey renommé et actuel entraîneur, des comportements comparables entre chevaux et poulains.

Nous sommes 4, peut-être un peu plus, avec Arnaud et Valentin, à nous souvenir du groupe de rock français Téléphone, dont on repasse très souvent à la radio la chanson «Un autre monde». *Human Bomb* fait référence à une de leurs chansons qui a un peu moins réussi et qui dit à un moment : «Tu as le détonateur juste à côté du cœur.» H.B. et nous devons avoir en commun cette culture-là : rêver d'un autre monde, devenir une bombe humaine se suivent comme dans une logique. Paul-Loup Sulitzer, qui est plus âgé que moi, représente, dans *Le Président*, Paris attaqué par des drones. Une mafia puissante, enracinée dans les banlieues françaises et les réseaux palestiniens du Val-Fourré, les a acquis auprès d'un ex-ingénieur séditieux de l'US Air Force, fils d'une Chicano et d'un Noir de Harlem, et qui signe *Colonel Drone*. Mais déjà, ce n'est plus dans le but de créer un autre monde mais de répondre coup pour coup à la politique de répression de Nicolas Sarkozy (*alias* Jules Rambaud). Paul-Loup représente celui-ci, dès le début du roman, en train d'agiter un Taser sous le nez de Jacques Chirac (*alias* Paul Berthier) pour lui en expliquer le fonctionnement. On croit même que le coup va partir par mégarde, que Chirac sera électrocuté, mais le roman préfère suivre une autre voie, double : d'un côté, l'ascension d'un jeune politique solide, dévoué à sa tâche et plein d'intuition (Arnaud Bressard) ; de l'autre, la chute d'un parrain entraînant avec lui une ribambelle de comploteurs corrompus, dont un conseiller de Chirac.

Dans mon entourage immédiat, personne ne s'est suicidé à cause de ses conditions de travail. Mais je pense, comme Richard B. qui ne connaît qu'H.B. comme suicidé à cause du travail, Jean-Marie M., l'ex-instituteur de Cers, ou Gérard Gautier, le maire, que n'importe qui peut craquer dans certaines circonstances : soit parce que les malheurs s'accumulent, la situation se dégrade (Jean-Marie M.), soit parce qu'on perd soudain son contrôle et qu'un moyen de faire du mal et/ou de se faire du mal se trouve, manque de chance, à notre portée (Gérard Gautier). Entraîner dans sa chute les représentants d'une société qu'on s'est mis à détester est une façon de se suicider qui, comme Stéphane et 13% d'entre nous, me permet de comprendre le geste d'H.B. Toutefois, à mon avis, que je partage avec Rose, Philippe, Nicole et d'autres, s'en prendre aux enfants constitue dans le crime quelque chose comme un absolu : on ne peut guère faire pire. H.B. voulait accuser la société en montrant qu'elle peut faire de nous une menace absolue, voilà, cela me semble être l'intention de la prise d'otages de la maternelle. Mais, dans les faits, ce n'est pas ce qui s'est produit, il n'a pas été vraiment menaçant à l'égard des enfants, n'a jamais ponctionné leur sang, comme il prétendait le faire, sur ses feuillets, en cas de non-paiement de la rançon. Quand j'apprends qu'il avait commencé à garnir de billets des enveloppes pour redistribuer l'argent aux parents, ça ne m'étonne même pas. Je demande si certains d'entre eux ont accepté d'en prendre, ne serait-ce que par stratégie.

Comme plus des deux tiers des Berthier de ma génération, je me souviens de l'intervention de Nicolas Sarkozy. Je le vois discutant avec un homme blond à lunettes qui doit être H.B., mais ses traits s'évanouissent quand je cherche à me les représenter avec plus de précision. Cet homme porte une ceinture de bombes à la taille, comme ce devait être le cas en Palestine, dès cette époque. Du nom Berthier, je crois savoir qu'il fait partie des 5 ou 6 patronymes les plus répandus en France, mais j'ajoute qu'il est aussi très présent dans les séries télé. Dans *Cinq sœurs* (France 2, 2007), par exemple, Julien Masdoua joue le rôle du commissaire Berthier, un fonctionnaire capable de culpabiliser certains témoins pendant qu'ils déposent. C'est d'ailleurs ce qui se passe dans l'épisode 44, précisé-je, alors qu'il enquête sur le meurtre d'une stripteaseuse, un peu après qu'elle a été temporairement remplacée sur scène par une des cinq sœurs, Lucie, qui voudrait devenir écrivain. Par ailleurs, je fais remarquer, comme Timothé, que parmi nous, si du moins j'en crois ce que me révèle notre interlocuteur, seules des femmes ont été choisies par H.B. comme destinataires de sa fameuse lettre. Berthier, c'est pourtant, dans les fictions, le nom du flic de base, un mec parfois misogyne.

Comme Marc, Karine et Valentin, je pense qu'afin de découvrir pourquoi et comment on choisit d'utiliser le nom Berthier, il serait utile de consulter Paul-Loup Sulitzer, la prod de *Cinq sœurs* et, pourquoi

pas, Julien Masdoua. Comme plus de 50% d'entre nous, je pense que le premier pourrait répondre positivement si nous avançons des arguments universitaires, comme un projet d'article sur son œuvre, voire une thèse, en affichant des références vérifiables en quelques clics. En effet, n'oublions pas, expliquée-je, que Sulitzer est un auteur qui a été ostracisé par le milieu de la littérature « artiste » respectable. Je suis très surpris d'apprendre par la suite qu'il n'a pas même pris la peine de répondre à notre demande, qui pourtant suivait bien cette stratégie. À titre de comparaison, Dominique Rizet, l'ex-reporter présent sur les lieux en 1993 et coauteur du *Jour où j'ai tué HB* avec Daniel Boulanger, Thierry Lenain, auteur d'*H.B.*, ont répondu dans les 48 heures, et Alain Vogelweith, ex-magistrat et coauteur de *La Mort hors la loi* (Austral, 1994), au bout de 5 jours. Jérôme Dassier, le scénariste du docufiction *H.B.* (Kalisté, 2007), et Béatrice Patrie, coauteur de *La Mort hors la loi*, actuelle maire-adjointe de Bergerac aux Affaires sociales, à la Solidarité et au Troisième Âge, ont répondu au bout de 48 heures mais n'ont jamais trouvé le temps de s'entretenir avec nous.

Neuilly, ce n'est pas du tout mon quartier. Quand j'entends la question n° 10 : « À votre avis, pourquoi H.B. a-t-il choisi une maternelle précisément à Neuilly-sur-Seine ? » mon premier réflexe est de répondre que je ne sais pas, que je n'ai pas d'idée. « Qu'est-ce qu'il y aurait de particulier à Neuilly, surtout en 1993 ? »

demande Cédric. Avec Andrée, qui a pourtant reçu la lettre, nous ne pouvons pas croire que les intentions d'H.B. soient politiques puisque nous avons souvenir qu'il prenait des calmants et devait être au bout du rouleau. Au bout de quelques minutes, comme un quart des sans-idées, je propose qu'un tel choix est lié à son histoire personnelle : il y aurait travaillé, aurait fréquenté cette maternelle comme élève, un peu comme Kevin de la Planoise qui, en décembre 2010, ne faisait finalement autre chose qu'une prise d'otages dans son quartier. D'autres, comme Sandrine, songent à des raisons purement pratiques : H.B. pouvait avoir des complices dans ce coin, une bonne connaissance du terrain. Et puis la proximité avec le parking du Roule avait peut-être simplifié les choses. Je sais aussi que Neuilly, ce n'est ni Besançon, ni la Courneuve, que c'est moins insignifiant que le 12^e ou le 18^e (Hélène) : c'est comme Passy, l'Ouest parisien, c'est un quartier chic par excellence, le lieu des privilégiés, en tout cas, c'est l'idée qu'on s'en fait en province. Si H.B. avait été parisien, il aurait peut-être préféré Versailles, dit la femme de Roland, qui ajoute que Châtillon aurait fait aussi bien l'affaire. Un autre quart d'entre nous, dont Valérian, William et Nicole se mettent alors à penser qu'un tel choix entre dans une stratégie liée à la demande de rançon. Les parents de Neuilly, nous les imaginons capables de payer. On envisage aussi un calcul sur la médiatisation puisqu'on suppose, dans la classe, des enfants de personnalités du PAF ou de leurs proches.

Pendant que nous faisons le décompte statistique pour reclasser nos réponses à la question n° 10, 2 heures après notre demande, c'est-à-dire 5 fois plus vite que pour Fleur B., l'ex-otage, et à peu près aussi promptement que Thierry Lenain, Julien Masdoua accepte notre amitié sur une des pages Facebook fabriquées pour écrire ce livre. Il reste un peu en ligne, ce qui nous permet de lui glisser notre présentation standard. Il prend confiance et tchate avec nous pendant un bon moment. Il n'a presque aucun souvenir de l'histoire de la maternelle de Neuilly. *Human Bomb*, H.B., ne réveille en lui que de vagues échos, peut-être des titres de journaux. La première image qui lui vient est celle d'un cordon de flics à l'extérieur, mais elle se mélange avec le souvenir d'une prise d'otages qu'il a lui-même jouée dans la série où il s'appelle Berthier. Quand on lui a proposé le rôle du commissaire Berthier, ce nom lui disait bien quelque chose, mais il ne savait pas où il l'avait entendu. Il s'est rendu compte que c'est un nom propre qui, dans le contexte des séries, fonctionne un peu comme un nom commun. Un Berthier, selon lui, est un commissaire un peu vieux jeu, à cheval sur le règlement et pas très sympa. J'ai quand même proposé un prénom, et même plusieurs, ajoute-t-il vers la fin de notre discussion, mais la prod les a tous refusés. Une dernière chose, quand il prend ses fonctions dans la série, il fait remarquer que Berthier, pour un policier aux origines maghrébines comme lui, ça fait trop Français. Personne n'a relevé sur le moment.

Quelques jours avant la fin de la série, il est remplacé par un autre commissaire.

Au bout de quelques minutes de conversation, je finis par rejoindre Irène, Stéphane et les 31 % d'entre nous qui voient finalement dans le choix de Neuilly quelque chose de politique, bien qu'H.B. lui-même aurait affirmé le contraire à Jean-Pierre About, le journaliste de TF1 qu'il a fait entrer dans la classe, il aurait même ajouté qu'il n'était pas d'Action directe. Dans mon souvenir, l'équipe au pouvoir dans la région est assez marquée à droite : une telle prise d'otages à Limoges ou dans un village de Lozère n'aurait rien eu à voir. Neuilly, c'est tout un symbole : la morale de l'argent, les parents proches du gouvernement. Pourtant, sur un des enregistrements réalisés dans la cour par les ex-élèves de l'école des Beaux-Arts de Lyon, on entend un gamin, qui joue à être Nicolas Sarkozy, prendre une grosse voix pour dire en substance : « Je suis Nicolas Sarkozy, je vais tous virer ! »

Comme nous tous, Julien Masdoua est horrifié d'apprendre que l'auto-immolation de Lise Bonnafous a été non seulement filmée par iPhone mais mise en ligne presque immédiatement sur Youtube. Il fait le rapprochement avec le geste du jeune Tunisien qui a déclenché, en s'enflammant lui-même, la révolution dans son pays. Julien a oublié comment s'appelait ce jeune homme mais il souligne la ressemblance

Jacques

des gestes et les conséquences très différentes ici, en France. Sur le blog de Rafaël O. que Karine nous a indiqué et qui a été fait en hommage à Lise Bonnafous, celui-ci déplore que les demandes d'inscription de sympathisants ralentissent. Début décembre, elles en sont à 447 et risquent, selon lui, de ne pas atteindre 500.

Monsieur le Président de la République,

Je m'appelle Christophe Hanna. Je suis écrivain. Je me permets de vous envoyer cette lettre car je suis en train de travailler à un texte sur la prise d'otages de la maternelle de Neuilly. Comme vous avez été, alors, un des acteurs dans les négociations pour libérer les enfants, vous êtes un témoin capital.

Mon livre n'est pas du tout une enquête journalistique ou historique. Je ne souhaite ni retrouver des données perdues, ni livrer des scoops, ni participer à quelque polémique que ce soit. Je voudrais plutôt comprendre comment persiste le souvenir de cet événement dans les esprits, les croyances et les valeurs d'aujourd'hui. Il s'agirait donc plutôt d'un travail de poésie, dans la mesure où je cherche non pas à reconstituer des faits mais à restituer des « images réelles manquantes ». Les images réelles présentes de cette histoire, nous les connaissons, elles ont été prises par les pompiers, par les télévisés qui couvraient l'événement et on vous y voit, discutant puis sortant avec un enfant dans les bras. Mais sur l'homme qui a fait cette prise d'otages, nous n'avons presque rien. Restituer des « images réelles manquantes », ça ne veut pas dire pour moi faire des images, ajouter de la fiction, mais donner à saisir les logiques, les manières de parler, propres à ceux qui ont été exposés à cet événement et qui constituent dès lors une communauté particulière dont les souvenirs, les idées peuvent se propager.

J'ai donc commencé à chercher la forme de ces logiques en mettant en relation les mots de ceux qui ont côtoyé « H.B. » de près ou de loin : les paroles de ses proches, celles des deux dernières dames de service à avoir été là le jour j, mais qui, évacuées, n'ont suivi les faits qu'à la télé, les propos de certains ex-petits otages dont les souvenirs, déjà flous à l'origine, s'effacent, de journalistes qui ont « couvert » l'événement, et aussi, si vous le voulez bien, les vôtres.

Accepteriez-vous de me rencontrer et de m'accorder un entretien ? Il ne s'agira nullement de chercher à exhumer des détails du passé, mais plutôt de discuter, relativement à cette affaire, de notions générales comme la volonté, le courage, la responsabilité.

Je vous prie de recevoir mes salutations distinguées.

Christophe Hanna
hannach@wanadoo.fr
06 11 34 11 15

intéressant

Donner une
belle image
aux français.
Ça peut toujours
servir.

certainement
un resenti.
#

? Telle est la
question !!!

C'est moi qui ai attiré l'attention sur le blog de Rafaël O., «En hommage à Lise Bonnafous», la prof de maths du lycée Jean-Moulin qui s'est immolée par le feu en pleine récréation, un matin d'octobre 2011. Bonnafous, c'est un nom courant dans la région de Béziers. C'est le nom que porte aussi Richard B. de Cers, l'ami d'enfance qui faisait des balades à la plage avec H.B. Il y a 45 ans, Richard était aussi élève à Jean-Moulin, comme presque tous les habitants de Cers qui sont allés au lycée, ajoute-t-il, mais pas H.B. qui était inscrit dans un établissement catholique privé, le Sacré-Cœur. Comme Nicole, qui fait du soutien scolaire pour des enfants étrangers de son quartier, ou Dominique, qui travaille dans une cantine, je suis quotidiennement en contact avec des gamins. Richard B. souligne qu'il confiait souvent les siens à H.B. qui adorait les petits et s'attristait du fait qu'il n'avait jamais pu en avoir. Mes élèves à moi sont handicapés, et Béziers fut mon premier poste ; j'y suis restée de 2003 à 2007. Sur Facebook, j'interviens pour déplorer qu'on oublie si rapidement le geste de Lise Bonnafous, que

je n'ai pas vraiment connue, mais aussi pour émettre des réserves, par exemple sur la demande que vient de faire Babeth G., de la société de production Coyote, auprès d'Élodie L., une lycéenne inscrite sur le blog, de participer à une émission sur TMC, animée par Christophe Dechavanne. Le but que s'est fixé Christophe pour cette émission est de donner la parole aux personnes qui ne l'ont pas forcément, explique Babeth. C'est vraiment l'occasion pour les étudiants de parler, de se faire entendre, ce qui arrive trop peu souvent en TV. Qu'en pensez-vous? Avez-vous assisté à cet acte? Avez-vous des amis qui ont vu la scène? Dans quel état d'esprit êtes-vous? Voulez-vous en parler avec Christophe en plateau?

À la différence d'Anne Roche, ex-professeur de littérature et auteur de plusieurs ouvrages sur l'animation d'ateliers d'écriture, et de Stéphane, qui toutes deux ont lu *Valérie par Valérie*, je n'ai rien contre le fait d'être manipulée dans le cadre de ma contribution pour ce projet, peut-être même pour un projet de livre en général. Ma théorie est que dans les échanges de la vie courante, chacun peut trouver un intérêt à être manipulé, ou à manipuler, en cachant plus ou moins (dans la mesure où on le connaît soi-même), son dessein. C'est ainsi qu'on se passe des informations utiles, et non pas en créant artificiellement de prétendues situations de patte blanche. À mon avis, si Sarkozy n'a pas encore répondu à la demande d'entretien que nous lui avons adressée, ce n'est guère par

méfiance de notre écriture, mais plutôt parce qu'il se moque royalement du genre de questions que nous pourrions lui poser. Contrairement à Diane de M., ex-petite otage, de Pierre Lyon-Caen, de David, de Thierry Lenain, l'auteur d'*H.B.*, en tout 13% d'entre nous, je n'ai pas demandé à avoir un œil sur ce qu'on me fait dire dans ce texte.

Avec Nathalie, je suis une des seules à avoir accepté d'inscrire de petits commentaires en marge de la lettre à Nicolas Sarkozy rédigée dans l'espoir, j'imagine, de le faire contribuer à l'écriture de ce livre, au même titre que certains ex-petits otages, certains parents, nous-mêmes, etc. Mais la question n°11 : « Accepteriez-vous de commenter en direct une des lettres adressées à des personnalités plus ou moins liées à cette prise d'otages dont je vais vous lire certains extraits ? » n'a été inventée que vers la fin de notre enquête et n'a été posée qu'à 37% d'entre nous. C'est moi qui ai choisi Sarkozy. C'est mon second choix. Aucune requête n'avait été adressée à Laurence Dreyfus, l'institutrice surnommée « l'institutrice-courage », mon premier choix. Pour compenser, je demande à en entendre 3 autres. J'avoue que je n'ai pas grand-chose à dire de la lettre à Sarkozy, si ce n'est que je trouve que le projet d'écriture du livre y est clairement exposé, là n'est pas le problème. Seulement voilà : je constate qu'il change quand même assez sensiblement d'un destinataire à l'autre. Je ne vois pas vraiment de rapport entre l'idée de reconstituer l'« image manquante » d'*H.B.*, comme

c'est expliqué à Nicolas Sarkozy, et celle de faire une enquête sur la « mémoire collective d'un événement marquant des années 1990 », qui semble être l'ambition affichée dans le courrier adressé à l'ex-tireur d'élite du RAID Bruno P., ainsi qu'à l'hypnotiseur lyonnais Jean-Louis G., censé aider les ex-petits otages qui le souhaiteraient à effectuer une replongée dans leurs souvenirs.

Je me rends compte que Jacques et moi, tout comme Bernard D., le cadre de France Système Maintenance Hardware, la boîte d'H.B., nous avons tendance à confondre les *talk-shows* comme ceux de Delarue ou de Laurent Ruquier avec les émissions de télé-réalité comme le « Bachelor » ou « Fear Factor ». Bernard D. et Richard B. ont tous les deux accepté de participer à des émissions du genre de celle, sur France 2, de Christophe Hondelatte et Dominique Rizet, l'ex-journaliste de *France-Soir* présent sur les lieux. Ils ont aussi témoigné pour le livre de Jean-Pierre About, le journaliste de TF1 qu'H.B. avait fait venir auprès de lui pour qu'il rétablisse un peu la vérité car à ce moment-là, il constatait que les médias disaient n'importe quoi. Mais ils ont décliné toute invitation à des *talk-shows* dans le style de Dechavanne. Bernard D., qui affirme avoir été licencié par H.B. pour faute professionnelle alors qu'il s'agissait en réalité d'un problème plutôt relationnel empiré par des difficultés économiques croissantes, aurait pu donner publiquement une image d'H.B. en patron autoritaire, mal dans sa peau et mégalomane.

Mais il a préféré ne pas le faire à l'écran. Élodie L. aussi refuse d'aller sur le plateau de TMC, mais avec l'excuse qu'elle n'était pas dans la cour et qu'elle n'a donc rien vu. En revanche, sur le blog de Rafaël O., elle encourage les autres lycéens qui ont vraiment assisté à la scène à profiter de cette occasion de témoigner librement à la télévision.

Pour Dominique Rizet, coauteur du livre de Daniel Boulanger, l'ex-membre du RAID qui a tiré sur H.B., l'affaire H.B. était un événement exceptionnel pour deux raisons. D'abord, la proximité médiatique : les journalistes étaient à moins de 10 mètres et suivaient en temps réel l'évolution des négociations qui pouvaient tourner au pire. Ensuite, les personnes directement concernées : en plus de Diane, la fille de Jean-Marie de M., alors conseiller de Pasqua, il y avait aussi Fleur B., la fille de l'ex-président du PSG, rappelle-t-il. Puis il nous explique que si on veut se faire une idée du type d'ambiance qui régnait alors, on peut se remémorer la tragédie du Koursk, ce sous-marin russe qui avait coulé, en partie détruit, dans la version officielle, par ses propres torpilles. 23 marins, coincés au fond de la mer de Barents, s'étaient réfugiés dans un compartiment qui résistait encore à la pression. Des pays européens comme la Suède proposent leur aide et leurs compétences pour sauver les hommes à une telle profondeur, mais Poutine refuse pour des raisons de secret d'État. Ils mettent entre 75 et 96 heures à mourir. À la maternelle, finalement,

il n'y a qu'H.B. qui soit mort, mais Dominique Rizet se réveille en pensant à ces hommes qui agonisent et il en parle à sa femme. Il explique que lors d'une action comme celle de la maternelle, le temps s'arrête, tout doit être interrompu pour s'en occuper, que ce soit un conseil des ministres, le festival de Cannes ou une réunion du G 20.

Je partage, avec Sandrine, Jean-François mais aussi Françoise – un des rares points communs que nous ayons toutes les deux! –, l'idée que je n'aimerais pas être témoin direct d'un fait divers. Plutôt, je n'aimerais vraiment pas que quelqu'un me demande de témoigner, de répéter ce que les gens ont dit exactement, de décrire ce que j'ai vu. Je pense d'ailleurs que dès qu'un fait prend un peu d'ampleur et devient une référence dans l'histoire, la parole des gens qui sont sur les lieux perd de son intérêt pour le comprendre. Selon moi, on a plus à apprendre sur un événement en observant la manière dont il a été médiatisé qu'en interrogeant les particuliers qui se présentent spontanément comme témoins directs. Mais attention! ce que je dis là n'est pas vrai des choses privées. Par exemple, dans mon couple, lorsque j'ai un problème avec mon mari, on tient chacun compte avec beaucoup d'attention du ressenti de l'autre avant de prendre une décision. Je voudrais ajouter encore ceci, concernant les reconstitutions efficaces de faits réels. Comme vous pouvez le voir sur ma page de présentation, j'adore les chats. Mon chat, souvent, s'assoit sur le bord de la fenêtre,

et il écoute en regardant le ciel. Lorsqu'il entend gazouiller, il se met à produire une sorte de caquètement bizarre que j'interprète comme l'équivalent de notre cui-cui. Seulement voilà, je n'ai jamais attiré le moindre oiseau en sifflant ou en faisant cui-cui, mais mon chat, avec ce caquètement bizarre qui ne ressemble vraiment à rien, les piège facilement.

Selon Rafaël O., le créateur du blog «En hommage à Lise Bonnafous», dans la vidéo qui a circulé le jour même, dès 11 heures, visionnée, entre autres, devant le *Point chaud* tenu par la maman d'Élodie L., près du lycée, la prise de vue est effectuée de la cour et non pas d'une fenêtre, comme quelques-uns l'ont prétendu sur certains *posts*. Mais il y a sûrement plusieurs vidéos. Sur celle-là, on voit Lise Bonnafous traverser la cour calmement. La flamme est très haute et parfois, elle met ses deux mains sur la tête. Mais elle marche toujours d'un pas régulier. Il n'y a pas d'expression sur son visage. Rien à voir avec les scènes cinématographiques où on voit les gens courir en titubant puis s'effondrer au sol en se tordant. Le son n'est pas mauvais, et on l'entend nettement dire au moins 3 fois la phrase que les journalistes ont rapportée : «C'est pour vous que je le fais.» Aussi étrange que cela puisse paraître, on peut parler d'une voix normale quand notre visage brûle. Il y a des groupes d'élèves qui restent paralysés, ils ont l'impression qu'on leur tient les jambes, ont-ils expliqué plus tard à Rafaël. Elle fait des gestes de leur

envoyer des baisers, et les croise en avançant. Ils ne bougent pas, certains essayeront de dire à des journalistes et à des profs qu'elle tentait de les attraper pour les enflammer, mais aucun média n'a repris ces propos. Elle arrive à l'entrée du bâtiment 3, brûlant toujours. Elle entre et prend l'escalier sans difficulté jusqu'au premier étage où se trouve l'infirmerie. C'est là qu'on l'a éteinte. D'après certains profs, ceux qui ont filmé auraient fait ça pour ne pas « assister » directement. Rafaël O. précise qu'il n'a pas vraiment compris cette explication. À part ça, il y en a qui ont mis les images sur Youtube, et ça, il n'apprécie pas, dit-il, comme 82% d'entre nous. Les autres, dont Dominique Rizet, trouvent ça con et abject.

Devant Christophe Hondelatte, Charles Pasqua commence par démentir les propos du préfet Hardy qui lui fait dire, dès le vendredi 14 mai 1993, qu'H.B. ne doit pas sortir de l'école vivant. Est-il vraiment nécessaire d'interroger le vrai Pasqua pour avoir des réponses à d'autres questions que nous aurions aimé lui poser, ce que nous ne pouvons faire ? Joseph Mouton, l'auteur d'*Hannibal tragique* (Les Petits Matins, 2010), pense qu'il lui est possible de se mettre à la place de l'ancien ministre de l'Intérieur, au moins dans le cadre limité d'une interview qu'il aurait accordée pour notre livre. Sur la vidéo de Quentin Maussang qui, encore étudiant, était venu avec nous en 2009 à la maternelle, et qui a filmé la discussion pour la mettre en ligne sur Dailymotion, nous constatons tous

qu'effectivement, les types de raisonnement utilisés par Joseph Mouton sont proches de ceux de Pasqua lorsque les questions sont en gros comparables. Même si Joseph Mouton ne pense pas à conclure en disant : « Moi, j'aime les enfants » pour justifier le choix de la neutralisation d'H.B. par *triple tap*, il coupe bien son interlocuteur avant la fin de la question qu'il pense avoir déjà prévue (« Je vous arrête tout de suite... »), il demande qu'on se mette à sa place et à celle de ses hommes pour comprendre pourquoi l'opération était une réussite et pourquoi il pouvait avoir le sourire aux lèvres, le samedi 15 mai au matin, alors qu'H.B. venait d'être tué. Mais il complète utilement ce que dit l'ancien ministre au sujet de la folie présumée d'H.B. : « un homme saisi d'une sorte de délire, dont on ne savait pas comment il pourrait se comporter ». Devant nous, il explique que son devoir de ministre est de ramener à la raison les gens qui ont dérapé. Il précise que dans toutes les couches, il y a des gens qui dérapent gravement, même chez les sportifs de haut niveau, à son avis, mais il n'indique pas lesquels, alors même que nous insistons. Alors pourquoi dérapent-ils ? Ça, à la limite, ça concerne leur vie personnelle et privée, et c'est là uniquement, affirme-t-il, qu'il faut chercher ce qui nous rend foldingue.

Je me souviens assez bien de l'affaire, que j'avais suivie de près, à l'époque, même si je n'habitais pas dans la région parisienne. Elle avait tout d'un film américain, surtout à cause de *Human Bomb*, que j'ai tendance à confondre avec Unabomber, le prof de maths qui vivait dans une cabane aux USA et qui envoyait des colis piégés à des universitaires ou des compagnies d'aviation. J'ai vu une réplique de cette cabane, récemment, dans une galerie d'art où elle était exposée à côté du trou de Saddam Hussein, mais je ne me souviens ni du nom de ce prof, ni d'ailleurs de l'histoire de la lettre aux Berthier. Il a réussi à faire des victimes, avec ses colis piégés ? J'appelle mon mari qui est dans une pièce à côté pour qu'il confirme l'intuition que j'ai qu'un quotidien aurait publié une lettre de ce genre un peu après l'affaire. À *France-Soir*, la plupart des journalistes qui avaient suivi la prise d'otages ne se souviennent plus de ce détail. L'un deux, qui était sur les lieux, nous raconte qu'à cette période, il avait reçu plusieurs coups de téléphone annonçant des explosions à la voiture piégée dans Paris.

Rappelez-moi si c'est sérieux! avait-il répondu à celui qui restait anonyme et ne revendiquait par ailleurs rien de précis. Le journaliste avait même demandé que sa ligne soit mise sur écoute, ce qui nécessitait un dispositif spécial, nous explique-t-il, car on ne peut pas mettre sur écoute des lignes qui partent d'un standard. Par la suite, l'homme n'a jamais rappelé.

Si, avec Hélène, Nicole et Marc, d'une certaine façon, il y a ce flottement pendant lequel s'accorde la relation téléphonique, avec moi, la « mise au point » se fait presque instantanément, comme avec Jacques, ou même Jean-Edel et Ophélie qui, elle, choisit tout de suite de répondre sans donner de contenu et avec un ton dédaigneux, de façon que le questionneur se lasse et abandonne. Disons que je ne froisse pas inutilement mon interlocuteur, que je ne le déprime pas, et je peux penser qu'il ne raccrochera pas en se disant : Quelle mauvaise idée que cette écriture téléphonique! Quelle vision lamentable de l'humanité elle m'impose! C'est d'ailleurs à partir de moi, fin décembre 2010, que notre interlocuteur décide d'ajouter quatre questions qu'il se pose à lui-même juste après l'entretien : Quelle est l'ambiance immédiatement perceptible au bout du fil? Que m'évoquent cette voix et cette façon de parler? Dans quel état suis-je après cet entretien?

Pourquoi partir du principe que, dans cette affaire, tout est calculé et tout est symbolique? Parce qu'H.B. lui-même l'a prétendu dans ses écrits, dans sa dernière

lettre, surtout? Avec Pierre2, qui est aussi le plus âgé d'entre nous (100 ans passés), je propose des explications étymologiques. Dans mon pays d'origine, la Savoie, le mot *Berthier* peut renvoyer, je crois, à une sorte de panier d'osier dans lequel on met le ravitaillement des bergers. Pierre2 met un moment à prendre la ligne, d'abord décrochée par un jeune homme : « Monsieur Berthier, vous pouvez y aller! » lance-t-il à travers l'appartement. Pierre2 dit qu'il est occupé à des travaux de littérature, d'une voix très faible, et on entend des discussions enregistrées en arrière-plan. Il parle d'une voix aiguë, apathique, avec un accent des faubourgs très marqué. Il a suivi l'affaire de la maternelle dans les journaux mais ne se souvient de rien. Il conseille de lire un ouvrage d'Albert Dauzat dans lequel est donnée l'explication du nom *Berthier*, un nom très ancien qui vient du vieux francique. Pour lui, *Berthier* est composé de deux mots, dont le premier pourrait signifier « soldat » et l'autre, « brillant » ou « vaillant ». Il termine en disant que c'est peut-être vrai pour le maréchal d'Empire mais pas du tout pour lui, car lui est rebelle et pacifiste. Maintenant, je le dis comme je le pense, ce type d'hypothèses, la mienne comme celle de Pierre2, me semblent de fausses pistes.

Parmi les enfants qui étaient présents dans la classe, y en avait-il un qui portait notre nom? Est-ce facile d'obtenir la liste des élèves d'une classe de maternelle, pour une personne extérieure à l'établissement? Vous, par exemple, qui y êtes allé par deux

fois avec vos étudiants, à ce que vous dites, pensez-vous pouvoir obtenir ce genre de liste aisément pour une classe d'aujourd'hui ? demandé-je avec Rose et Nicole². Quand j'apprends que c'est une possibilité exclue par la voie officielle, que Mme G., l'actuelle directrice, précise, sans même qu'on l'interroge à ce sujet, qu'elle ne fournit jamais ce type d'informations, je demande comment il se fait que des productions aient pu retrouver des ex-petits otages pour essayer de les faire participer à des émissions de télé-réalité.

Le ton se maintient et les temps de réflexion s'uniformisent progressivement. Quand on décide de vraiment répondre, à un moment, plus de 41 % d'entre nous ont besoin de se faire réexpliquer tout le début : sur la lettre d'H.B. aux Berthier, pourquoi ce « projet » d'écriture. Marc : « J'ai dit que j'allais répondre, alors on va faire toutes les questions qui restent, pas de souci » (sous-entendu, même s'il commence à se faire tard). Véronique : « Allons-y pour six questions... » Ce que nous disons là, nous le faisons et continuons à le faire avec la même humeur, la même intonation, même lorsque la conversation est interrompue et que nous sommes recontactés plus tard. Christine, elle, après un bref échange, demande à être rappelée sur un autre numéro, car sa ligne est professionnelle, mais ne répondra plus, de même que, par exemple, F. et Geoffroy. Mme G., l'actuelle directrice, interrompt le dialogue pour prendre sur une autre ligne une personne qui prospecte afin de savoir si l'école a

besoin d'un photographe : lorsqu'elle raccroche, elle en profite pour nous répéter que même lorsqu'ils le demandent pour mettre les prénoms au dos de l'image, jamais elle ne fournit aux photographes les listes de classe de son école. Léopold et 6 autres rappellent aussi mais c'est, disent-ils, par simple « courtoisie », ils ne veulent pas participer et disent au revoir au bout de moins de 40 secondes.

J'ai du mal à m'en tenir aux questions qu'on me pose, au bout du compte, après presque une heure d'entretien, nous n'en avons abordé que quatre. Il n'a pas été très compliqué de retrouver le fac-similé de la lettre publiée par *France-Soir* quelques jours après la mort d'H.B. Elle apparaît dans un diaporama sur le site du RAID. En s'appuyant sur ce document, sur les descriptions d'Andrée, compte tenu de l'attitude et des remarques de Bernadette, du style d'H.B. dans ses autres écrits, nous pouvons reconstituer ce qui aurait pu être la lettre aux Berthier. Officiellement, seulement trois d'entre nous l'auraient reçue, mais je me demande bien, avec François, William, Fabienne, en fait plus de la moitié d'entre nous, comment ils ont pu les compter. Andrée explique que les policiers avaient entendu d'autres personnes qu'elle, mais combien ? Elle ne sait plus. Moi, par exemple, les courriers que je n'attends pas ou que je ne reconnais pas avec l'enveloppe partent direct à la poubelle. Marc, Françoise, la femme d'Yves, plus d'une quarantaine avouent faire de même.

Madame, Monsieur,

Dans les jours prochains aura lieu une explosion, signée H.B., et revendiquée pour affirmer sa capacité de destruction.

Elle sera cette fois purement symbolique et de faible importance et aucune victime ne sera à déplorer.

Son unique but est d'annoncer l'imminence d'une opération d'envergure à la police et au ministre de l'Intérieur, en particulier.

Cette affaire va sensibiliser la France entière et mobiliser tous les médias. Elle sera de nature à ébranler très sérieusement le pouvoir en place qui risquera de voir toute la population, réunie pour une fois, se dresser contre lui et manifester violemment en réclamant des têtes importantes.

Vous qui recevez cette lettre, vous ne serez ni directement ni personnellement visé. Mais nous vous demandons en revanche d'alerter immédiatement le plus grand nombre de personnes. En effet, les médias, connivents avec le pouvoir, pourtant comme vous avertis, pourraient être tentés de passer sous silence l'imminence de cette menace.

H.B.

La lettre d'H.B. aux Berthier reconstituée.

Comme je répète à haute voix les termes de la question n° 12 : « Que signifie pour vous la somme de 100 millions de francs (équivalant à environ 15 millions d'euros) ? » j'entends mon mari ronchonner derrière et me conseiller de ne surtout pas répondre. Je fais

partie des 68 % d'entre nous qui trouvent cette somme énorme, démesurée, comparable à ce qu'on pourrait à peine espérer du Loto (Cécile, Sébastien). Il ne me vient pas à l'idée de comparer, comme le font Zoé, Jean-Edel et David², cette somme à ce que perdent les banques ou à ce qu'un individu comme Bernard Tapie peut gagner dans un procès. C'est dans l'usage que je pourrais en faire que je crois pouvoir découvrir le sens de cette demande dont je comprends vite, comme bien d'autres, que ce fut la somme réclamée par H.B. pour libérer les enfants. Je ne suis pas d'accord avec Gérard Gautier, le maire de Cers, quand il dit qu'il faudrait plus d'une brouette pour la transporter, car je me souviens des 750 000 dollars en liquide que Saddam Hussein avait emmenés dans son trou d'araignée.

La réponse que vient de nous faire Julien Masdoua, le commissaire Berthier de la série *Cinq sœurs*, résume assez bien l'esprit de celle de plus de 78 % d'entre nous : « J'achèterais une maison, un théâtre, je mettrais mes proches à l'abri du besoin, je les placerais à la banque et ensuite je ferais un tour du monde ! » nous écrit-il. « Comme ça, je pourrais finir ma vie, sereine, à faire des choses qui me plaisent », ajoute Aline. Certains, comme Cécile ou Amandine, prétendent qu'ils en redistribueraient à des associations caritatives, mais quand ils arrivent à en citer une ou deux, c'est toujours les mêmes : Médecins du monde ou Sans frontières. Marc les donnerait entièrement à Amnesty International, surtout si ça vient

de la poche des gens de Neuilly. Mais moi, je me méfie des grosses organisations. À la limite, comme Zoé, je trouve que les Restos du cœur ont une action concrète, mais sinon, je préfère m'occuper seule du partage, parmi des gens que je connais, des jeunes de ma famille, par exemple, dont je sais qu'ils sont dans le besoin. Le mari de Nicole a tellement donné contre le cancer à cet escroc de Crozemarie qu'il avait reçu, avant de mourir, un diplôme d'honneur.

C'est une somme qui n'a pas vraiment de sens : elle vaut pour qu'on s'en souvienne, parce qu'elle est idéale (Philippe), et que c'est un chiffre rond (Arnaud, Stéphane). Mais en réalité, elle est impossible à visualiser, expliquent Aline et la femme de Cédric. Si on la divise par 23, correspond-elle au prix de la vie d'un enfant de Neuilly, aux yeux d'H.B. ? demande David qui se souvient d'une publicité pour le Tiers Monde où on évaluait la vie d'un enfant du Sahel à bien moins. Quelques-uns d'entre nous font la conversion, mais la plupart pensent, à raison, que cela n'a plus de sens : 100 millions, c'était important pour l'époque, explique Zoé. Aucun gouvernement ne les aurait cédés, dit Nicolas Sarkozy, l'actuel président : cela représente au moins 10 fois le prix de la propriété de Jean-Marie M., l'ex-instituteur de Cers. C'est évident qu'il ne les aurait jamais obtenus, H.B. n'était pas idiot, c'est comme demander la Lune. C'est aussi une source d'emmerdes : on n'en veut pas ! Donnez-les à quelqu'un d'autre ! clament Charlotte, Gérard Gautier

et Philippe³. Comment tous les autres ne voient-ils pas à quel point cela fausse les rapports humains ?

Travaillerait-on encore si on les avait ? Il n'y a que les maris de Nathalie et de Cécile pour dire carrément non. Pourtant, à part Jacques, le zoologiste, peut-être Irène, qui a réussi à développer des activités de sophrologie qu'elle aime et Marc, le designer, aucun d'entre nous ne désire continuer à faire le genre de boulot qu'il fait aujourd'hui. Excepté un ou deux (Timothé, Rose), on n'imagine pas investir, encore moins acheter un jet privé ou rembourser ses dettes. Au bout d'un moment, Irène elle-même se ravise, il lui vient l'envie de construire un orphelinat avec une école. La société est mal faite : il est presque impossible de gagner sa vie en faisant des choses qui nous passionnent, ou alors, il faut qu'on nous reconnaisse du talent. Avec une telle somme de départ, on n'aurait pas plus qu'un autre besoin de talent. Et voilà ce qu'on ferait : on refuserait les propositions inintéressantes, on monterait des galeries d'art, on aiderait des artistes, des peintres, des sculpteurs, des gens qui restaurent des ruines, on créerait des structures de pédopsychiatrie avec des tarifs abordables de façon que les parents puissent venir vivre avec les enfants malades, on se consacrerait plus au développement d'une nouvelle forme de web pédagogique, à des fouilles archéologiques, on protesterait contre la malbouffe dans les cantines, on se jetterait à corps perdu dans la vie associative, on aiderait les sans-papiers, on essaierait de faire triompher nos idées.

Depuis quelques années, toutes les demandes d'argent reposent sur la détresse des enfants, ceux qui ont sauté sur des mines, ceux qui sont soudainement affamés par des guerres d'adultes, fais-je remarquer. L'action d'H.B., je la comprends dans la logique de cette corde sensible, mais importée chez nous et exploitée avec la peur. Nos enfants, c'est comme s'ils portaient en eux notre idée d'une humanité plus pure, et c'est cela qu'on veut préserver à tout prix : qu'il y ait un moment de la vie où l'on puisse être un pur humain. Qu'on puisse toujours avoir cela sous les yeux, comme un modèle, même si je sais bien que chacun de nous ne voit pas la même chose chez les enfants. Cette humanité plus pure, je constate aussi que certains la projettent sur leur chat ou leur chien de compagnie. Neuilly, pour moi, à part les dames à chiens-chiens, c'est aussi le lycée Pasteur d'où venaient mes copains scouts : c'est la bourgeoisie privilégiée et réactionnaire, et j'aurais préféré qu'H.B. demande sa rançon à la ville plutôt qu'à l'État.

Je précise que j'ai un homonyme. Dominique le fait aussi, toutefois mon homonyme n'est pas navigateur mais dessinateur et peintre de marines. Il n'est pas dans le Bottin, et on trouve ses ouvrages en deux clics. Je suis le seul d'entre nous qui soit mentionné dans plusieurs dictionnaires. J'étais architecte et prof d'architecture avant de prendre ma retraite, au début des années 2000. Maintenant, j'ai décidé de me consacrer au design. D'autres parmi nous, comme Patrick ou Philippe³, sont connus pour avoir participé à diverses publications concernant des écrivains du XIX^e siècle ou des histoires de la littérature, mais je ne les cite pas, pas plus que Gérard, Julien et Stéphane qui, eux, me connaissent pour m'avoir entendu parler à la radio ou croisé dans des expositions.

Comme Philippe, William, Pierre, mais aussi Charles Pasqua ou Stéphane H., mon travail s'organise autour d'un ou deux concepts. Le principal est celui de *légèreté*, que je présente comme la clé d'entrée du troisième millénaire. Depuis quelques mois, Gérard possède une cafetière de la ligne *Silver Art* que j'ai créée pour la marque Rowenta. «Bernorman» critique cette machine sur les *posts* d'Amazon.fr : le bec du récipient verserait mal, et «Lurot» d'ajouter qu'elle ne conserve pas la chaleur. Mais dans l'usage qu'il en fait, pour dessiner et écrire le soir à partir de 21 heures, Gérard, à la différence d'H.B., n'a pas besoin de conserver longtemps de grandes quantités de café. Un tel appareil aurait été plutôt peu efficace,

fais-je remarquer, pour empoisonner ou endormir un preneur d'otages en y glissant des sédatifs.

Avec Françoise et bien 8% d'entre nous, je n'aurais pas besoin, dans ma vie, de l'équivalent en euros de 100 millions de francs. Je viens d'une grande famille bourgeoise et je suis bien conscient que dans toutes mes réponses, on entendra que je critique cette classe. De ma fenêtre, j'ai pu voir des gamins de grands établissements scolaires privés sombrer dans la drogue, en commençant par sniffer de la colle, par exemple la fille, dont je donne le prénom, du patron d'un grand quotidien national que je nomme aussi mais que nous préférons taire. Quand j'étais architecte, j'ai construit des LEP dans les banlieues comme, par exemple, le LEP Le Corbusier. Il fallait trouver des solutions pour que les élèves ne le détruisent pas, et la nôtre a été de les faire participer à l'élaboration du plan.

Comme Christophe, Marcel et Jean-Marie M., l'ex-instituteur de Cers que des journalistes ont contacté, s'imaginant qu'il avait eu H.B. comme élève, lorsque je rêve que je m'envole, je ne me vois jamais décoller. Je survole la campagne, je sens les déplacements d'air, c'est une joie. Mais la ville que je traverse, je ne la reconnais pas. Je peux faire du surplace ou me rapprocher de certaines habitations, c'est comme je veux, mais jamais mon regard ne porte à l'intérieur des appartements, contrairement aux journalistes qui s'étaient invités à l'église de Cers,

le jour de l'enterrement d'H.B., photographiant tout, comme des vautours, s'emporte Jean-Marie M. Et jusqu'à une semaine après au moins.

10% d'entre nous, comme Aline, Dominique ou Valentin, manifestent une solidarité immédiate envers les travaux littéraires comme celui pour lequel on m'appelle maintenant, et il est évident que j'en suis. Tous n'ont pas, loin de là, des métiers créatifs comme le mien, ni ne travaillent, d'ailleurs, comme Stéphane, pour des institutions d'art. Tous ne sont pas non plus des grands bourgeois ni des gens cultivés. J'ai tendance à croire, avec Hélène, Rose et Éva que, dans les sociétés modernes, les arts, et la littérature en particulier, occupent une fonction assez comparable à celle des fous dans les sociétés monarchiques : ils permettent aux dominants de se remettre en question. Les arts leur offrent même la seule possibilité de se remettre en question. Lorsque j'apprends que certains hommes du RAID se sont reconvertis momentanément ou durablement dans la production d'émissions de télé-réalité, telle, par exemple, celle qui retransmet l'escalade de handicapés vers le sommet du Kilimandjaro, ma première réaction est de dire que ce n'est pas pire que ce qu'ils faisaient avant.

Avec Rose, je fais partie des moins de 17% d'entre nous qui, même sur ce coup-là, n'ont pas trouvé Sarkozy courageux. Mais je ne compare pas son intervention à la maternelle avec l'histoire du sac de riz de

Bernard Kouchner, comme le fait Anne. Pour moi, il y a une différence entre le courage et la bravoure. La seconde est essentiellement verbale, c'est du bluff et même, le plus souvent, de la fanfaronnade. Comme lorsque vous hurlez devant un chien menaçant dans l'espoir de lui faire peur ou quand vous interpellez des gens du haut d'un balcon. Là, il s'agit de marchander avec un preneur d'otages avec, juste à côté de vous, des policiers qui vous protègent, prêts à intervenir avec leurs blousons blindés. Comme François, Arnaud et David, cette prise d'otages, je m'attendais vraiment à ce qu'elle se finisse par un coup d'éclat violent qui, même si j'ai oublié le rôle joué par Pasqua, aura finalement servi à tout le gouvernement. D'un autre côté, je ne crois pas du tout à la maîtrise complète d'H.B. sur la symbolique de ses actions. Je pense que la version de la police, confiée à Andrée lorsqu'elle est allée déposer, consistant à le décrire choisissant ses Berthier au hasard dans le Bottin, est la bonne. Je rappelle que c'est une technique utilisée par les résistants afin de trouver des noms pour faire des faux passeports.

J'ai des idées plus personnelles que Valentin, Émile ou Julien concernant la dangerosité des explosifs car j'ai été militaire dans le corps des nageurs de combat, qui d'ailleurs ne m'intéressait que pour l'aspect sportif et aventureux. C'est pour cela que je m'y connais en explosifs, et que je sais aussi comment on peut faire preuve de courage ou complètement se dégonfler dans certaines situations. Je décris l'endroit d'où je parle,

qui est mon lieu de travail : c'est un studio situé juste au-dessus d'où habite le ministre des Finances. De ma fenêtre, je vois le jardin du Luxembourg, les gamins de l'École alsacienne. Quand j'entends prononcer le nom réel d'H.B. à l'autre bout de la ligne, il m'évoque celui d'un camarade de petite école qui portait exactement le même, un grand costaud un peu stupide avec qui je me bagarrais souvent. En fait, cela a duré tout le primaire que j'ai fait chez les maristes, à Mâcon. De nous tous, je suis, avec Zoé et William, celui avec qui la discussion téléphonique dure le plus longtemps, environ deux heures. Un gros costaud un peu stupide, c'est alors comme ça que j'imagine H.B., d'autant plus que les médias, j'en suis sûr, ne l'ont jamais montré vraiment.



8 mai 1993 : la première action d'H.B., dans le parking du Roule. Reconstitution après l'explosion, à partir des reportages TV.

À côté de la place 2243, derrière la porte 2 donnant sur la zone D du parking de l'avenue du Roule, les autorités ont noué en zigzag des rubans de sécurité rouge et blanc, car c'est là qu'a eu lieu la première explosion signée H.B. Les rubans tiennent, un peu n'importe comment, une barrière métallique du même genre que celles qu'on trouve sur le bord des routes lors du Tour de France. Un vrai bricolage : il y a aussi des chaînes en plastique accrochées à gauche à droite. À mon avis, si on n'arrive même pas à faire sauter un escalier de parking avec un bâton de dynamite, on ne va sûrement pas réussir à faire sauter une école. La porte bleue n'a même pas été fracassée, et les personnes de l'administration du parking qui nous répondent au téléphone en 2008 et 2011 n'ont plus aucun souvenir de cette explosion. Au mieux, avec ce genre de matériel, on fait sauter une porte de classe, on rend sourds les gens à proximité, mais je ne pense vraiment pas qu'on fasse sauter tout un quartier, comme on l'a prétendu. Pendant la guerre du Mexique, on éteignait la mèche : avec Rose et Sébastien, je fais une distinction entre une bombe et un bricolage à la dynamite achetée dans le commerce.

Comme Bernard D., qui coordonnait la maintenance informatique pour H.B., Louis H., Diane de M., ex-petits otages, et plus de 25% d'entre nous, je pense qu'en fait, H.B. voulait sensibiliser tout le monde à son désespoir. Ma théorie est qu'il pensait que son désespoir était d'une espèce que tout

le monde devrait pouvoir voir, et dont il nous faudrait tous être en mesure de constater la gravité. Je sais bien qu'H.B. n'a pas été surpris en train de pleurer au téléphone avec un policier à l'autre bout, comme le jeune preneur d'otages de la maternelle de Besançon. Que ce n'était pas un tendre. Mais il existe des façons de négocier très efficaces. Ensuite, si H.B. avait essayé de faire usage de ses dynamites, les tireurs auraient eu le temps d'intervenir et d'en finir. Un type comme ça ne peut pas faire sauter autant de dynamite d'un seul coup, ce n'est pas possible.

Au moins 35 % de ceux d'entre nous qui, comme moi, répondent à la question n° 13 : « Connaissez-vous des gens dans votre entourage qui se sont suicidés à cause de leur travail ? » ont dit que oui : ils en connaissent, parfois parmi leurs amis, qui se sont suicidés au travail, à cause de leur travail, ou ont tenté de le faire. À un moment donné, je me demande à haute voix, comme le font Amandine ou Zoé, si le fait d'avoir vécu ce genre d'expérience ne vous dispose pas plus qu'un autre à répondre jusqu'au bout à cette enquête sur H.B. et si, parmi ceux qui nous raccrochent au nez direct ou s'arrêtent bien avant d'arriver à cette question, il n'y aurait pas, finalement, moins d'amis de suicidés au travail. En fait, quand on passe cette question, c'est vraiment un accident si on ne va pas au bout. J'apprends que Michel B. avait connu Jacques I. qui depuis est devenu un des restaurateurs de Sète les plus réputés. Tous les deux travaillaient

dans la même grande surface, Jacques I. comme comptable, et Michel B. comme chef de rayon. Un jour, Jacques entre dans le bureau de son patron qui voulait le licencier, un attaché-case à la main. Il en sort une arme à feu, pose le canon sur son propre cœur et tire. Mais la balle rebondit sur une côte et ressort par le bras droit. Des secours arrivent et le sauvent. La boîte a des remords, et lui offre la possibilité de démarrer une carrière dans la restauration.

Un collègue appelle Charlotte : il lui dit qu'il va faire usage de son arme de service contre lui, mais la première fois, elle parvient à le calmer au téléphone. À Creil, dans le collège de Dominique, un professeur de français, la quarantaine, passionné de littérature, ne parvient pas à ajuster une position d'enseignement. Personne n'arrive plus à communiquer avec lui. Il a ce regard et ce sourire vides que décrit Rafaël O. quand il parle de Lise Bonnafous, sa prof de maths. Il devient CIO dans une bibliothèque mais ça ne se passe pas mieux, reste 4 ou 5 ans en congé thérapeutique et là, en décembre, il prend un mélange médoc-boisson. David finit un court-métrage avec ses camarades, c'étaient les débuts de la 3D et ça s'appelait *Frog* : une grenouille malchanceuse se promenait sur la plage en essayant de squatter les serviettes pour draguer un peu mais elle se faisait virer par un gros crapaud qui lui piquait la place. Le collègue qui travaillait sur le son venait d'être licencié alors qu'on avait besoin de lui. Il nous voyait nous amuser, il est devenu nostalgique. Le vendredi,

il nous a dit : « Au revoir, bon week-end! » L'amie de Zoé est une personne très qualifiée qui travaillait chez Orange. Elle s'est trouvée face à un harcèlement, un dénigrement qui l'ont conduite à une dépréciation d'elle-même. Maintenant qu'elle se reconstruit, Zoé va lui proposer de nous rappeler, elle est toujours chez Orange et elle va mieux, mais elle préférera ne pas appeler. Andrée qui, elle, a reçu la lettre d'H.B., cite deux cas survenus dans la banque où elle a fait sa carrière d'informaticienne : un cadre qui se tue dans le parking de l'établissement avec son fusil de chasse alors que tout semblait bien aller pour lui, tant dans sa famille que dans son travail, puis une femme qui s'est pendue chez elle en laissant une lettre.

Parmi mes collègues architectes ou enseignants, comme environ 60% d'entre nous, je ne peux rien citer de semblable, par contre je peux dire que chez les jeunes, mes anciens étudiants, il y en a eu au moins une vingtaine. Comme Andrée, je pense que ces personnes ont dû vivre une période de malaise très dure et très grave. À l'approche de la quarantaine aujourd'hui, il y a des formes d'appréhension nouvelles devant la vie : la vie n'est plus sûre comme avant. J'ai eu une étudiante hollandaise qui a été tuée par un Vietnamien. Ce sont des faits divers qu'aucun autre d'entre nous ne peut se rappeler, et qui n'auraient pu en aucun cas être reconstruits en événements épiques par les médias, comme cette histoire de la maternelle.

Avant de commencer à répondre, je voudrais bien savoir à quoi ressemblent ceux d'entre nous qui ont reçu le message d'H.B., s'il est bien vrai qu'ils existent. Et un écrivain? Puisque celui qui s'adresse à moi s'est présenté comme ça, ça s'entend au téléphone, quand on l'est vraiment? En vertu de quoi j'en aiderais un, maintenant, à l'heure du dîner? Y en a-t-il qui se suicident sur leur lieu de travail ou à cause de leur travail, ou c'est toujours pour d'autres raisons qu'ils le font? Quand on évoque Jacques Mesrine, à la 16^e question, la première comparaison qui me vient, c'est avec Patrick Henry. J'ai perdu mon mari il y a 20 ans d'un cancer, mes petits-enfants sont grands, maintenant, ils ont l'âge des ex-petits otages. Quand on me rappelle, en décembre 2011, au moment où nous finissons ce livre pour qu'il sorte, comme c'est prévu, au moment des élections présidentielles, mon numéro ne fonctionne plus. Il a aussi disparu de l'annuaire. Karine, à qui nous en parlons, pense que c'est normal de s'attacher à ces Berthier, d'être alors, par exemple, inquiet de constater la disparition de Zoé des pages de

l'annuaire en ligne, touché par le souffle devenu difficile de Marc avec qui nous avons bavardé hier, même si, entre nous, les discussions se font le plus souvent de loin, une seule fois et durent rarement plus de 20 minutes. L'affaire d'H.B., à mes yeux, est un acte qui caractérise bien notre époque, bien plus qu'un fait dramatique, comme l'affirme Jean-Pierre Pernaut sur TF1, le jeudi 13 mai 1993 vers midi (repris dans la vidéo de « Sarkoheros »). Certes, ça a été un moment terrifiant pour les familles, mais bien moins sanginaire que ce qui s'est passé à Moscou, dans le théâtre où tout le monde a été gazé. En revanche, pour moi, Patrick Henry était une ordure en plus d'être un ami de la famille de la victime. Il fanfaronnait à la télévision en disant : « J'espère que le petit Philippe est encore en vie », alors que le cadavre du gamin était caché sous son lit. Je n'ai jamais digéré qu'il soit celui grâce à qui Badinter a aboli la peine de mort, même si je suis contre la peine de mort.

Malgré mon âge, de même que Bernadette, j'ai changé de logement plus de trois fois ces vingt dernières années : est-ce que ça fait quand même de moi quelqu'un de concerné par cette histoire ? d'intéressant ? Comme Pierre² et le mari de Nathalie, j'affirme que je n'ai pas souvenir d'avoir entendu à la radio, la semaine dernière, cette voix que j'entends maintenant dans mon récepteur. J'écoute peu les émissions sur la poésie, et jamais après 22 heures. Ce qui fait que je continue à répondre, c'est, comme

Anne-Marie, moins le ton de bon gendre auquel s'astreint mon interlocuteur que les précisions données sur Andrée, Emmanuelle et Gérard. J'ai 78 ans, le même âge que Zoé, et ma mémoire n'est pas pire que la sienne : dès la première minute, je livre une flopée de souvenirs d'un bloc. Cela se résume à la maîtresse qui a été très bien, l'intervention de Sarkozy qui m'a semblé efficace, les tirs sans sommation des policiers, et aussi le jeu inventé pour cacher les enfants sous les tables afin qu'ils ne soient pas blessés. H.B., pour moi, ce n'est *a priori* rien d'autre qu'une espèce de crayon, et je refuse de broser un portrait du preneur d'otages qui serait, à coup sûr, stéréotypé. Je pense que les enfants, les jeunes sont prioritaires. Au bout de quelques minutes de conversation, devenue confiante, j'avoue penser que je ne sers plus à grand-chose. Ma fille, qui a travaillé avec l'association Tibériade contre le Sida, à laquelle je reverserais de l'argent si j'avais l'équivalent en euros de la rançon, me dit souvent : « Tu es là ! et c'est déjà très important ! » Mais j'ai du mal à comprendre les vieux qui s'accrochent à la vie.

Je fais partie des 4 ou 5 d'entre nous, tels que Marc, Pierre ou Gérard qui, après avoir exercé un métier pendant un certain temps, ont changé d'activité. Je ne fais donc plus de bénévolat en bibliothèque, elle a fermé faute de subventions, mais du soutien scolaire. J'aide un petit Philippin : il a commencé 25^e sur 26. Il est maintenant 5^e, et il se lève à 6 heures du matin pour venir travailler avec moi. À mon avis, que



« La plage de Portiragnes a énormément changé, nous apprend Karine. C'est devenu une plage "moderne" et plus attrayante, plus luxueuse, avec des parkings. Elle n'est pas du tout réputée dangereuse. Aujourd'hui, elle se rapproche davantage du Cap d'Agde que de Portiragnes-plage tel que c'était auparavant. Vers la fin, je n'y allais que très rarement, seulement pour faire un peu de bateau, je préférais Valras. » ■

je partage alors avec Martin B., pour qui «Koh-Lanta» a été un moyen de montrer aux gens qu'il pouvait se débrouiller tout seul, l'ambition ne suffit pas, il faut bosser, avoir du courage. Mme G., l'actuelle directrice, Nathalie R., la maîtresse de la maternelle de Besançon, et moi-même sommes d'accord avec Laurence Dreyfus lorsqu'elle explique que son rôle pendant la prise d'otages ne supposait pas un tempérament particulier, mais plutôt de la fermeté et de la conscience professionnelle. Mon idée est que quand on enseigne, on sait rester maître dans ce genre de situation, on anticipe, on sait s'adresser à des intrus. Pour ce qui est de Daniel Boulanger, l'ex-membre du RAID, je ne sais pas trop quoi répondre : courage ? habitude ? professionnalisme ? Dominique Rizet nous dit que Daniel n'arrivait pas à décrire l'état d'esprit dans lequel il était quand il est entré pour tirer sur H.B. Alors c'est lui, Dominique, qui a dû rédiger ce passage lorsqu'ils écrivaient à deux *Le Jour où j'ai tué HB*. Il s'est mis dans la peau de Daniel qui était assis en face de lui, avec ses dossiers de notes sur les genoux. Quelques mois avant, lors du tournage du docufiction diffusé en septembre 2007, aucun acteur ne parvenait à reconstituer de façon crédible ce moment : prendre un air prudent et concentré avec un pistolet, regarder partout très vite. Patrick Poubel commençait à s'énerver. Alors c'est Daniel, finalement, qui a mis une cagoule et a rejoué lui-même la scène.

Un jour qu'elle faisait de la voile, Karine a sauvé un véliplanchiste qui avait cassé son diabolo et dérivait

vers le large, il était tellement paniqué qu'il a sauté à l'eau pour gagner le pont. Comme elle avait fait prévenir le poste de secours sur la plage, au retour, il y avait un photographe et elle est passée dans le journal. Pierre, David², comme Julien Masdoua, l'ex-flic Berthier, ne pensent pas qu'un souvenir qui vous rende fier de vous soit un bon moyen de rechercher dans sa mémoire un acte courageux ou le signe d'un tempérament courageux, car, disent-ils, on peut avoir parfaitement bien effectué une tâche demandée dans son travail, en être fier, sans pour cela avoir été courageux. Ils font partie des 8% à dire carrément qu'ils ne sont vraiment pas sûrs de l'être même si, parfois, il leur arrive de s'interposer dans le métro et de se bagarrer (Julien en a gardé une cicatrice à l'arcade, bien visible sur les portraits de sa page d'accueil). Rafaël O., l'ex-élève de Lise Bonnafous, avec 6 autres, donne des exemples comme le courage de résister à l'abandon, de surmonter son manque de confiance, de sortir de chez soi certains jours. Et comme exemples de lâcheté, ceux de ne pas ouvrir le courrier, d'éviter le conflit au bureau (Sophie), de ne pas répondre à la moquerie d'un leader de peur de s'attirer l'antipathie de tout le groupe (Rafaël O.).

Lors d'une soirée en Guyane chez des amis, Julien Masdoua voit, par la fenêtre, une jeune fille nue courir en hurlant. Des hommes sont à ses trousses. Il faut aller l'aider ! On le retient : tu vas de faire tailler en pièces. Il cède, mais les cris continuent. Au bout d'un

moment, un autre groupe d'hommes arrive en voiture, il y a un affrontement violent, à coups de morceaux de tuyau en métal. La jeune fille s'en sort. Frédéric Quiring, l'ex-Sarkozy du docufiction, de son côté, envoie sur notre Facebook une vidéo dans laquelle Jacques Brel explique qu'il va vomir plusieurs fois par jour avant d'entrer en scène, qu'il a peur en voilier, que la peur est naturelle, qu'un homme qui n'a pas peur n'est pas un homme et que vivre sans avoir peur, ce n'est pas vivre : il vaudrait mieux être mort.

Ces derniers temps, Arlette Laguiller a eu des difficultés pour réunir les 500 signatures aux présidentielles, nous raconte Gérard Gautier, le maire de Cers. Son équipe s'en préoccupait 6 ou 7 mois à l'avance. Un jour, pendant les vendanges, une certaine Mme Calmant ou Calmin, il ne se rappelle plus, vient le trouver, elle était membre de Lutte ouvrière : elle lui demande son parrainage pour le mois de mai qui suit. C'était l'époque de la réélection de Chirac, l'ambiance était vraiment tendue. Elle lui explique que dans une démocratie, tous les courants doivent pouvoir être représentés au suffrage universel. Lui n'est pas un sympathisant d'Arlette Laguiller, mais il trouve que sur le principe, elle a raison. Il lui dit de revenir en avril si jamais elle manque de signatures. En pleine campagne, la voilà qui revient ! C'était le dernier moment, alors j'ai donné mon parrainage, s'exclame-t-il, car je tiens parole. Dans la commune, il y a eu des réactions très vives. En 2007, le même cas se reproduit

avec Le Pen. Là, ça l'a gêné davantage, avoue Gérard Gautier, d'autant plus que l'émissaire du FN lui a dit : nous savons que vous l'avez fait pour Mme Laguiller, alors pourquoi pas pour nous ? Désarmé par ce raisonnement, il donne aussi son parrainage et obtient en retour des témoignages de sympathie dans le village, mais aussi de vives critiques. Bon, ce n'est pas un acte digne de Jean Moulin, ironise-t-il, mais c'est quelque chose qui défrise.

Christophe Hondelatte, qui a présenté un « Faites entrer l'accusé » sur H.B. en juillet 2004, est trouvé courageux parce qu'il a osé sortir une chanson et un clip dont le thème est le héros de la série *Dr. House*. Christophe Dechavanne, lui, est trouvé courageux lorsqu'il lance un coup de gueule, dans une émission de Michel Denisot, pour dénoncer le renvoi par la France de réfugiés afghans, ainsi que la tricherie de Thierry Henry contre l'Eire qui qualifia la France pour la Coupe du monde. Je fais partie des environ 10% d'entre nous, dont Sophie, Mikha, qui vient d'écrire une chanson sur la mort de Lise Bonnafous, et Pierre, qui ne considèrent pas le courage comme le fait d'intervenir lors des accidents et des agressions. Cela, c'est ce qu'Alain Vogelweith, ex-magistrat et acteur du film *Human Bomb* de Thomas Lacoste (La Bande passante, 2008), appelle « le courage physique ». Une conception scoutiste du courage, disent Émile et Marc, à laquelle il vaudrait mieux être moins sensible. Nous, nous voyons le courage plutôt dans une attitude spécifique qu'on

adopte dans la durée. Outre l'exemple de mon mari, je peux donner celui de Farrah Fawcett, l'ex-« Drôle de dame » qui a lutté pendant 3 ans contre la même maladie, et dont le téléfilm *On a tué mes enfants*, que TF1 devait diffuser au moment de la prise d'otages, a été annulé par égard pour les familles de Neuilly. Mais je ne pense pas au courage politique des femmes dont l'incarnation pourrait être, selon Julien, David² et 3 autres, Aung San Suu Kyi ou Alia al-Mahdi, la jeune Égyptienne qui poste, contre l'intégrisme religieux, des photos d'elle nue sur son blog.

Comme je n'ai pas internet, je n'ai pas pu voir non plus la vidéo postée par Sarkoheros il y a 4 ans, visionnée 513 498 fois sur Dailymotion et 255 474 fois sur Youtube, mais je prends le temps, comme une vingtaine d'entre nous, de donner mon avis sur certains éléments qui me sont décrits au téléphone. C'est un montage d'images d'archives sur fond de musique type « voix bulgares », et la voix off de Sarkozy raconte toute l'histoire. Le mot *rassurant* apparaît en grosses lettres incrustées pendant que Sarkozy fait le point sur sa négociation avec H.B., devant les parents. À la différence de Paul-Loup Sulitzer, qui fait de cette qualité, avec l'opportunisme, la première de son personnage, le président Paul Berthier *alias* Chirac en 2002, et de Timothé qui la confond avec la diplomatie, moi, comme plus de 18% d'entre nous, je ne pense pas du tout qu'être « rassurant » soit utile en politique. Et je rappelle, avec Philippe, que Churchill

ne l'était pas lorsqu'il promettait aux Anglais de la sueur et des larmes.

Volontaire, qui apparaît en premier dans le clip, oui, plus, pour bien 39% auxquels je me joins de bon cœur, alors que Sarkozy raconte, assis à son bureau, comment, à l'époque, il a traversé une foule anxieuse pour se rendre sur les lieux. Au moins pour imposer une ligne, ne pas céder aux sondages, ou pire, aux modes! s'écrient Emmanuelle et Irène, plutôt pour faire carrière, ironise William. Mais ce n'est pas là une qualité spécifiquement politique : il faut en faire preuve pour tout. Les autres qualités qui s'inscrivent en gros sur l'écran mais que nous trouvons quand même secondaires sont d'être *leader* (dans le sens d'ouvrir le premier la porte vitrée qui donne sur le couloir de l'école, de donner des directives même aux policiers, avec des gestes rapides) et *responsable* (dans le sens d'être capable d'expliquer qu'il fallait faire un choix et qu'il a choisi les enfants sans aucun état d'âme en la matière). Pour la première, Philippe et William préfèrent parler de *charisme* et d'*énergie*, pour la seconde, Stéphane, Sandrine et Timothé, par exemple, d'*impartialité* et d'*intelligence* ou de *sens de l'intérêt général*.

Seul un quart d'entre nous se rallie à Lauriane pour considérer le fait d'être *courageux* (dans le sens d'être capable de déambuler près des camions de pompiers alors qu'on avait très chaud et très peur que nos jambes ne nous portent pas) comme une valeur

d'un autre âge, non démocratique, une valeur de chevaliers mais pas d'hommes politiques modernes. Je ne les suis pas du tout et me joins aux presque 76% d'entre nous qui pensent qu'il s'agit là d'un trait fondamental dont doit faire preuve un homme d'État, ne serait-ce que pour prendre des risques, innover. Pourtant, quand on nous demande de citer des hommes politiques qui ont fait preuve de courage ces 20 dernières années, nous sommes 65% à ne pas pouvoir donner d'exemple. Cécile et Dominique le constatent ouvertement et s'en étonnent. Moi, je ne dis pas qu'il n'y en ait pas, comme le prétendent une bonne quinzaine, mais il faudrait que j'aie le temps de réfléchir.

En exemple de courage politique non français et/ou non récent, je donnerais Mandela et Simone Veil, comme une bonne dizaine au moins. Cette dernière est d'ailleurs citée autant que Mitterrand et Badinter, qui ont eu l'audace de supprimer la peine de mort contre l'opinion. Je ne suis pas d'accord avec les plus de 25% de ceux qui, après avoir longuement hésité, finissent par citer Chirac pour son refus de faire intervenir la France en Irak, car moi, je pense que c'est un calcul. Stéphane fait remarquer que s'il avait pris la décision inverse, elle aurait encore trouvé cela courageux, mais elle ne l'aurait pas cité comme exemple de courage pendant l'entretien.

Stéphane, dont le frère Julien est artiste plasticien, pense, avec Dominique, qui écrit des chansons,

Valentin et la majorité d'entre nous, qu'avec la sincérité, le courage est une qualité nécessaire en art. Mais aucune des autres qualités de la vidéo de Sarkoheros ne nous semble requise pour être écrivain, cinéaste ou peintre. Comme écrivain courageux, Alain Vogelweith cite Sartre quand David pense d'abord à Émile Zola puis à Pierre Jovanovic. Aucun d'entre nous n'en trouve d'autres à mentionner qui soient en activité aujourd'hui. Par ailleurs, aucun d'entre nous ne cite les écrivains auxquels l'histoire d'H.B. nous a fait penser pendant que nous répondions. Sont encore cités comme hommes politiques courageux, une ou deux fois et à des titres divers, le président du Brésil (Marc), Daniel Cohn-Bendit (David), Raymond Barre (Lauriane, pas pour un acte particulier mais pour sa philosophie), Éva Joly, José Bové (David et Dominique), Rocard, Joxe, Delors et Giscard d'Estaing, ce dernier par confusion avec le président qui a supprimé la peine de mort. Sarkozy est aussi cité deux fois (Françoise et Nicole², pour la réforme des retraites), ceux qui l'ont trouvé physiquement courageux à la maternelle comme Philippe, Stéphane, Alain Vogelweith, l'ex-membre du Syndicat de la magistrature ou même Bernard D., l'ex-informaticien en conflit avec H.B. sur la fin, citent plus volontiers Chirac, Joxe ou Badinter en exemple de courage politique. H.B. est cité une seule fois. Les premières qualités politiques qui nous viennent à l'esprit sont l'honnêteté et la sincérité.



La bibliothèque d'H.B., reconstituée à partir des témoignages recueillis.

Je suis le seul d'entre nous à avoir été entendu par notre interlocuteur avant qu'il ne m'appelle à la fin de l'hiver 2010. C'était à l'occasion d'une conférence que je suis venu donner à la bibliothèque de la Part-Dieu, à Lyon. Patrick1, Joëlle Gleize, spécialistes

de littérature du XIX^e siècle, et Dominique Dupart, qui nous a invité à son séminaire sur l'«écriture de l'histoire» après avoir entendu à Paris des extraits de «David» et de «Zoé», mi-mai 2011, trouvent que je suis un érudit brillant, toujours drôle et très sympathique. Patrick¹ est plus purement historien que moi qui aborde les textes de façon plus paradoxale, parfois selon une approche psychanalytique. Ma femme, qui viendra nous interrompre, cultive l'art des bouquets de fleurs sèches.

Il y a eu d'ailleurs, pour cette conférence lyonnaise, une telle affluence que beaucoup d'auditeurs, dont celui-là même qui devait me téléphoner trois jours après, n'ont pu entendre qu'une retransmission diffusée dans des pièces à côté de l'amphithéâtre. Cependant, et cela je puis le certifier, il y a vraiment peu de chances qu'H.B. soit un de mes lecteurs et qu'il ait utilisé notre patronyme pour envoyer ses lettres en relation avec mes livres ou moi-même. En 1993, mes écrits, publiés chez Droz pour beaucoup, ne concernaient qu'un public réduit d'universitaires et d'amateurs éclairés. Je suis si surpris : quel procédé étrange et extrêmement cérébral que d'utiliser les Berthier comme cela ! Si, moi, j'avais eu à prévenir de l'imminence d'un événement très important et menaçant le pouvoir, je n'aurais sûrement pas agi comme ça. Aurais-je fait comme Yvonne, la grand-mère neuilléenne de Stéphane ? Me serais-je adressé aux personnes les plus proches pour prendre conseil, discuter et aviser ? Cela, je ne le dis pas.

À la fin de la séance, je vois mon futur interlocuteur téléphonique s'avancer vers moi à travers l'amphi. Je ne le reconnais pas d'abord comme un de mes anciens étudiants de Paris 3. Mais il me rappelle les circonstances, prononce les noms d'amis que nous avons en commun, comme celui de Joëlle Gleize justement, avec qui j'ai donné des cours à Middlebury College (Vermont) entre 1992 et 1995. Le voici qui m'explique le projet du livre en suivant la même méthode qu'un peu plus tard, avec Christian Estrosi, l'actuel maire de Nice, ou avec Mme V., la boulangère de Cers qui n'a pas souhaité répondre, par égard pour la douleur de la famille d'H.B. Comme environ 24% d'entre nous, je ne manifeste absolument aucune appréhension à l'idée de contribuer de cette façon à un livre sur un tel sujet. Je précise qu'il est normal qu'on n'ait pas réussi à me joindre par l'annuaire, je ne suis plus à Paris ces temps-ci, et je donne mon numéro de fixe en Normandie.

Mon exposé lyonnais était en trois parties, largement improvisées. Je n'avais que quelques lignes de notes. Cependant, rien d'erratique, aucune digression : une avancée sans entrave, donnant l'impression que j'aurais pu continuer des heures ainsi sans m'épuiser. L'idée importante de ma première partie est qu'il existe des auteurs dont l'art est à concevoir comme un moyen, parmi d'autres qui lui sont corrélatifs, de rendre la vie moins pauvre ou pesante, de lui donner plus d'énergie. Comme Marc, la légèreté est une valeur pour moi.

Dans la seconde, plus brève, le point principal est qu'une telle conception entraîne une certaine négligence de la perfection formelle, une valorisation du plaisir dans tous les actes plus ou moins publics liés à l'écriture. Alors celle-ci s'en trouve comme désacralisée. Dans la dernière partie, j'explique qu'une telle entreprise artistique est toujours subordonnée à une cause sociale ou sentimentale comme l'amour, j'illustre cela de cas concrets d'écritures amoureuses. Exemple, Stendhal, contre-exemple, Mallarmé. D'ailleurs, si je me souviens de *Human Bomb*, c'est parce que je le vois debout dans la cour avec un petit blouson bleu et blanc comme ceux des étudiants sur les campus américains. Apparaît sur la poitrine le sigle H.B. brodé, comme si c'était celui d'un club de sport. Je me suis dit que c'étaient les initiales d'Henri Beyle! Sinon, comme David2, *Human Bomb* est un surnom qui me fait plutôt penser aux héros de *comics* du genre *Iron man* ou *Wonder woman*, mais je n'arrive pas à dire lequel précisément.

Je n'ai pas la télévision dans mon appartement parisien, donc je suis sûr de ne pas avoir vu son visage au moment où ça s'est passé. Je n'ai pas souvenir non plus de l'avoir vu dans les journaux. Avec Pierre2, nous sommes les seuls dont le souvenir d'H.B. n'est constitué que de ce que nous avons pu lire dans la presse ou entendre dire dans les discussions autour de nous. J'imagine, avec Hélène et Stéphane, plutôt un jeune homme sportif, jean-baskets. 100 millions de francs demandés en rançon, c'est à la fois peu et

faramineux. J'en déduis qu'il provenait d'un milieu modeste ou que l'argent, en réalité, ne l'intéressait pas. J'interprète la comparaison avec Bernard Girardeau proposée par Richard B., l'ami d'H.B., en disant qu'aux yeux de ses proches au moins, H.B. passait pour un bel homme, séduisant, et qu'on pourrait peut-être le comparer sur ce plan à Roberto Succo. Un physique différent, en tout cas, de celui de Jean-Christien Sibertin-Blanc qui, en 2007, incarne H.B. pour le docufiction diffusé sur France 2, et qui, par ailleurs, s'était fait connaître en 1999 dans le rôle d'*Augustin roi du kung-fu*, avec Maggie Cheung et Darry Cowl : un rôle parodique dans lequel je n'imaginerai pas du tout Bernard Girardeau. Jean-Christien, qui reste cagoulé durant tout le film, est cependant trouvé très ressemblant par plus de 25% d'entre nous qui constatent qu'il a la même couleur d'yeux, la même forme de visage, la même chevelure abondante et sombre, mais une fois dans la classe, le détonateur à la main, il parle très vite et fort, avec un léger accent du Sud contrefait que n'avait pas le vrai H.B., d'après Pierre Lyon-Caen, l'ex-procureur de la République, par exemple, lorsqu'il s'adresse à la directrice, venue le mettre dehors, ou à Nicolas Sarkozy, qu'il soupçonne de l'avoir grugé.

D'H.B., je sais seulement qu'il est mort, mais est-ce qu'il s'est fait sauter ou est-ce qu'il s'est lui-même tué lors de l'assaut de la police, ou plus tard en prison ? Comme un bon tiers d'entre nous, je ne me souviens

pas. Pourtant, cette prise d'otages, oui, ça a été un événement : dans ce lieu et avec des enfants de cet âge-là, c'était la première fois, c'était une manière de faire très innovante. Comme 27% d'entre nous, je réponds à la question n° 16 par l'affirmative : je pense, en effet, qu'il serait possible qu'H.B. devienne une sorte d'idole, comme Mesrine avait pu l'être dans les années 1970. Avec Aline, je le verrais comme un symbole désespéré et nihiliste qui pourrait aimer certains fantasmes : au fond, il n'y a pas eu de blessés, et lui-même a été le seul à trouver la mort. Est-ce qu'on pourrait comprendre cela comme une sorte de sacrifice ? Mais s'il y avait eu des morts, alors là, non.

Je souligne que, quand même, Mesrine, c'est un braqueur. Avec le braqueur, il y a deux avantages. D'abord, il y a le romantisme du braqueur, sur quoi reviennent Gérard, Rose et Jacques, et que développe Dominique : sa mort, porte de Clignancourt, avait été comme un coup d'arrêt ; il avait fait rêver toute une génération, c'était la liberté individuelle au-dessus des lois. Françoise le voit pris dans un engrenage d'époque qui peut le rendre attachant, mais 4 d'entre nous, dont Dominique, pensent qu'en fait, c'était aussi un salop clair et net ! H.B., lui, n'a jamais réussi à se faire passer pour un bandit, même aux yeux des petits otages auxquels il se présentait pourtant ainsi : parmi les grands bandits, on ne cherche pas forcément à faire sauter les gens (Irène). D'ailleurs, Fleur et Charlotte le sollicitaient plutôt pour arbitrer les jeux,

nous dit Pierre Lyon-Caen, qui a pris la relève de Nicolas Sarkozy quand H.B. n'a plus voulu discuter avec celui-ci.

Ensuite, il y a le fait, mentionné par Nicole et au moins 3 autres, qu'avec les braqueurs, il y a des actions en série. Et qui dit série dit surcroît d'audace de continuer encore et encore, inventivité renouvelée, brio et, enfin, notoriété. Mais surtout, la série donne du sens, permet de lire un projet, dit Lauriane, et elle confère une dimension politique ou éthique. Mesrine, comme Théodore Kaczynski *alias* Unabomber, le prof de maths qui vivait dans une cabane et envoyait des colis piégés, étaient aussi des écrivains dont les actes allaient de pair! (Nicole et Irène.) Or, avec H.B., quel sens donner? Il n'a fait qu'un coup. Et qu'a-t-il écrit? Et sa bibliothèque, est-ce qu'on pourrait l'observer comme une œuvre d'art personnelle? doutent Zoé et Lauriane.

Moi, je leur répondrais, avec Anne-Marie, J. et Marc, que le choix de Neuilly est éloquent, même s'il correspond à un stéréotype provincial : Neuilly est à prendre comme le cœur d'un système d'inégalité, c'est un univers ultraprotégé. S'attaquer à la maternelle de Neuilly veut dire : «Personne n'est à l'abri, même vous qui ne pensez qu'à vous protéger, car ce que vous avez de plus précieux ne peut pas être à l'abri.» Comme le résume bien Rose, c'est une certaine façon d'utiliser le concept d'«enfant roi» pour atteindre les

rois. Mais au fond, à faire cela, il a échoué à Neuilly, et peut-être qu'aussi c'est l'enseignement que nous devons tirer de cette histoire.

Pierre Marcelle, chroniqueur du quotidien *Libération*, et Christine D., dont la fille Claire a été libérée le premier jour vers 13 heures, nous font remarquer que dans son émission de février 1997, Jean-Marie Cavada, habitant de Neuilly et présentateur de « La Marche du siècle », avait mis sur le même plan le massacre de l'école primaire de Dunblane et la prise d'otages de la maternelle de Neuilly. À Dunblane, rappelle Pierre Marcelle, Thomas Hamilton, ex-chef scout, avait, en mars 1996, tué seize gosses et une institutrice avant de se suicider. La vie de Christine n'a en rien été affectée par la prise d'otages et elle pense, au téléphone, comme Martine, autre mère d'otage, qu'H.B. ne méritait pas d'être exécuté, qu'il l'a été parce que Charles Pasqua ne faisait pas de quartier. Quand on lui demande ce qui, dans l'image médiatique de l'affaire, ne correspondait pas à ce qu'elle a vécu, elle répond qu'il y a eu des erreurs au début, par exemple lorsqu'on disait qu'H.B. était un Noir, mais dès qu'on en a su plus sur le *tueur*, les informations ont été plus fiables. Après plus d'une heure trente de discussion téléphonique, elle se souvient encore du lapsus qu'elle interprète en disant que lorsqu'on menace la vie des enfants, on a tous ce réflexe : sa théorie, c'est que notre mémoire ne peut retenir ce genre de choses qu'en les associant à des massacres.

58% d'entre nous pensent qu'avoir ciblé des petits a définitivement grillé H.B. : impossible, dès lors, de voir un tel homme comme un héros. Il aurait enlevé un homme politique ou deux, imaginent Zoé et William, ça aurait été remarquable, mais là, cette stratégie a totalement occulté le sens de son acte. Je suis bien d'accord avec Amandine, Zoé, Stéphane et plus de 80% pour dire que s'attaquer à des gamins, c'est ignoble (François), pas terrible (William et Lauriane), ou même que c'est une des choses les plus basses qu'on puisse faire (Timothé, Caroline, Nicole). Et d'autant plus qu'au fond, les enfants n'étaient qu'un chaînon : pas vraiment visés, en fait. Mais alors, qu'est-ce qui l'était? demandent, impatients, Amandine, Anne-Marie et même François.

À part Dominique et Zoé, aucun d'entre nous n'évoque, à propos d'H.B. et de Mesrine, la mort sous les tirs sans sommation, la remise en cause de la légitime défense invoquée par la police et la même justification par le fait qu'«il a eu un mouvement latéral comme s'il allait se saisir de quelque chose». Le problème majeur, avec H.B., c'est qu'on ne voit pas qui sont ses ennemis. Mesrine, les Brigades rouges et ceux qui ont fait tomber les tours ont des ennemis qu'ils cherchent clairement à atteindre! Et c'est pour cela qu'ils deviennent eux-mêmes «ennemis publics n^{os} 1 » : on comprend alors comment certains en viennent à les admirer. H.B., comment l'admirer? Il n'est même pas un ennemi. Quand vous contactez la mairie de

Neuilly pour demander si, encore aujourd'hui, il arrive que certains agissements à l'encontre des institutions éducatives se fassent au nom d'H.B., on refuse toujours de vous répondre. Les directrices d'école, face à la même question, vous disent systématiquement : «Jamais entendu parler» ou «Veuillez vous mettre en rapport avec notre inspection.» Sauf une, qui nous rappelle au bout de 10 minutes, paniquée, pour nous redemander notre nom afin d'en faire part aux autorités : la question lui semble vraiment douteuse et «susceptible de déclencher un plan de sécurité». Elle n'est en poste que depuis septembre, dans une école qui n'est pas du tout celle de la prise d'otages. Quand elle a eu sa mutation à Neuilly, plusieurs de ses collègues se sont exclamés : «Tu te rends compte que tu vas aller dans l'école d'H.B.? »

Pour cette histoire d'H.B., il y a, d'un côté, des gens comme moi, qui approchent les 90 ans (je suis née en 1922) et ont conservé très peu de souvenirs, une mémoire lente, facilement prise au dépourvu ; et puis les tout jeunes, qui n'ont pas assisté à ça ou étaient trop petits pour s'y intéresser. Je pense que la tranche des personnes qui estiment pouvoir en parler doit se situer entre 30 et 80 ans. Et c'est vrai qu'aucun des camarades de lycée de Marie, de Faicel, de Diane de M., ces ex-petits otages d'H.B., ne se souvient ni de *Human Bomb* ni même de « la maternelle de Neuilly ». Entre 20 et 27 ans, vous pouvez toujours en trouver un ou deux, comme Timothé, qui, pour une raison ou une autre, ont été frappés par des articles de magazines ou les fréquentes émissions diffusées sur le sujet, par exemple en 1994 (Didier Aldert), en 1997 (Cavada), en 2004 (Hondelatte) ou encore en 2007 (Poubel). Cependant, la plupart réagissent comme Isabelle T., la jeune secrétaire de chez Yédra, 26 ans, l'entreprise qui a enterré H.B. (et la majorité des Cersois). Quand on lui demande de quelles personnalités marquantes ou

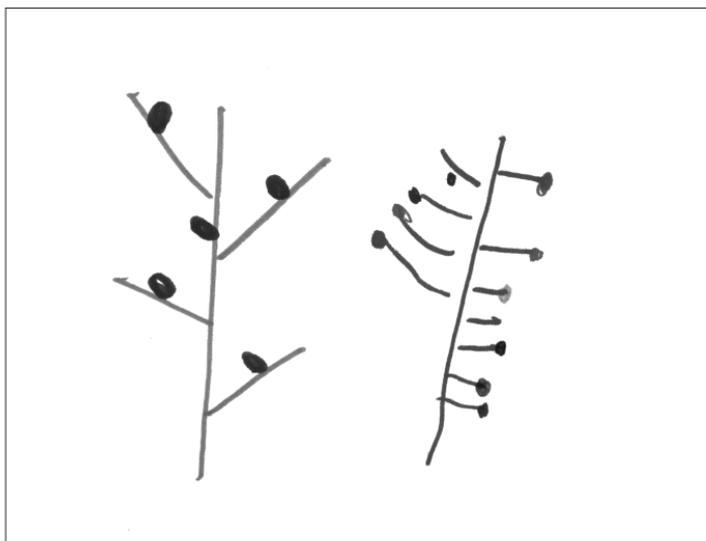
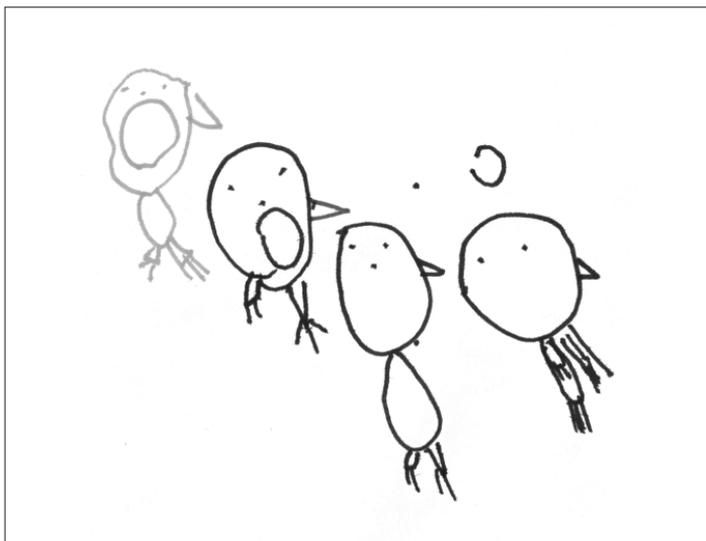
célèbres décédées ces vingt dernières années sa boîte s'est occupée, elle répond en premier : la femme de M. Couderc, le maire de Béziers, ensuite : le maire de Villeneuve (dont elle ignore le nom), avec qui Gérard Gautier, l'actuel maire de Cers, s'était finalement réconcilié. Quand on prononce le vrai nom d'H.B., ça ne lui dit rien.

Mon mari est mort il y a une quinzaine d'années. Pourtant, c'est encore son prénom qui, dans l'annuaire, sert d'entrée à notre adresse. Moi, cette prise d'otages, je sais qu'elle a eu lieu, et c'est à peu près tout. Je vois peut-être des images de policiers autour d'une école, et encore... Je ne vois d'enfants libérés un à un que lorsqu'on me parle des négociations. Pourtant, je vais continuer à discuter au téléphone, sur le ton le plus affable. J'ai le temps, je prévois dix, quinze minutes, mais je reste bien plus et quand je raccroche, je dis : « Vous voyez ! Je ne vous ai pas abandonné ! » Au moment où j'ai été appelée, vers octobre 2010, nous n'avions pas encore eu l'idée de choisir certains d'entre nous, un par lettre alphabétique (autant que possible), comme sujets de *portraits-statistiques* destinés à polariser et à concentrer au maximum toutes nos réponses. Ce qui fait qu'on n'a pas pris garde à me demander mon prénom. Ensuite, je n'ai plus répondu au téléphone.

J'ai travaillé sous l'Occupation. On se contentait de peu. On était vraiment heureux quand on allait au cinéma. Avec la radio, la télévision, les gens se

sont mis à vouloir autre chose que ce qu'ils pouvaient avoir, et ça crée du malheur. Pour la lettre expédiée par H.B. aux Berthier, je pense que l'hypothèse du choix des destinataires pris au hasard d'une page de Bottin est la bonne. Mais j'ajoute que pour moi, notre nom, Berthier, peut faire penser à la « Grosse Bertha » qui menaçait Paris. Cent millions de francs est une somme que je trouve farfelue, et je suis une des rares, avec Nicole², Thierry Lenain, l'auteur d'*H.B.* et Christine D., la maman de Claire, ex-petite otage, à comprendre le geste d'H.B. comme une régression, un acte puéril, le délire d'un ado. Voilà quelqu'un qui s'attaque de front à des symboles, arrive déguisé en sous-commandant Marcos et qui à la fin demande à la maîtresse qu'elle le réveille ! Je pense, avec Christine D., que la maman d'H.B. a dû se poser beaucoup de questions : que n'avait-elle pas su faire pour qu'il en arrive là ? Quand on est parent, on est tout le temps à se faire des reproches sur la façon d'éduquer les enfants. Je me serais dit, c'est ma faute ! Il n'est pas bien dans ses pompes. Un enfant qui meurt comme ça, c'est la pire des choses. J'ai bien mon boulanger qui s'est pendu, il y a un mois et demi. Une tentative de suicide pas comme les autres. Un problème de couple à cause du travail. Sa femme s'est précipitée pour le décrocher. Elle était toute petite, alors il est tombé. Finalement, il s'est juste ouvert au coude et au menton.

Pendant mon enfance, mon père se réveillait la nuit en hurlant : il rêvait des tranchées, et qu'il était



Dessins psychologiques des élèves de la maternelle de la Planoise. ■

enseveli. Quand j'étais toute enfant, nous allions dans le Nord. Je devais avoir 8 ans au plus. Les paysans labouraient et, le long des champs, il y avait des casques et des boucles. Place de la République, il y avait un homme, une «gueule cassée». C'était un homme-orchestre. Mon père me donnait de l'argent pour lui en me disant : «Tu y vas, tu le lui donnes avec le sourire.» Avec Nicole², David et Pierre Lyon-Caen, je fais partie des moins de 2% d'entre nous capables de décrire des souvenirs provenant d'un âge inférieur à 4 ans. Les autres, quand ils peuvent en évoquer, pensent, comme Sandrine et Timothé, qu'ils sont parasités par des témoignages familiaux ou des photos. Pour David et Nicole qui, elle, en dénombre 3, il s'agit plus d'ambiances propres à certains lieux (avec la certitude de pouvoir les reconnaître) ou encore de sensations, par exemple l'élan d'une balançoire, l'étourdissement léger que provoque le panorama d'une ville vue d'une terrasse surplombante, l'odeur d'un jeune chien dormant dans un coffre sur un vieux sac de pommes de terre. Pierre Lyon-Caen pense qu'on conserve certaines images dans la mémoire en fonction des événements qui suivent, qui, eux, sont déterminants, mais auxquels on n'assiste pas forcément. Lui a en tête le visage de sa mère qui le gronde pour une bêtise, et il sait qu'elle est décédée peu après ; il revoit, du balcon, les fumées qui s'élèvent juste après le bombardement par les Alliés des usines Renault de Boulogne-Billancourt : il est dans les bras de son père, qui sera arrêté et déporté, plus tard, à

Drancy, en août 1943. Ce bombardement a eu lieu en mars 1942, je venais donc d'avoir 3 ans, nous écrit-il.

Mais je suis d'accord avec Zoé et Sébastien pour dire que nos premiers vrais souvenirs viennent à partir de 6-7 ans. Pour plus de 12% d'entre nous, ils sont liés plus ou moins directement au monde de l'école. Le premier souvenir de Christine D., ex-maman d'otage, c'est sa prof de CP, qu'elle trouvait très belle : son visage et son chignon, qu'elle compare aujourd'hui à la coiffure de Grace Kelly. Les cheveux blonds, dont elle dit aussi qu'il ne s'agissait sûrement pas de ceux d'une vraie blonde, les yeux légèrement globuleux, très maquillés : c'est elle qui lui a appris à lire. Mais Claire, sa fille, était trop petite, et elle n'a aucun souvenir, pas plus que Diane de M. et la plupart des autres otages de Neuilly. Nathalie R., la maîtresse de la maternelle de Besançon, explique que beaucoup de ses élèves, âgés de 4 à 5 ans, avaient parfaitement saisi la situation parce qu'ils avaient entendu ce que disait Kevin, le preneur d'otages, au téléphone avec les policiers. Devant les psychologues, nous expliquait-elle, ils ont fait des dessins naïfs et apaisés, mais ils ont été capables de relater ce qui s'est passé. Les plus choqués sont ceux qui sont sortis en premier, parce qu'ils n'ont pas eu le temps de s'accommoder à cette intrusion et surtout parce que la folie médiatique à l'extérieur, toutes ces caméras et ces policiers équipés, ça les a effrayés. Les autres, qui sont restés plus longtemps occupés avec moi, l'ont été beaucoup

moins. On comprenait assez vite qu'il n'y avait pas vraiment de danger. Le jeune preneur d'otages avait pour toute arme deux sabres de samouraï, ça n'impressionnait pas tellement les gamins de la Planoise qui en avaient vu d'autres. Il a passé beaucoup de temps à pleurer au téléphone. Ce que je craignais surtout, dit-elle, c'est qu'il attente à ses jours ou que quelque chose de violent se passe avec la police devant la classe. Quand il a été tasé, tout le monde était déjà sorti. Comme Kevin avait fermé les rideaux de la salle de classe, certains gamins ont demandé à ce qu'on les laisse ouverts une fois dans leur chambre. Revenue chez elle, à Neuilly, Claire, comme d'autres enfants-otages, décrit à ses parents « un monsieur qui a une radio et joue avec une radio », en parlant peut-être du détonateur bricolé d'H.B. Mais rien d'autre : elle n'a pas parlé du pistolet, dit Christine, pourtant, même à cet âge, les enfants savent ce qu'est un pistolet.

Quand on me demande, à la question n° 18, si je pense qu'une telle expérience a pu avoir des conséquences sur la vie future des otages, je réponds : « Quand même, oui. » Mais je n'imagine pas, comme Arnaud, les enfants hantés par des souvenirs insoutenables tels d'anciens soldats d'Irak (François). 31 % d'entre nous pensent à quelque chose comme une imprégnation par l'événement qui aura transformé au moins les plus sensibles. Ils ont quand même été retenus trois jours ! font remarquer Irène et Pierre, même si on n'est pas vraiment conscient de ce qui se

passé à cet âge, on le vit, et c'est indélébile, pensent aussi Philippe et Zoé. Les choses reviennent plus tard, insidieusement, comme ces agressions sexuelles qu'on ne comprend pas sur le moment mais qui ressortent ensuite. Comment ressortent-elles ? Certains d'entre nous parlent de susceptibilités particulières, de cauchemars, d'attitudes agressives, de claustrophobie, de peur de l'inconnu, de blocages, et même de peur des hommes (Nicole²). J'ai le vertige, explique Valentin, d'où ça vient ? Un balcon quand j'étais petit ? Je ne sais pas, en tout cas, ça n'est pas lié à ma mémoire, j'associe à cela le fait que je n'ai aucune confiance en moi. Juste après la prise d'otages, la petite Fleur B., qui est restée jusqu'à la fin, s'est mise soudain à loucher. Et puis elle a été opérée. Maintenant, ça va.

41 % d'entre nous déplorent qu'Andy Murray, quatrième joueur mondial au moment où nous finissons notre livre, casse ses raquettes pendant les matchs. Il est aussi un ex-écolier de Dunblane. Dans le gymnase, à 8 ans, il voit soudain Thomas, l'animateur du club où il allait s'amuser avec son frère, devenir le tueur du « massacre de Dunblane ». Il l'entend tirer partout alors qu'il s'est caché sous le bureau. C'est ça qui l'a choqué, dit-il. On l'embarquait souvent avec nous en voiture quand on montait vers la ville ; il était assis calmement devant, à côté de maman, à faire des blagues sur la mauvaise conduite des gens. Il y a donc aussi les circonstances de la vie qui jouent. Moi, toute petite, j'avais été élevée à la campagne et le retour en ville,

vers 4 ans, avait dû me traumatiser puisqu'un soir, alors que j'étais à Paris depuis déjà 6 ou 7 ans, mon oncle me raconte que pendant plus de trois mois, entre 4 et 5 ans, j'avais refusé de me nourrir. Je n'en ai plus aucun souvenir, mais j'ai associé cela à certaines fragilités de santé que j'ai eues depuis, parce que des gens me l'ont confirmé et répété. Je crois, avec Nathalie R. et Sandrine, que c'est surtout les parents qui communiquent leur peur ou, pire, entourent les enfants de discours qui, eux, peuvent être traumatisants. Les enfants, même s'ils ont eu peur au-delà de la normale, ils sont petits, cela doit passer, mais les parents, quand ils sont terrorisés, souvent, ils continuent à parler. Alors, vous êtes comme baigné dans une mythologie familiale nocive. Là, ils ont été effrayés quand ils ont appris la menace, écrite par H.B., de ponctionner du sang si la rançon ne lui était pas donnée en temps voulu ; ils ont aussi été très effrayés quand il s'est mis à réciter l'évangile selon Marc, rappelle Bruno P., l'ex-membre du RAID qui organise maintenant des voyages sportifs, le passage où le Christ demande de laisser venir à lui les enfants et de ne pas les empêcher. Mme G., l'actuelle directrice, pense que c'est peut-être une des causes pour lesquelles certains parents, comme Pierre N. que, comme elle, j'ai vu s'exprimer devant Christophe Hondelatte, auraient déménagé ou divorcé juste après.

Un soir, rentrant du théâtre des Champs-Élysées avec sa femme, Pierre Lyon-Caen est interpellé par un couple, station Alma-Marceau. Ils ont la quarantaine

environ, s'approchent et lui demandent s'il n'est pas le procureur de Nanterre qui avait négocié et presque obtenu la reddition d'H.B. À ce moment-là, il est devenu avocat général à la Cour de cassation. Pierre ne les reconnaît pas d'abord, ils ont l'air de cadres ou de personnes exerçant une profession libérale, il ne se souvient pas s'ils lui ont dit leur nom. Mais ils lui ont rappelé que leur fille faisait partie des otages, peut-être même des six petites restées dans la classe jusqu'au dénouement. Il prend des nouvelles de la fillette : elle n'aurait aucun souvenir et ne serait pas marquée, tout comme Claire P., Louis H., mais à la différence de Marion B. et Lucas N., Marion explique à Benjamin Castaldi qu'elle a des flashs, H.B. entrant dans la classe, son sac plein de fils, et Lucas N. affirme, sur le plateau de « Faites entrer l'accusé », qu'il revoit encore l'image de la face cagoulée d'H.B. Il est alors accompagné de son père qui l'a lui-même libéré et qui fréquente la même salle de sport qu'un des membres du RAID retrouvé sur les lieux. Quelques années plus tard, l'ex-procureur de la République rencontre, encore par hasard, dans un petit restaurant du 16^e arrondissement, les mêmes parents. Ce devait être un samedi ou un dimanche, au déjeuner. Elle est assise avec eux, elle doit avoir maintenant une quinzaine d'années, elle lui dit qu'elle va bien.

Lorsque ses parents décident de quitter leur appartement de Neuilly, Diane de M. trie, avec sa mère, des vieux documents. Elle tombe alors sur une

photo de *Paris Match* où elle se reconnaît, toute petite, entourée de policiers. C'est alors qu'elle apprend de sa mère, qui ne lui en avait rien dit auparavant, qu'elle a fait partie des vingt et un enfants retenus. Elle a 8 ans. Dans sa nouvelle école de Levallois, en CE2, afin de mieux s'intégrer, elle fait un exposé sur H.B. et «la maternelle de Neuilly». La maîtresse lui pose de petites questions, elle répond à partir de ce qu'elle a appris de ses parents. Elle montre la fameuse photo. Les autres élèves sont curieux. Claire P. aussi a fait un exposé semblable, et c'est à peu près la seule fois où elles ont été vraiment confrontées à cette histoire, lorsqu'elles ont eu à la traiter comme un sujet. Diane de M. dit qu'elle ne l'a pas vraiment vécue. Pourtant, aucun des ex-petits otages que nous avons contactés ne souhaiterait replonger dans sa mémoire au cours d'une séance d'hypnose, comme nous le leur avons proposé pour écrire ce livre. Dominique et moi, nous les comprenons : maintenant qu'ils sont bien dans leurs baskets, comme ils disent, ils ne sont pas sûrs d'avoir envie de remuer ce qui est enfoui, même si peut-être ils seraient curieux de savoir s'il leur reste quelque chose. D'ailleurs, aucun d'entre nous n'a tenté une telle expérience, à part Johann qui souhaitait ainsi dépasser certains blocages dus à une extrême timidité. Il en a été très déçu : l'hypnotiseur, pourtant assermenté, ne faisait rien d'autre que lui jouer une sorte de musique planante au synthé en lui posant de vagues questions d'une voix traînante. Ça ne marchait pas du tout : rien à voir, précise-t-il, avec les violentes immer-

sions dans l'enfance refoulée qu'on voit, par exemple, dans des séries comme *X-files*, qui permettent au héros de revivre, entre autres, le moment où sa petite sœur est enlevée.

Je suis le plus jeune d'entre nous, j'ai plus d'un an de moins que les ex-petits otages dont j'ai pourtant quelques souvenirs assez précis. J'habitais Saint-Cloud quand ça s'est produit. Mes grands-parents étaient, eux, à Paris, rue de la Faisanderie. Ils ne m'ont jamais parlé de cette lettre d'H.B. et ils sont décédés aujourd'hui. Je lis les magazines, je suis de près l'actualité dont la connaissance m'est utile. Mon domaine d'activité, c'est le management de qualité : un travail qui vous pousse parfois à jouer un sale rôle dans les boîtes et que je ne suis pas sûr de continuer si, par hasard ou par chance, je gagnais soudain l'équivalent de 100 millions de francs. Dans ce cas-là, je ferais un investissement et vivrais sur mes rentes en m'adonnant à mes passions. La qualité principale que réclame mon job actuel, c'est la diplomatie, qui me semble devoir être importante aussi pour un homme politique moderne (avec la capacité d'analyse factuelle et l'impartialité). Je suis le seul d'entre nous à me souvenir qu'en 2009, des lettres de menace, toutes les mêmes, avaient été envoyées dans des écoles de Neuilly, et en particulier dans l'école d'H.B. Des

acteurs comme Bernard Giraudeau ou Gérard Lanvin ne me disent plus grand-chose, à la différence de Mel Gibson, le héros de *L'Arme fatale*. À mes yeux, ce dernier, vieilli jusqu'à la cinquantaine, le visage charnu et carré, légèrement dégarni, ferait un très bon H.B. Ce qui m'avait paru vraiment étrange, avec cette histoire de lettres, en 2009, c'était que cet homme, qui prétendait menacer de mort la direction des écoles, accompagnait son message d'une balle à blanc.

Voilà quelqu'un qui ne maîtrisait pas du tout le français, nous dit Catherine G., l'actuelle directrice de l'école, lorsque nous sommes revenus à Neuilly accompagnés de Bastien Gallet et de 4 étudiants des Beaux-Arts de Lyon. Le message était écrit à la main, en lettres d'imprimerie avec un normographe et bourré de fautes, «je vous interdit» avec un *t*, «ils prennent» sans *e-n-t*. Signé : «Les brigades punitives du front national». 3 d'entre nous, dont Stéphane et Rose, pensent par ailleurs que si l'auteur des messages interdisait de prendre dans l'école des petits Noirs et des étrangers, c'était peut-être en référence à la vidéo où Nicolas Sarkozy en réclame un à H.B., ce qui, en 2007, a semblé à Éric Naulleau, sur le plateau de «On n'est pas couché», un argument de négociation «incroyable». En plus de la balle à blanc, il y avait un dessin de *charter* avec écrit en dessous : «Les immigrés dehors!» comme un dessin d'avion enfantin. Mme G. précise qu'il y avait des ordres de la police et de l'inspection de ne rien dire. Elle est gênée parce que les

médias profitent de l'occasion pour rappeler l'histoire de *Human Bomb*. C'est peut-être par la police que cela a fuité, suppose-t-elle, mais ça a été vite réglé : le vendredi matin, il a été arrêté, c'était un monsieur déséquilibré qui avait fait ça par ennui.

Bien que plus de 4 millions de téléspectateurs aient vu, le 9 juillet 2010, le lancement de «Secret Story 4», et que plus de 2 millions aient suivi en quasi-direct, chaque jour, le devenir des candidats enfermés dans la *Maison des secrets* de la plaine Saint-Denis, moins de 20% d'entre nous disent avoir regardé cette émission. Certains, comme Philippe, Gérard ou Andrée, qui a reçu la lettre d'H.B., n'en ont même pas entendu parler. Je fais partie de ces 20%, je le dis sans honte : mon ex l'a même regardée tout l'été durant, bien plus régulièrement encore que Johann ou les petits-enfants de Zoé. Marc et Bernard D., qui travaillait comme informaticien dans la boîte d'H.B, l'ont seulement entrevue, le premier parce que son petit-fils la regardait de temps en temps, le second parce qu'une ancienne copine d'un de ses fils y participait en tant que candidate. Nicole2, Fabienne, Johann et moi sommes les seuls à avoir suivi Marion B. qui se présentait en *prime* comme une ex-petite otage de *Human Bomb*, passée à deux doigts de la mort. «La voix», une voix grave et désincarnée provenant de nulle part, susceptible d'intervenir à tout moment de l'émission, a décrit cela comme «un lourd secret», Aline et William comme un secret valable pour ce jeu,

mais douteux. Pour cette occasion, Marion porte une petite robe blanche au milieu des fumigènes, et des escarpins mauves : elle dit qu'elle est un peu excitée et stressée. Au moment où elle entre dans la maison, on voit des gens serrés en masse qui tendent les mains pour essayer de la toucher. Elle n'est pas l'amie du fils de Bernard D., mais j'imagine que certains diraient que son style s'approche de celui de mon ex.

Contrairement à Pierre Lyon-Caen, l'ex-dernier négociateur avec H.B., et Nathalie R., l'institutrice de la maternelle de Besançon, un certain nombre de ceux qui ont contribué à ce livre, comme Élodie L., la lycéenne de Béziers, Bernard D., Richard B., l'ami d'enfance d'H.B., et même quelques-uns parmi nous, comme Nicole2, ex-modèle vivant, ont été sollicités par des productions pour participer à des *talk-shows* et des émissions de télé-réalité. Nicole2, par exemple, qui connaissait l'histoire de Marion par ouï-dire, a repoussé les avances de « Confessions intimes » car le seul but de l'émission était de filmer, dans le contexte familial, des scènes de jalousie et des engueulades dues à son activité, déplore-t-elle. De même, comme l'ont bien deviné François et Cédric, c'est bien la boîte de production Endemol qui a contacté Marion. À ce que disent Diane de M. ou Christine D., la maman de Claire, les assistantes ont utilisé les pages Facebook des ex-petites otages ou celles de leur frère, comme ça s'est passé plus tard pour Élodie L. avec Babeth G. de Coyote production. Endemol avait réussi à obtenir

la liste de classe, supposent plusieurs parents, grâce à l'un d'entre eux : un nom est même cité à plusieurs reprises au cours de nos entretiens.

Plus de 41 % d'entre nous, surtout ceux qui ont dépassé la quarantaine, comme Karine, Jacques et Marc, mais pas uniquement (Charlotte et Aline), s'imaginent que les jeunes générations sont prêtes à tout pour médiatiser leur intimité. Mais Laurence Dreyfus, surnommée « l'institutrice-courage », et Nathalie R., l'institutrice de la maternelle de Besançon, qui n'a pas été surnommée mais a obtenu des médailles académiques et municipales pour son sang-froid, rappellent que pendant la prise d'otages, plusieurs parents non concernés prétendaient être des parents d'élèves captifs afin de passer à la télé. C'est pour ça que Nathalie a décidé de répondre elle aussi, presque à vif, aux interviews : tout le monde prétendait connaître Kevin, le jeune preneur d'otages, on s'agglutinait pour dire n'importe quoi, on parlait de sang, de coups de feu, et le quartier de la Planoise est un quartier difficile, ça pouvait vite déraper.

Il y a deux ans, Claire, Diane, Marion, Fleur et quelques autres ex-petites otages reçoivent un message d'une journaliste qui prétend enquêter sur l'affaire de la maternelle de Neuilly. Je lui ai répondu que je n'avais pas de souvenirs, explique Diane, et ne pouvais donc en aucun cas lui être utile. Après deux jours, elle m'a appelée et s'est adressée à moi comme si elle passait en

confession. Il ne faut pas encore en parler en public, dit l'interlocutrice, et, au bout d'un moment, elle finit par lâcher qu'elle travaille pour « Secret Story »... je ne sais pas si vous connaissez le concept. 43% d'entre nous, en réalité, l'ignorent. Certains, comme David, croient le connaître mais le confondent avec « Fear Factor », le jeu des phobies. Diane de M. en a une idée assez précise, mais très négative : ce genre d'émission, c'est tout ce qu'elle renie. Ses parents, journalistes, ne sont pas chauds du tout. Fleur et Claire non plus. La seule chose qui l'aurait intéressée, avoue-t-elle, aurait été de pouvoir lire le contrat : je trouvais l'émission tellement aberrante que j'aurais bien voulu connaître les clauses par curiosité. L'assistante relance, évoque des sommes d'argent, la possibilité de rembourser les vacances de Claire qui a prévu un voyage en juillet, et puis, finalement, trouve Marion qui accepte mais s'en va au bout de 2 jours. Christine D., la maman de Claire, autant qu'Irène et Marc, considère cela, somme toute, comme une réaction saine.

Que Marion ait accepté, cela prouve quelque chose, pensent environ la moitié d'entre nous. Mais quoi ? C'est la réaction typique après un récit extérieur, déclarent Zoé, Valentin et 10 ou 12 autres : elle en a entendu parler par ses parents, n'a pas vraiment ressenti l'événement, n'est pas marquée du tout par l'expérience. Elle s'en sert pour se faire un nom, en tirer profit (Marc et Valentin). Finalement, elle manipule les médias, disent Aline et Sandrine :

c'est assez malsain, repoussant, ignoble, dérangeant, abominable, trash, nous n'aurions jamais fait ça ; seuls Pierre et moi ne sommes pas choqués. C'est tout le contraire ! soutient Dominique, et là je dois bien dire que je la suis en partie, avec Anne et trois ou quatre autres : c'est grave ! Vous ne voyez pas qu'elle reproduit ce qu'a fait H.B. lui-même en version faible ! Ce besoin de télévision, l'émission est pour elle comme un rêve : ce n'est pas une partie de plaisir ! C'est un accès à l'évacuation de la douleur. Les participants à ce genre de spectacle sont des gens très fragiles, généralise Charlotte. Pour en attendre quelque chose, il faut être fragile, d'ailleurs, c'est dramatique parce que ça les fragilise encore plus socialement et psychologiquement.

Babeth G., de Coyote production, entrée en contact avec des lycéens de Béziers suite à l'immolation de Lise Bonnafous, nous répond au téléphone que, finalement, l'émission de Dechavanne sur TMC qu'elle préparait alors n'a pas eu lieu et n'aura pas lieu. Mais elle ne peut pas nous dire si c'est une méthode courante, chez les professionnels comme elle, que de passer par les réseaux sociaux pour infiltrer les jeunes. Elle a besoin d'en référer à sa hiérarchie, car ce sont là des secrets de fabrication, explique-t-elle, chaque production a les siens. Si j'avais à les contacter, ces ex-petites otages, je ne sais pas si j'en aurais été capable. Je ne peux pas vous en dire plus. Quand elle entend que c'est déjà beaucoup nous en avoir dit, elle

est intriguée et change de ton : qu'a-t-elle bien pu lâcher comme contenu qui puisse être intéressant pour nous? Va-t-elle apparaître dans le livre? Oh, ça, pas question! Et vous, comment procédez-vous? demande-t-elle, par défi. Nous évoquons nos profils Facebook *ad hoc* destinés à hameçonner (ex-otages, journalistes, faiseurs de docufictions), les coups de fil aux heures creuses chez des particuliers ou dans les écoles de Neuilly, les rendez-vous avec les maîtresses obtenus plus facilement parce qu'on est aussi professeur, les interviews-*tchats* avec Rafaël O. ou Julien Masdoua, le Berthier de *Cinq sœurs*. Elle ne donne pas sincèrement son avis mais elle se calme et se met à comparer le vocabulaire des témoins à vif à celui des témoins après coup venus sur les plateaux télé, qu'elle trouve trop souvent nettement atténué. Elle propose ensuite de demander, de manière formelle, l'accord de ses supérieurs, et de nous rappeler plus tard si on lui donne le feu vert.

Dans un sujet projeté en direct du plateau, le vendredi 9 juillet 2010, Marion refait l'historique des événements de 1993. Alternent alors point de vue objectif, mêlant à son discours des images d'archives d'époque, mais aussi de plus tardives, provenant d'émissions comme «La Marche du siècle», et point de vue subjectif, lorsqu'elle répond en direct aux questions de Benjamin Castaldi.

– Point de vue objectif : on voit Paul Amar et Bruno Masure présenter l'événement quand il a lieu ;

Marion, en incrustation et en direct, se regarde elle-même indiquer, dans une vidéo faite en studio un peu avant, les dates et le pseudo du preneur d'otages. Nicolas Sarkozy dit dans un montage qu'il n'y avait plus rien à faire, qu'H.B. ne voulait plus rien entendre et qu'on avait tout essayé. Marion indique ensuite qu'H.B. a été tué pendant la libération et qu'elle est la dernière petite fille à être sortie de la classe.

– Point de vue subjectif : assise sur un canapé en forme de nuage inspiré de Tim Burton, elle répond au présentateur Benjamin Castaldi. Comme il lui demande si cet événement, qui a fait trembler la France entière, a eu des conséquences sur son existence, elle explique que oui, que désormais elle analyse pas mal les gens dans les transports en commun et qu'il lui arrive de changer de métro quand une tête ne lui semble pas nette.

57% d'entre nous estiment ne pas avoir de secret valable pour pouvoir entrer dans *La Maison des secrets* si jamais ils l'avaient désiré. Quant aux autres qui prétendent le contraire, pas même la moitié d'entre eux ne peut en mentionner un seul au téléphone. Pourtant, lorsqu'on nous écoute raconter les parties de notre vie que nous jugeons utile d'invoquer pour justifier nos opinions ou théories personnelles, nous constatons que certains d'entre nous pourraient être qualifiés, avec un degré d'approximation tolérable :

– de « mentalistes » (secret de Bastien, qui termine 3^e du jeu) : pensons à Irène, qui parvient à

retrouver des souvenirs dont elle ignore l'origine, à Johann, qui pratique aussi l'auto-hypnose ;

– de « miraculés » (secret de Maxime, éliminé par le public au 64^e jour) : pensons au moins à Valentin, qui échappe à des tirs croisés à la kalachnikov lors d'un guet-apens en Afrique ;

– d'« oreilles absolues » (secret de Charlotte, éliminée par le public au 57^e jour) : pensons à Stéphane ou David, qui peuvent retrouver la *Marche turque* en tâtonnant au clavier.

En ce qui me concerne, je n'ai ni cadavre dans le placard ni secret banal, j'ai fait du sport sans être un champion, rien qui vaille pour une émission.

Le 11 juillet 2010, on voit Marion allongée sur un canapé rose. Depuis le début de la journée, expliquent les sous-titres, elle se confie à Thomas, éliminé par le public le 8 octobre. Elle est préoccupée : sa famille lui manque trop, ici, elle n'est pas rassurée, les candidats ne sont pas assez proches. Au moment où elle révèle son secret d'ex-petite otage d'H.B., on n'entend qu'un seul d'entre eux dire qu'il se souvient de cette histoire. C'est Ahmed, l'ex-caporal et gérant de boîte de nuit à Strasbourg, qui a été exclu 5 jours après, pour avoir mis deux claques à Alexandre. Par la suite, il réglera ses comptes avec la prod en postant 5 vidéos sur Youtube pour dénoncer la triche et les comportements réels de candidats qu'il qualifie de « psychopathes » et/ou de « pervers » : Alexandre, révèle-t-il, dort 15 heures par jour et marmonne des

choses bizarres tout le reste du temps, John a mis un pistolet sur la tempe de son ex, Chloé, pour la forcer à avoir des relations sexuelles avec ses potes, Bastien, de source sûre, est en relation avec un paparazzi.

Sur Purepeople.com, on tient quand même à rétablir certaines vérités : contrairement à ce que tout le monde pense, explique l'administrateur du site, la Marion B. qui a participé à « Secret Story » (mais a refusé de contribuer à notre livre) n'est pas la même personne que la Fleur B., ex-petite otage et fille de Sébastien B., patron de Colony Capital et proche de Nicolas Sarkozy. Au moins 76% d'entre nous dont Aline, Nicole2 et Yohann constatent pourtant une ressemblance frappante entre le portrait de Fleur B. tel qu'on peut le voir sur son profil Facebook et le visage de Marion tel qu'il apparaît au cours de l'émission, en particulier lorsque, prise de profil, elle discute avec Thomas, le candidat né hermaphrodite. Fleur B. répond à notre appel un dimanche de janvier 2012. Son numéro de portable est sur Google, car elle est agent immobilier et c'est son instrument de travail. Elle est très avenante, nous écoute, amusée, pour ensuite nous expliquer qu'elle s'appelle bien Fleur B. mais qu'elle n'est qu'une homonyme. Elle est originaire de Côte-d'Ivoire, et sensiblement plus âgée que les ex-petites otages. En revanche, elle a déjà été contactée par erreur, comme c'est le cas maintenant : c'était il y a 2 ans, lorsque la production de « Secret Story » cherchait, elle aussi, la vraie Fleur B. de Neuilly.



Cette proposition lui a donné l'idée de s'inscrire au casting d'« Un dîner presque parfait », sur M6. Elle l'a réussi, et son menu a été un véritable voyage initiatique, apprend-on sur le site de l'émission. Ensuite, ça s'est enchaîné : « Les Z'amours » (France 2), « Money Drop » (TF1). Quand vous participez une seule fois à un jeu de ce genre, vous êtes répertorié dans une banque de données, vous faites partie d'un réservoir de candidats potentiels et les productions se passent vos coordonnées pour vous proposer d'autres participations à d'autres émissions, explique-t-elle.

Ahmed déplore avoir été, le jour de son renvoi, séquestré de 5 heures du matin jusqu'à minuit dans

une chambre de 9 mètres carrés : il considère cela comme un acte de discrimination raciale et sociale. Comme plus de 82% des protagonistes, en particulier certains parents, membres du personnel des écoles, les institutrices et H.B. lui-même, l'ex-candidat a le sentiment d'être manipulé par les médias. Impression que partage Nathalie R. lorsqu'elle apprend par des amis qu'elle est dans *Closer* puis d'autres journaux à sensation dont elle a oublié les titres, ce qui lui donnait, chaque fois, l'envie de se mettre dans un trou de souris. Lorsque Christine D. se retrouve en double page de *Paris Match* sur une photo prise par les pompiers, avec une légende qui explique qu'il s'agit là de la libération finale, elle a le sentiment qu'on lui vole une part de son intimité : « D'abord, c'était faux! nous dit-elle, ça s'est passé au début du premier jour, au moment où je récupérais Claire, ensuite, on ne m'a pas demandé mon avis, et mon visage n'était même pas flouté. » Elle contacte un avocat ami de la famille, on leur répond que l'affaire de la prise d'otages est considérée comme un événement public et que les photos sont légales. Elle n'a pas le courage de passer du temps là-dessus. Finalement, elle laisse tomber.

Je n'étais pas à Paris pendant la prise d'otages, je suis rentré en France en 2007, mais je peux citer le nom de Daniel Boulanger, l'homme du RAID qui a abattu H.B. : son visage, je l'ai vu au moins deux fois depuis mon retour, dans différentes émissions qui reconstituaient le moment où il entre par la porte de la classe et celui où il appuie sur la détente. H.B. est accroupi contre un mur, il somnole, et on lui tire dessus dans la pénombre. Au bout d'environ 4 minutes de discussion, je m'interromps pour aller éteindre la télé qu'on entend en arrière-plan. J'ai un léger accent, que mon interlocuteur téléphonique identifie d'abord comme un accent libanais, avant de comprendre qu'il s'agit de l'accent que prennent certains français, comme son père et son oncle, lorsqu'ils vivent longtemps dans des pays africains francophones. J'ai vécu plus de 10 ans au Gabon où j'ai travaillé, entre autres, comme convoyeur de fonds après avoir été militaire, vigile et garde forestier. J'aime l'histoire, les civilisations anciennes, les pierres précieuses. La nouvelle est un art que je prise particulièrement. Je cite Confucius



PRÉSIDENTENCE DE LA RÉPUBLIQUE

Référence à rappeler
SCP/UT/F018622

Monsieur,

Le Président de la République a bien reçu le message électronique par lequel vous lui faites part de votre souhait de l'interviewer.

Monsieur Nicolas SARKOZY m'a confié le soin de vous assurer de toute l'attention avec laquelle il a été pris connaissance de votre démarche.

Je dois toutefois vous indiquer que ses nombreux engagements ne lui permettent cependant pas de réserver une suite favorable à votre demande dans un délai proche.

Je vous prie d'agréer, Cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Le Chef de Cabinet Adjoint
Simon BABRE

Au moment où nous corrigeons ces lignes, fin février 2012, nous recevons cette lettre signée Simon Babre, ex-sous-préfet du Var, que l'on a pu voir sur une photo du quotidien Var-Matin.com en tenue ignifugée, au PC des pompiers, lorsqu'un incendie a ravagé les hauteurs de Toulon, le 7 août 2010. ■

pour dire en peu de mots que l'idéal serait de pouvoir exercer un métier qui nous plaise, mais j'ajoute que ce n'est pas possible.

Je suis passé complètement à côté de l'école, mais comme Dominique et Fleur B. (l'homonyme de l'ex-petite otage), la littérature est quelque chose qui me touche. Il m'arrive de lire des livres sur la finance, et c'est moi qui, le premier, donne les références du livre de Paul-Loup Sulitzer intitulé *Le Président* car, dans ce livre, le personnage du président élu contre le candidat d'extrême droite à plus de 80% s'appelle Berthier. Je sais bien que les histoires de Sulitzer sont écrites avec des tournures de téléspectateurs et des scénarios grossiers, mais là n'est pas leur intérêt. Pour moi, leur intérêt est de nous montrer clairement comment pensent les gens de droite et, en particulier, d'exhiber clairement ce qui constitue leurs hantises. En ce qui me concerne, écrire signifie plutôt construire dans ma tête des petites histoires pendant la journée, par exemple, sur les mœurs de gens avec qui j'ai travaillé dans les forêts. Mais à la différence de Fleur B. (l'homonyme) et de Dominique, je n'ai rien encore mis par écrit ni rien promis d'expédier par mail à mon interlocuteur téléphonique.

L'aspect monotone du style, dans la majorité des œuvres de Paul-Loup, vient du côté mécanique de son expression. Dans *Le Président*, 93% des termes utilisés pour qualifier les habitants des banlieues se limitent à

« canailles », « sauvageons », « petites frappes », « racailles », « zivas » et « bandes de jeunes désœuvrés » (par exemple, au début du chapitre xxii), lesquelles pourraient provoquer un séisme politique en France si elles se rapprochaient d'intellectuels comme Philippe Sollers (Pierre Soyeux, dans le roman) ou de syndicalistes puissants comme Arlette Laguiller (Galia Michel). C'est une idée que j'ai entendu reformuler par Éric Hazan lors d'une conférence, en 2008, au cours de laquelle il ne nommait pas ces intellectuels-là. Même si Sulitzer est un type de droite, je trouve franchement ridicule, enfin, qu'on le dénigre au prétexte qu'il n'écrit pas ses livres. J'ai envie de dire : « Et alors ! Le nôtre, est-ce nous qui l'avons écrit ? » Mon avis, concernant cet auteur, est qu'il applique, de façon peut-être un peu brutale, aux fictions romanesques des méthodes qui ont fait leurs preuves dans la production cinématographique. Que je sache, il ne viendrait à l'esprit de personne de critiquer Spielberg parce que ce n'est pas lui qui tient la caméra ou parce qu'il fait faire ses montages ou ses effets spéciaux par des techniciens.

Avec David, William et Diane de M., l'ex-petite otage, je ne comprends pas bien la question n° 16, celle qui cherche à induire une comparaison entre le gangster Jacques Mesrine et H.B. Pour tout dire, moi, elle me révolte encore plus que Diane, mais pour d'autres raisons. Je vois dans le geste d'H.B. un acte qui a quelque chose à voir, je le dis carrément, avec les suicides chez France Télécom. Voici ma

théorie : ce qu'a fait H.B. est une manière de communiquer quand on vous refuse la communication. Avec William, je compare ça au comportement des jeunes qui cassent, en marge des manifestations : c'est une manière, la seule qui reste, de pointer un problème. Ce que je reformule en disant qu'alors le problème devient le moyen d'expression du problème. Et puis, excusez-moi, mais je ne trouve pas l'acte d'H.B. grave au point qu'on puisse le comparer aux crimes de Mesrine. Personne n'a été blessé au cours des 3 jours de captivité, aucun matériel cassé, rien. Les petits n'ont pas dû comprendre ce qui se passait, seuls les adultes ont eu très peur. J'ai envie de dire qu'H.B. a trouvé un moyen, peut-être le meilleur moyen imaginable, de faire aux adultes le plus peur possible sans réellement provoquer de dégâts. Mais la peur les a rendu fous de rage et il est mort pour ça. Je peux comprendre qu'on puisse faire un geste de ce genre quand on veut montrer sa souffrance, surtout quand on pense qu'elle peut être la même chez d'autres.

J'apprends, en écoutant le contenu de la question n° 22, que la police aurait tenté de dissuader la sœur d'H.B., Anne-Marie S., qui voulait reconnaître le corps de son frère, au prétexte que les tirs dans la tête l'avaient défigurés. Mais elle insiste. On lui présente alors le cadavre sous un drap blanc, à travers une vitre. Lorsqu'elle parvient à le voir, elle constate qu'il n'était absolument pas défiguré et qu'il n'y avait pas de traces de balles. Comme 18% d'entre nous, dont Lauriane,

Philippe et Nicole, je refuse, dans un premier temps, de me prononcer là-dessus. C'est étrange, curieux, et même perturbant ! disent Pierre et Arnaud, exprimant bien mon sentiment. C'est parole contre parole, dit Dominique : deux versions exclusives l'une de l'autre, précisent Cédric et Philippe, et c'est très fâcheux, continue ce dernier, car cela accrédite l'hypothèse selon laquelle les services étatiques maquillent la vérité. Pierre Lyon-Caen, qui revoit un peu plus tard Anne-Marie pour témoigner dans une procédure en diffamation intentée par Charles Pasqua contre le Syndicat de la magistrature, se souvient, pourtant, qu'à aucun moment elle ne lui a parlé de l'aspect du corps de son frère tel qu'on le lui a montré, sans doute à l'institut médico-légal. Avec Cédric, il rappelle que personne d'autre n'a contesté, à sa connaissance, que les policiers aient tiré à bout portant sur le crâne d'H.B.

23 % d'entre nous partent du principe qu'Anne-Marie S. ne dit pas la vérité et que reste vraie la version officielle du gouvernement selon laquelle H.B. aurait été abattu par Daniel Boulanger, l'ex-homme du RAID, au moment où, se réveillant au matin du samedi 15 mai, il fit un mouvement vers son sac. Nicolas Sarkozy se souvient, en 2005, lorsqu'il contribue au livre *HB* de Jean-Pierre About, le reporter de TF1 qui décrit le preneur d'otages comme un « monstre noir tapi derrière son armoire », au fond de la classe, qu'H.B. gisait au sol avec la tête explosée. J'ai toujours entendu dire qu'on lui a tiré

dessus! répètent Nicole² et Françoise qui ont qualifié Nicolas Sarkozy de courageux non seulement dans son intervention au cours de cette affaire, mais aussi dans sa réforme des retraites. Aucune d'elles ne trouve à la police de raisons de mentir. Au fond, avec Irène, elles considèrent elles aussi le problème comme assez «secondaire», l'important étant qu'H.B. ait été tué : il avait atteint un tel degré de dangerosité! Mais elles ne veulent pas signifier non plus qu'Anne-Marie mente délibérément. Elles pensent, avec Daniel et Lauriane, que, hors d'elle, ou troublée par la douleur, elle a pu avoir comme une vision, qu'elle a vu ce qu'elle voulait voir. De toute façon, soulignent, entre autres, Arnaud et Françoise, il a bien dû y avoir des photos de prises!

Au bout de 1 h 20 min 56 s, le docufiction de Patrick Poubel (2007), dont le scénario s'appuie sur les enregistrements policiers que livre Jean-Pierre About, nous montre une vidéo d'archives tournée par les pompiers dans la classe juste après les tirs : on voit un homme en civil prendre une photo avec un gros flash. La seconde d'après, apparaît sur l'écran une photo d'archives. Dominique Rizet, coauteur et ex-reporter, nous explique qu'il avait un copain à la préfecture de police, qui est devenu par la suite un des personnages tués du livre *Sarko m'a tuer* de Gérard Davet et Fabrice Lhomme (Stock, 2011) pour avoir laissé entendre comme Alain G., ex-directeur de la rédaction de *Paris Match*, que Cécilia S., l'ex-femme du présentateur Jacques Martin puis de Nicolas Sarkozy,

avait un amant. C'est à cet ami qu'il s'adresse pour obtenir quelques clichés. Les photos sont conservées dans le coffre de monsieur S. Ils en sortent les planches contact. Certaines sont réservées pour *Paris Match*, mais Dominique est autorisé à en prendre 2 ou 3. La première qu'il choisit est celle d'H.B. mort sur les matelas de gym. Ce sont deux matelas de gym bleu et orange tels qu'il y en a encore aujourd'hui à l'école.

Il se souvient au téléphone qu'on voit une flaque de sang et le dispositif d'explosifs fixé autour du ventre par du scotch marron collé sur sa combinaison bleu foncé. H.B. est couché en chien de fusil sur le côté droit. On voit aussi du sang sur sa tête, et il n'a pas de cagoule noire à la sous-commandant Marcos. On ne distingue cependant pas ses traits, ce qui tend à confirmer le souvenir de Nicolas Sarkozy (*Libération*, 7 août 1996) lorsqu'il affirme qu'en réalité H.B. portait un masque de plastique couleur chair, du genre masque de théâtre. Autour de lui, il y a une bouteille d'eau, un sac, des papiers chiffonnés, derrière, un meuble à étagères vide. En n° 2, Dominique prend une photo de l'institutrice avec Évelyne Lambert, le médecin des pompiers qui avait donné le signal aux hommes du RAID qu'ils pouvaient intervenir. Elle est avec ses cheveux noirs coupés courts et ressemble un peu à la chanteuse Desireless. En n° 3 : l'image d'un gars du RAID qui court avec un gamin dans les bras, penché en avant. Il en dépose une à l'agence Gamma, une à *France-Soir*. En tout, il gagne 7 000 francs.

Quand il revoit cette image, 15 ans plus tard, dans le docufiction, il trouve qu'elle a perdu de sa force avec le temps.

Environ 37% d'entre nous partent du principe qu'Anne-Marie S. dit vrai, suggérant plus ou moins consciemment (47%) qu'alors les forces de l'ordre auraient comploté. Cela n'est pas pour surprendre, et seules Hélène et Zoé ont l'air franchement révoltées au téléphone. Les autres sont fatalistes. Une bonne dizaine d'entre nous, comme Dominique et Zoé pour qui H.B. a choisi Neuilly comme symbole, ne voient pas pourquoi Anne-Marie mentirait. Aline, Charlotte et 5 ou 6 expliquent en outre que les mensonges viennent toujours du pouvoir qui cherche à empêcher la polémique de s'installer. Mais les seuls à demander des précisions sur les circonstances de la mort d'H.B. et, en particulier, s'il y avait sur place un autre témoin adulte que les policiers, sont Rose, Cédric et Marc. Nathalie R. explique qu'un cas de figure similaire s'est produit avec sa classe maternelle : à la Planoise (Besançon), la police avait fait vider l'école, elle était la seule adulte dans les murs. Mais au moment où Kevin, le jeune preneur d'otages, s'est rendu à la police, elle avait quitté la salle avec les 5 élèves qui restaient. Je n'ai donc pas vu lorsqu'il a été tasé, nous dit-elle, et j'ignore pourquoi il l'a été. Il semblerait qu'il ait eu un geste : il s'est mis la tête en bas, recroquevillé sur son sac à dos... mais je ne sais pas comment ça s'est fini.

En décembre 2011, nous étions au salon du livre de Toulon pour voir Gérard présenter son roman *Andrau le mac* (Géhess, 2011), un roman noir sur l'affaire Yann Piat. Nous comptions bien en profiter pour discuter avec Paul-Loup Sulitzer, entre autres des raisons de son choix du patronyme Berthier pour son personnage de Jacques Chirac. Il n'est finalement pas venu, mais nous tombons par hasard sur Christian Estrosi, ex-4^e au grand prix de France moto et député-maire de Nice, venu signer *Le Battement d'ailes du papillon* (Pascal Galodé, 2011). Christian se souvient très bien de l'affaire de la maternelle de Besançon. Il défend l'usage du Taser. Il nous explique qu'il a fait en sorte que la police de Nice en soit équipée : «Tous mes hommes ont dû passer une habilitation spéciale, dit-il. Des journalistes de TF1 m'ont alors interrogé sur la dangerosité de l'impulsion électrique. Ils pensaient que ça pouvait être mauvais pour la santé! Alors j'ai enlevé ma veste, je prends un policier qui était là, et je lui dis devant les caméras : "Allez, tasez votre maire! Allez-y! tirez! — Non, Monsieur le maire, je ne peux pas faire ça... — C'est un ordre, sinon, vous n'aurez pas votre prime!" Il tire : j'ai alors eu les jambes coupées pendant 2 secondes, je me suis effondré, mais ensuite tout allait bien. Ça vous est arrivé, quand vous étiez enfant, de jouer avec une prise de courant? nous demande-t-il. Moi, ça m'est arrivé : le Taser fait la même sensation qu'une bonne décharge. Mais il faut évaluer la cible au cas par cas : si le type porte

une bombe, il est possible que la décharge puisse la déclencher, là, je ne m'aventurerais pas.»

On ne saura jamais ce qui s'est vraiment passé, soupirent, avec 41 % d'entre nous, Rose et Lauriane, qui croit se souvenir d'enfants sortant de la classe en rang, tranquillement, au dénouement de la prise d'otages ; une classe avec des pupitres en bois, précise-t-elle. Cependant, plus de la moitié d'entre nous en viennent assez vite à proposer des hypothèses qui leur semblent crédibles, au moins tant que dure notre conversation. Par ordre décroissant de fréquence :

– 27 %, ce n'est pas vraiment le corps d'H.B., trop affreux à voir, et peut-être même déjà autopsié, qui a été montré à sa sœur (par exemple, William et Sandrine) ;

– 25 %, H.B. a été empoisonné avec le café qu'il réclamait pour rester éveillé. Solution policière inavouable, car équivalente à un meurtre avec préméditation, souligne David. Elle reste peu crédible, selon son frère Arnaud, car aucun poison par ingestion n'est assez violent et d'effet assez rapide pour empêcher le déclenchement d'un détonateur ;

– 20 %, H.B. a été gazé avec une bombe endormante (Marc, Hélène), solution policière inavouable car elle aurait pu mettre en péril la santé des 6 petites filles encore à proximité à ce moment ;

– 18 %, H.B. aurait reçu une fléchette, mortelle, du même type que celle pour endormir les éléphants ou les rhinocéros (Fabienne, David). Évelyne Lambert,

le médecin pompier restée avec les enfants jusqu'à la fin, rejette cette solution, sur France 2, quelques jours après l'exécution d'H.B., pour la même raison que le poison. Elle était proposée par un journaliste qui déplorait l'usage des armes contre H.B. ;

– 10%, le visage d'H.B. a été esthétiquement refait par la police pour être présentable (Anne).

Certaines hypothèses sont proposées à la suite, comme dans un cheminement vers le plus plausible. Par exemple, David, dont c'est le métier, à ce qu'il dit, de trouver des issues fictives là où l'on n'en voit pas, tâtonne en suggérant d'abord, avec William et Cécile, un escamotage du vrai cadavre, puis un étranglement maquillé d'H.B. Mais une piqûre à distance comme dans les safaris lui apparaît finalement la meilleure théorie. Pourquoi alors toute cette polémique sur les tirs illégaux à bout portant ! s'exclame-t-il. C'était pour faire diversion. Selon lui, les policiers font mal le travail. Il l'a souvent remarqué : ils n'arrivent jamais au crime parfait. Jacques relativise : tout dépend de l'arme avec laquelle on tire, parfois, cela peut être discret.

À la différence de 97% d'entre nous (Marc, Émile et moi constituons presque à nous seuls les 3% d'exception), j'ai vu des morts par balle, notamment dans la tête, il y a quelques années. Cela fait des dégâts, surtout à la sortie. Ça fait un petit trou devant, et de l'autre côté de la tête, ça explose : c'est normal, on voit bien comment est constitué un crâne,

c'est dans les possibilités d'un os convexe de faire cela. Je n'avais pas de diplôme particulier, je m'occupais de transports de fonds. En Afrique, on n'avait pas de véhicules blindés comme en France : on travaillait avec des voitures banalisées. Il y a eu un braquage. Je me souviens que c'était un transfert pour la Western Union. C'était dans une ruelle bordée de murs d'enceinte. Ils sont arrivés en taxis volés de chaque côté. Ils tiraient sans arrêt dans tous les sens. On a pris du plomb partout. Ce sont des jeunes qui se montent la tête, la misère aidant. Ils ne font pas ça avec des cagoules. Ils avaient plus peur que nous et avaient dû se droguer un peu avant, mais ils étaient malgré tout vraiment terrorisés : je l'ai vu dans leurs yeux. De les voir comme ça, c'est ça qui m'a fait peur. Moi, j'avais mon arme aussi. Ça pouvait partir en carnage. J'ai tiré un coup, et mon collègue a tiré par réflexe. Il a pris une balle de 9 millimètres dans la tête. Il était sur le siège à côté. C'étaient des bandes de très jeunes gens, comme on en voit en ce moment même sur i>Télé. Je regarde i>Télé après le travail, j'étais en train de le faire juste avant ce coup de téléphone et notre conversation. J'étais tellement crevé que j'allais m'endormir.



La bibliothèque de Thomas Lacoste, le lendemain de l'incendie qui l'a détruite. De la « suie caramel » gluante a envahi l'ensemble de l'appartement, rendant inutilisables tous les livres, même ceux qui n'avaient pas brûlé. Cette particularité, tout à fait inhabituelle, a fortement attiré l'attention des policiers. ■

Je suis le seul à faire remarquer qu'en nous appelant, nous les Berthier, toujours entre 18h30 et 20 heures, comme ce fut le cas pour écrire ce livre, on augmente la probabilité de toucher surtout des retraités, des sans-emploi et des étudiants comme moi, qui avais 7 ans au moment des faits. Et c'est vrai que chez Charles, Élise, Céline, Lionel, sur cet horaire, on peut tomber sur des secrétaires, des femmes de ménage ou des enfants qui parfois proposent de prendre un message ou vous répondent que le Berthier que vous cherchez à joindre est au travail et rentrera dans une heure au moins. Si j'avais été moins jeune, il est certain que j'aurais eu des souvenirs, mais là, je n'en ai absolument aucun, ni la « maîtresse-courage », ni même Sarkozy sortant avec, dans les bras, le fils de l'architecte neuilléen Stéphane H., qui n'a jamais souhaité s'exprimer sur la prise d'otages, mais que certains, présents sur les lieux, nomment parfois dans les discussions comme s'il allait de soi que tout le monde le connaisse lui et son fils. Je réponds à cette enquête téléphonique parce que je comprends vite

que la plupart des questions concernent le présent et que cette prise d'otages est sûrement un événement important, même si je l'ai oublié. Je suis militant. J'ai participé aux luttes politiques pour la régularisation des sans-papiers. Je pense qu'être politicien est un métier avant tout, qui ne nécessite pas d'avoir des dons ou des qualités innées mais une formation et le désir de faire une carrière. On retrouve cela dans tous les métiers où on ne se fait pas de cadeaux. Je le compare à celui d'universitaire, auquel je me destine puisque, comme Sandrine, je rédige moi aussi une thèse en histoire.

J'aime les résistants mais pas les politiques. C'est pourquoi de Gaulle, je le sépare en deux êtres distincts, et je ne suis pas sûr que j'irai jusqu'à le citer comme un exemple de courage. Je pense qu'aujourd'hui, prendre des hommes politiques en otages n'est pas possible. De même, jeter des trucs sur des CRS, casser dans les manifs, sont à mes yeux des actions politiques très risquées, pour un impact public assez faible. Pour moi, la vraie morale de gauche, ce n'est ni à la CGT ni au SNES qu'on la trouve. Face aux flics, dans les manifs, j'ai le sentiment d'être devant une bande de pillards ou de détrousseurs. J'accuse les grands syndicats de trop souvent confondre justice et légalité. Je suis à la CNT, un syndicat de lutte sans hiérarchie, qui refuse les négociations avec le gouvernement. Je considère le gaullisme comme une forme d'impérialisme qui s'est étendu sur l'ensemble de la V^e République et dont le

grand tort est d'avoir donné trop de pouvoir à l'exécutif. Comme Emmanuelle, mais plus de 2 mois après elle, je conseille à notre interlocuteur téléphonique de faire attention à ce qu'il publie. Avec Aline et Émile, je lui suggère, pour différentes raisons, de ne pas conserver tout son travail au même endroit.

Je donne des exemples d'amis, Guillaume M. et Karel S., qui ont pris 3 mois ferme pour une poubelle brûlée, ou encore de Thomas Lacoste, le réalisateur du film-entretien *Human Bomb* avec Alain Vogelweith. Ces derniers temps, raconté-je, Thomas préparait un film sur la corruption politique avec le magistrat Éric Alt. Au printemps 2010, on commence par visiter sa cave. Puis ses archives sont inondées. En septembre dernier, son ordinateur, ses disques durs sont « aspirés » par des visiteurs qui, visiblement, ne viennent que pour ça : ils entrent sans forcer la serrure, fouillent même la chambre du gamin et partent en laissant les lumières allumées, sans rien casser ni prendre. J'étais chez lui la veille d'un jour où ça s'est passé, je me suis senti épié tout l'après-midi. Enfin, le mois dernier, sa maison a brûlé, le feu partant de la bibliothèque, à l'endroit où étaient entreposés de gros disques durs externes dans lesquels se trouvaient les *rushes* du film en cours. J'explique que c'est là probablement le meilleur exemple que je connaisse de ce qu'on appelle « répression préventive » : il s'agit de vous faire taire avant même que vous ayez pu élaborer votre moyen d'expression.

Mais rien de vraiment comparable ne s'est produit pendant l'écriture des *Berthier*, malgré nos coups de téléphone répétés à la mairie de Neuilly et auprès de différentes institutions éducatives neuilléennes. Nous voulions savoir si elles avaient entendu parler d'actions douteuses effectuées en référence à H.B. «Vous pensez à quoi, en particulier, monsieur, nous répond-on? — Eh bien, par exemple, à des cartes de vœux vous souhaitant une année 2012 explosive et qui seraient signées “le fantôme d’H.B.” ou “les enfants d’H.B.”, quelque chose dans ce goût-là.» Sur les 8 écoles contactées, une seule jeune directrice a répondu d'une manière volontairement menaçante («Je vais déclencher le plan ORSEC», «Vous risquez de voir arriver les gendarmes»). Les autres ont soit ignoré notre appel, soit réclamé l'envoi d'un mail dans lequel la question serait formulée de façon plus claire, cela pour répondre au bout de 48 heures que seules la police et l'inspection étaient habilitées à communiquer sur ce sujet. La jeune directrice n'est pas restée effrayée très longtemps. Au bout de quelques minutes, elle nous confie qu'une bonne ambiance de sécurité règne dans son école, que non seulement elle fait les entrées et les sorties, mais qu'elle possède elle-même une qualité assez rare qui lui permet de savoir immédiatement qui est de son école ou non. Ce n'est pas un secret : elle est physionomiste. Tiens! on l'appelle sur une autre ligne : c'est Mme Jeanine B.! la directrice de l'enfance, qui, ne pouvant nous prendre au téléphone, il y a 4 minutes,

vient de lire le mail dans lequel nous lui posions la même question.

Comme anomalie pour ce livre, nous ne relevons pour le moment que la disparition et/ou la dégradation informatique des 5 derniers portraits statistiques que nous avons rédigés au 16 décembre 2011 (environ 25 pages), « Emmanuelle », « Françoise », « Gérard », « Jacques » et « Karine ». « Emmanuelle », « Gérard » et « Jacques » étaient imprimés et/ou enregistrés ailleurs, et nous avons réussi, avec l'aide généreuse de Karine elle-même, à refaire un « Karine », certes différent du premier, mais pas moins bien. Quant au « Françoise », voici ce que j'en retiens aujourd'hui, 2 mois après sa perte. Il concernait la question n° 6 : « Quelle est la première image qui vous revient quand on évoque l'affaire de la maternelle de Neuilly ? » Françoise, qui fait partie du petit quart d'entre nous à avoir passé les 70 ans, était un peu méfiante. Après avoir écouté notre message, elle a fait rappeler son mari, en éclaircur. Ce dernier a été particulièrement rassuré lorsque nous lui avons donné les références exactes du livre de Béatrice Patrie et Alain Vogelweith (Austral, 1994, p. 35) qui lui permettaient de vérifier que cette histoire de lettres aux Berthier n'était ni une fantaisie ni une tactique d'approche utilisable avec n'importe quel patronyme, comme l'a pensé Pierre un moment. Françoise s'est montrée très étonnée d'avoir été trouvée dans l'annuaire à ce nom car depuis son mariage, on l'appelle plutôt par son nom marital, un patronyme

appartenant à une ancienne famille aristocrate d'origine écossaise qui compte l'inventeur célèbre du phonautographe, un ex-ouvrier typographe, libraire et écrivain. Au téléphone, elle se souvient assez bien d'H.B. qu'elle voit cagoulé et armé, attaqué par le GIGN au milieu de gosses terrorisés courant en tous sens, protégés par une maîtresse qui fait tout ce qu'elle peut. Comme, depuis lors, rien de particulier n'est arrivé à notre manuscrit, nous avons mis ces problèmes de décembre sur le compte d'accidents informatiques, comme il se dit qu'il y en a, et nous avons changé d'ordinateur pendant les vacances de Noël.

Françoise est, avec Nicole² et 4 ou 5 autres, parmi ceux qui estiment que notre questionnaire est orienté. Elle ne l'a pas dit brutalement en ces termes, mais a suggéré ironiquement que toutes nos questions n'ont pour but que de nous faire parler, de façon détournée, de Nicolas Sarkozy, dont elle déclare l'action actuelle efficace, et l'intervention en 1993 dans la prise d'otages, une réussite. Parmi les Berthier de gauche, aucun ne nous a fait ce reproche, mais au moins 14% d'entre eux, dont je suis, se sentaient assez à l'aise pendant l'entretien pour exprimer explicitement leur hostilité envers l'actuel président. Durant son existence, Françoise a travaillé 7 ans : elle ne précise pas dans quel domaine. Provinciale d'origine, elle vit depuis son mariage entre Paris et Ibiza. De cette île, nous aurions tous une fausse image (drogues dures, boîtes de nuit) alors qu'Ibiza, en vérité, c'est

avant tout le *flower power*. À son avis, le film *À pied, à cheval et en voiture* (Maurice Delbez, 1957) donne une idée plus juste des années 1970 que Jacques Mesrine. Dans cette comédie (vue entre autres par Gérard, Marc, Émile et Stéphane), Noël-Noël, le héros du *Père tranquille*, incarne Léon Martin, modeste père de famille, dont la fille, étudiante en pharmacie, est amoureuse d'un jeune aristocrate, étudiant aussi. Elle finit par l'épouser malgré la différence sociale : les classes les plus diverses finissent par s'entendre, à partir du moment où les individus ne se montrent pas pétris de préjugés.

À pied, à cheval et en spoutnik (Jean Dreville, 1958), la suite, revue aussi après la suggestion de Françoise, montre un Léon Martin qui, devenu amnésique suite à un accident de voiture, refuse de rendre une souris et un chien savants russes tombés en *spoutnik* : il les prend pour les siens et les garde dans une ferme de village. On craint l'incident diplomatique, la police s'en mêle, mais Léon Martin s'arme d'un fusil qu'il manie avec beaucoup de dextérité. La prise d'otages est alors médiatisée, on voit des gros titres de journaux en surimpression et en lettres lumineuses au fronton des cinémas : « Martin fait de la résistance ! » La télévision se déplace et des journalistes prennent des risques : ils vont jusque sous les fenêtres du forcené pour capter du son et des images inédites. Un émissaire du gouvernement est détaché. C'est Darry Cowl qui, dans l'épisode précédent, était vendeur de voitures.

Avec maladresse, Darry Cowl-Sarkozy essaye de négocier la libération des animaux, mais Léon refuse obstinément. Alors l'émissaire tente vraiment tout : à la télévision d'époque, on le voit escalader le toit avec sa mitrailleuse pour entrer par surprise, mais il glisse ; il lance ensuite une grenade par la fenêtre, que Léon Martin lui renvoie. C'est comme ça que la jeune mariée, restée à Paris, voit que son père n'est autre que le ravisseur dont tout le monde parle, un peu comme Marie-Thérèse S., à Cers, entend le nom de son fils diffusé à la radio, mais après sa mort seulement, le samedi matin. Finalement, c'est un ambassadeur soviétique qui débloque la situation.

Seuls 22% d'entre nous répondent oui à la question n° 23 : « Imaginez qu'H.B. ait vraiment fait exploser sa dynamite pendant la prise d'otages, pensez-vous que cela aurait eu un effet sur le devenir politique de la France ? » Ils s'en expliquent : la gestion de la crise par le gouvernement aurait été montrée du doigt, affirment entre autres Aline, Charlotte et Françoise qui s'accordent au moins sur ce point, un tel échec aurait retourné l'opinion. En 1995, précise Irène, c'étaient les élections, Pasqua, ayant perdu tout crédit, n'aurait plus été capable de soutenir Chirac, le paysage politique aurait donc complètement changé. Même si je ne partage pas cette analyse, je suis d'accord avec les 25% d'entre nous, dont Timothé, Philippe et Diane de M., l'ex-otage, qui pensent qu'à défaut de grands changements d'orientation, il y aurait eu au moins

une forte augmentation des discours sécuritaires dans tous les partis, et des réalisations concrètes. Diane croit savoir qu'à Neuilly et dans la région, plusieurs écoles ont été équipées, depuis 1993, de sas de sécurité spéciaux à l'entrée. Ce n'est pourtant pas le cas de la maternelle d'H.B. La principale du LEP Le Corbusier, à Cormeilles-en-Parisis, dont la rénovation a été faite par Marc, nous confie que même si les élèves n'ont pas pu participer à la reconstruction, comme cela avait été prévu au départ, ils respectent la nouvelle infrastructure : le lycée est aérien, il laisse passer la lumière et utilise efficacement des codes de couleur, se réjouit-elle. Des précautions particulières sont-elles prévues contre les risques d'intrusion de personnes extérieures à l'établissement? On est vigilant sur les entrées et sorties, mais il n'y a pas de caméras ni de tourniquet, ni aucune mesure spéciale.

Il est possible aussi qu'une explosion dans la classe entraînant la mort d'enfants eût rendu odieuse l'image de Sarkozy et compromis définitivement sa carrière. On l'aurait accusé d'être intervenu imprudemment, d'avoir saccagé le travail de la police. D'ailleurs, il a eu beaucoup de chance de s'en être tiré comme ça, nous disent au moins 3 parents d'otages et Bernard D., l'informaticien d'H.B. Je crois tout cela possible, comme 36% d'entre nous, mais, réfléchissant au téléphone, je fais valoir assez vite, comme Rose, que Sarkozy bénéficie de soutiens énormes et qu'il en a bénéficié presque à tous les moments de sa carrière politique.

Jacques tente une comparaison avec la mort de Malik Oussekiné, en 1986, qui avait provoqué la démission du ministre de l'Éducation Alain Devaquet, mais pas celle de Pasqua, alors à l'Intérieur, admet-il tout de suite avec Philippe et Arnaud. On n'aurait peut-être plus vu Sarkozy à un poste ministériel. Lui-même prétend, sur la vidéo mise en ligne par Sarkoheros le 26 avril 2007, qu'il avait préparé une lettre de démission juste avant l'assaut du RAID contre H.B. Mais la majorité d'entre nous pense, comme Pierre Lyon-Caen, qu'une explosion, survenue, par exemple, au cours des deux derniers jours, si elle avait des chances de le tuer lui, l'ex-procureur et négociateur, quelques policiers, peut-être des parents, n'aurait guère détruit la carrière des membres du gouvernement. On ne peut pas rendre Sarkozy ou Pasqua responsables de tout! expliquent Dominique, Nicole² et Marc. On n'a tenu aucun politique pour responsable de la rue des Rosiers! Du *Tati* de la rue de Rennes! Ni du métro Saint-Michel! clament Valentin et la veuve de Roland. Ce prétendu projet de démission, c'est de la communication, c'est même un peu mégalo : tout le monde aurait considéré cette catastrophe comme le passage à l'acte d'un dément, et puis on aurait assez vite oublié tout ça, insistent Hélène et Zoé, comme on a oublié, dit la seconde, le meurtre de François de Grossouvre en plein palais de l'Élysée.

Plus de la moitié d'entre nous n'envisage pas même une seconde que la vie de l'ex-maire de Neuilly eût pu être soufflée lors d'une telle détonation. Chez

ceux dont l'esprit est quand même traversé par cette idée, les positions s'équilibrent. Certains, comme moi, pensent qu'alors tout aurait pu changer parce que la manière d'être de droite de Sarkozy est nouvelle. À la place, on aurait pu avoir un gaulliste à la Chirac, qui aurait fait une politique plus prévisible, pensé-je avec David, face à laquelle l'opposition aurait pu mieux s'organiser. Zoé, Sébastien et Amandine sont sûrs qu'un homme tout à fait similaire aurait émergé, mais ils ne peuvent nommer aucun acteur de second plan qui aurait fait le remplacement. Quelqu'un comme Borloo, me demandé-je à moi-même ? Non, ce n'est pas un vrai politique, et il est trop dépendant de ceux qui l'ont placé. Mais alors qui, présent dès 1993, aurait pu suivre un itinéraire qui l'aurait conduit à la présidence, si la voie avait été dégagée par H.B. ? Comme la grande majorité d'entre nous, je n'arrive pas à citer un seul nom qui me convainc moi-même. Pierre Lyon-Caen pense mollement à Philippe Séguin, décédé il y a 2 ans, voire à François Fillon. Bernard D. imagine des gens de gauche, comme Jospin, qui avaient selon lui un itinéraire plus fort. Thomas Lacoste hasarde Villepin, pourtant impopulaire en 2007, David, Jacques Delors. « On ne peut pas présumer du passé », déclare Nicole : en vérité, nous ne voyons plus vraiment à quoi ressemblait le paysage politique de 1993, explique Philippe, et, en tout cas, aucune figure marquante de l'époque ne se détache assez. Des années 1990, précise Nicole², je ne me souviens que de Jack Lang et de la fête de la

musique, de Georges Marchais et de Henri Krasucki, parce qu'ils étaient drôles.

Sandrine et moi comprenons mal les 78% d'entre nous qui sont certains que même sans Sarkozy, la France d'aujourd'hui serait quasi identique sur le plan politique. Leur argument est que les leaders politiques ne sont jamais plus que les masques autorisés de grands groupes vagues, agissant comme des mécaniques obscures, sur lesquels ils n'ont pas prise. C'est pour cela, expliquent Nicole, Stéphane et Bernard D., que les alternatives politiques des partis opposés, quand elles sont crédibles, ne sont pas vraiment différentes. Ce n'est peut-être pas dans les orientations générales qu'il aurait fallu chercher des différences, reprend Sandrine, mais on observe pourtant bien, quand on étudie l'histoire, que les personnalités ont un impact. Arnaud évoque ce soldat de la guerre de 1914 qui avait Hitler en joue et qui n'a pas tiré : il aurait pu, à lui seul, changer toute l'histoire. Mais Hitler est sûrement une personnalité d'un tout autre ordre, ajoute-t-il avec Nicole², qui a tout de suite émergé en provoquant des événements. Des gens comme Sarkozy, eux, sont faits par les événements qu'ils traversent, sans être potentiellement déterminants à ce moment-là.

À la question n° 25 : « Acceptez-vous que votre vrai prénom soit utilisé dans ce livre ? » je commence par demander s'il y en a beaucoup parmi nous qui refusent et, dans ce cas, quelles peuvent bien être leurs raisons. À notre époque, dans les années 1950-1960, on était libres, cela se voyait parce qu'on se livrait plus facilement. Aujourd'hui, je trouve qu'on est libre surtout de faire carrière : on rate l'amour, l'éducation de ses enfants. On divorce à 40 ans, on est malheureux en couple et il y en a plein, des célibataires de 45 ans, qui sont obligés de passer par internet pour faire des rencontres. Je considère que j'ai été plus heureuse.

Je ne connais pas d'autres Berthier à Paris et, dans ma famille, je suis la plus âgée. J'ai 10 petits-enfants et c'est mon petit fils Pablo qui a décroché d'abord vers les 18 heures, quand je n'étais pas encore rentrée. Derrière lui, ça riait tellement qu'on ne s'entendait plus parler : il a demandé du silence, mais les éclats ont redémarré quand il s'est mis à dire qu'H.B., il voyait très bien ce que c'était, mais que les années

1990 ne lui disaient pas grand-chose, vu qu'il n'a que 13 ans. C'est grâce à lui que j'ai entendu parler de «Koh-Lanta» et de «Secret Story», la plus débile des deux à mes yeux. Seule, je ne regarde jamais TF1. Je ne me vois pas aller chercher un secret chez moi, car mon passé, je le rumine plus que je n'en parle. Depuis 6 ans, je ne fais plus la conversion des euros en francs : je me rends compte, à comparer les prix des appartements, que cela ne représente plus rien. Cependant, je trouve qu'H.B. aurait pu demander bien plus. Ces derniers temps, j'ai disparu de l'annuaire téléphonique www.pagesblanches.fr parce que ma fille est venue vivre temporairement avec moi, et elle a donc mis la ligne de téléphone à son nom.

Quand on me rappelle, en février 2012, quelques jours avant l'impression de notre livre, on entend bien que ma voix, si elle reste toujours avenante, semble comme élimée. Il y a deux mois, j'ai été attaquée dans le métro et j'ai eu une vertèbre cassée. Je ne dis pas que je me déplace avec difficulté ni même que ma fille est venue ici pour m'apporter un peu d'aide et de réconfort. Entre les deux coups de fil, mon amie qui avait tenté de mettre fin à ses jours a réussi à négocier son départ d'Orange, elle tremblait à l'idée que cela se sache et c'est pourquoi elle n'a pas rappelé pour livrer son témoignage. Maintenant, elle a réussi à prendre sa liberté et elle voyage. La prise d'otages de la maternelle, j'en parle comme d'une «affaire», ce que je distingue d'un «fait divers» ou d'un

«événement», même si j'ai compati avec les parents. J'ajoute que Nicolas Sarkozy me donne l'impression de traiter tous les problèmes comme des «affaires», avec énergie, gesticulant, essayant d'être familier avec tout le monde, avec Obama, avec Merkel. Je ne le trouve pas rassurant, je ne vois pas particulièrement en lui un leader, mais je constate qu'il a du charisme à l'étranger. Mes qualités politiques favorites sont : solide, peu attentif aux critiques, soucieux du bien général. Je fais partie des 5% d'entre nous, comme Marc, Stéphane ou Alain Vogelweith, qui n'hésitent pas à affirmer clairement leurs positions politiques : j'ai été de gauche, mais aujourd'hui, je ne suis plus ni de droite ni de gauche. Ces derniers jours, comme je vais mieux, j'essaie de reprendre le métro, je m'y efforce parce que je ne veux surtout pas avoir de phobies.

J'habite dans le 5^e arrondissement depuis 1984 mais, jeune, j'ai moi aussi passé quelques années à Neuilly. Mes enfants allaient à l'école parallèle à l'avenue du Roule. La première explosion d'H.B. dans le parking, demandé-je, n'était-ce pas vers la BNP? J'avais un appartement juste au-dessus d'un garage qui est devenu un parking, justement. Je me demande si ce n'est pas celui où H.B. a mis sa première dynamite. Je pense qu'un des rêves de cet homme était de devenir une vedette, non pas comme un ado, mais comme un de ces jeunes qui passent des castings. Je m'étonne d'apprendre qu'il avait fait des études. Comme Quentin Maussang, l'ex-élève des

Beaux-Arts de Lyon, Thomas Lacoste, le réalisateur de *Human Bomb*, même si j'avoue n'avoir mémorisé aucune image de la prise d'otages, les acteurs pressentis par les autres Berthier ne me semblent pas convenir pour jouer le rôle d'H.B. Mais si j'ai suivi les fictions de 2007 et même celle de 1994, je n'ai aucun souvenir du visage des comédiens qui incarnaient H.B. Je me souviens bien, en revanche, de ceux qui jouaient Nicolas Sarkozy et la maîtresse, mais pas de leur nom. Je les ai trouvés bien. Au bout de quelques minutes, arrivée à la question n° 10, je propose Vincent Elbaz parce qu'il m'a l'air moins fin et ouvert que Bernard Giraudeau, même si ce dernier était un peu sur le retour en 2007.

J'observe, comme J., Yvonne et Françoise, qu'en prenant de l'âge, des souvenirs d'enfance me reviennent par vagues, mais pas au-delà de l'âge de 5 ans : la déclaration de guerre, les alertes des sirènes, les abris, la peur. Maintenant, je comprends peu à peu la guerre. Me sont revenues aussi, plus récemment, des images de ma grand-mère qui est arrêtée, les coups de crosse des Allemands qui l'emmènent. La personne qui avait aidé ma mère à me cacher dans un couvent était une dame très chrétienne, elle avait pris sur elle de m'emmener là. Le jour où on a arrêté ma mère, cette dame est venue me chercher pour que je la voie une dernière fois : surtout, tu n'appelles pas ta maman « Maman », me dit-elle, tu vas l'embrasser, tu fais comme si on allait dire au revoir à la voisine. Je peux formuler

ces souvenirs au téléphone sans aucune gêne, mais je comprends aussi les 11 % d'entre nous qui, comme Pierre Lyon-Caen ou la veuve de Roland, hésitent à les voir repris dans un ouvrage de littérature. Moi, je suis bavarde mais, au fond, je ne le regrette pas. J'ai essayé d'écrire un livre sur mes souvenirs d'enfant cachée, j'ai rempli des feuilles que je ne suis pas arrivée à relire. Je ne sais pas par où commencer.

Les 32% d'entre nous qui n'apparaissent pas ici sous leur vrai nom ne confirment pas totalement mon idée que les gens d'aujourd'hui sont craintifs. Ce qualificatif vaudrait, à la rigueur, pour Rafaël O., l'ex-élève de Lise Bonnafous, et 4 ou 5 autres. Aussi peut-être pour tel directeur ou directrice d'établissement scolaire, d'école de danse travaillant avec la maternelle, mais en général, ces derniers, lorsqu'ils acceptent de parler, vous précisent très vite qu'ils souhaitent l'anonymat : dès qu'ils entendent les mots *human bomb* ou *Neuilly-sur-Seine*. Irène et Anne ne se posent cette question que quand nous la leur posons, en février 2012. La seconde a complètement oublié nous avoir répondu il y a un an et demi, mais pas la première : elle se souvient des surprises qu'avait provoquées notre questionnaire, qui lui a fait l'effet d'un test. Toutes deux répondent d'abord qu'elles ne voient pas d'intérêt à ce que leur nom soit cité parce qu'au fond, ce qu'elles ont répondu n'a pas vraiment d'importance. Et puis, est-ce que ça en vaut la chandelle de risquer d'être dérangées ou même importunées par

des hurluberlus qui pourraient les retrouver dans le Bottin comme nous l'avons fait? — Vous pensez donc que l'impact de notre livre sera tel qu'il pourrait même toucher des lecteurs de ce genre, susciter des réactions si passionnelles? — Il vaut mieux prévenir que guérir! En compensation, parfois, elles proposent elles-mêmes un prénom de substitution, comme « Anne » ou « Irène », sans nous expliquer pourquoi celui-là plutôt qu'un autre.

Alain Vogelweith, coauteur de la *La Mort hors la loi*, nous raconte que sa manière d'écrire a complètement changé à partir du moment où il s'est mis à travailler sur H.B. Les textes qu'il publiait auparavant dans la revue *Justice*, du Syndicat de la magistrature, circulaient au sein d'un monde restreint de juristes. Il écrivait alors librement, avec le seul souci d'exprimer ce qu'il pensait vrai. Les lois de la diffamation ne s'appliquent pas de la même façon selon la taille de votre public, explique-t-il : la liberté d'écrire, quoi qu'on écrive, est limitée par l'ampleur de notre audience. Ses premiers articles sur la mort d'H.B. intéressent un journaliste du *Monde*, ensuite cela fait boule de neige, d'autres viennent nombreux au siège du Syndicat de la magistrature. Peu de temps avant la sortie de son livre, en 1994, son ordinateur est ouvert la nuit, en son absence. Puis des procès s'enchaînent. Aujourd'hui, si c'était à refaire, il aurait pris certaines précautions, en particulier dans la manière de formuler les choses : il n'aurait pas parlé d'un « rétablissement

de la peine de mort» par intervention policière, dont l'exécution d'H.B. serait un spectaculaire exemple. Il l'aurait tourné de manière à ce que l'idée soit la même, mais qu'on ne puisse pas l'attaquer.

Pendant qu'au salon du livre de Toulon, nous nous entretenons avec Christian Estrosi, l'actuel maire de Nice, au sujet de la «neutralisation» policière et de l'usage du Taser, Gérard reçoit la visite d'un homme scandalisé, dont la femme a commencé à laisser des messages, au début pleins de contrition. C'est le vrai M. Andrau, venu tout exprès demander des comptes au sujet de l'utilisation de son nom dans le roman *Andrau le mac* que Gérard est venu dédicacer : «Vous n'aviez qu'à mettre "Berthier le mac" ! — J'aurais perdu l'allusion à Racine dont l'argument sert vraiment de matrice au roman... — Écoutez, je suis un ancien professeur, j'ai une activité politique intense dans la région, il faut que votre éditeur fasse réparation.» C'est probablement pour éviter de pareilles mésaventures que Jean-Pierre About, qui a eu accès à tous les enregistrements des conversations d'H.B., a préféré changer, dans son livre *HB*, tous les prénoms des enfants et de certains parents. Ce n'est pas le cas de Daniel Boulanger, l'ex-homme du RAID, qui semble bien n'avoir rien caché, en ce qui concerne les noms, dans *Le Jour où j'ai tué HB*. Diane de M. suppose même que c'est en recoupant des informations à partir de ce livre que certaines ex-petites otages ont pu être contactées par la production de «Secret Story».

Précision

L'homonymie peut nuire à un point insoupçonné. C'est ainsi que Jean-Pierre Andrau, professeur durant plus de 30 ans à Dumont d'Urville, spécialiste enseignant et militant associatif, nous adresse cette précision : *« Je tiens à faire savoir, à la suite de la publication d'un article sur le dernier livre de Gérard Berthier, intitulé Andrau le Mac (Géness), que je n'ai aucun lien de parenté avec le personnage de ce récit. [...] Moi-même, mon épouse et mes enfants nous réservons le droit d'agir par tous les moyens légaux contre l'utilisation abusive du nom Andrau à des fins « littéraires » qui porterait atteinte à notre réputation. »*

passionnés de plongée. Lors de leur récente croisière mer Rouge, ils ont posé par 15 m de fond sur le site Shack reef, à Ras Mohammed, une réserve marine

varmatin.com

Actualités **Villes** Sports Vidéos Photos

Le diaporama



Les images de l'inauguration de l'hôpital Sainte-Musse

La « réparation » de Jean-Pierre Andrau, publiée dans le journal *Var-Matin*, le 23 novembre 2011.

Plus de la moitié de ceux qui ne veulent pas apparaître sous leur nom nous laissent l'entière responsabilité de le changer comme bon nous semble. Le reste pose, avec plus ou moins d'intransigeance, des conditions de demi-mesure. Ceux qui ne portent pas notre patronyme Berthier et ne sont pas non plus des personnes publiques, comme Charles Pasqua, Julien Masdoua ou Gérard Gautier, apparaissent toujours sous l'étiquette « prénom + initiale ». 4 d'entre eux ont réclamé la modification de l'initiale tout en

conservant le prénom ou le brouillage du prénom par composition aléatoire : « Marie » ou « Anne » deviennent « Anne-Marie ». Diane de M., l'ex-petite otage, nous a demandé deux choses : 1° d'apparaître sous le prénom Diane ; 2° d'avoir un œil sur ce que nous faisons dire à Diane. La seconde condition, si la première est respectée, pourrait sembler superflue, abusive, même. Elle ne l'est pas, pour Diane, car « Diane » n'est pas tout à fait un nom fictif, explique-t-elle, c'est le prénom qu'utilisent toujours ses parents, Laurence et Jean-Marie, lorsqu'ils parlent d'elle dans le docufiction de 2007, c'est aussi le prénom que choisit de lui donner Jean-Pierre About, le journaliste de TF1 auteur d'*HB*, texte qui sert de base au scénario dudit docufiction.

Pierre, tout comme Jean et Philippe, sait bien que « Pierre Berthier » n'est pas une étiquette qui vous localise avec précision dans Paris, mais il veut savoir si, selon nous, le fait d'autoriser la publication de son nom pourra être compris comme son accord avec l'esthétique générale du livre. D'après les extraits qu'il entend, il n'est pas sûr de l'apprécier à 100%. Nous avons donc dû, dans ce cas aussi, inventer des prénoms. Certains d'entre nous, comme Aline, Hélène et 2 ou 3 autres demandent d'emblée et/ou terminent l'entretien par un « Je compte sur vous pour l'anonymat », d'autres, comme William, hésitent à ce sujet et n'ont plus été joignables par la suite. Leur prénom a donc été, quand nous l'avons jugé utile, modifié.

Je fais partie des 57 % d'entre nous qui acceptent quasiment sans condition de paraître sous leur identité réelle dans ces pages. Certains, tels Dominique, Timothé, Pierre Lyon-Caen, Philippe, le justifient comme moi en disant qu'ils sont des personnes libres d'exprimer leur opinion et qu'ils ne voient pas en vertu de quoi ils ne l'assumeraient pas, transposée dans une œuvre de création, tant qu'elle n'est pas transformée. À cet égard, David tient à proposer quelques corrections sur les Hmong et nous recommande une vidéo sur Youtube. Caroline et Alain Vogelweith nous font confiance. Ce dernier, cependant, ne tient pas à ce que nous lui fassions dire que Jean-Marie Cavada n'a pas souhaité l'inviter sur le plateau de « La Marche du siècle » (1997) parce que Nicolas Sarkozy, qui apportait des images inédites de la prise d'otages, ne voulait pas l'avoir en face de lui. En effet, de cela, il n'a aucune preuve, et nous non plus. Comme demi-mesure, Cavada lui propose une discussion en ligne en direct. Il rejette cette offre de débat inégal. Quand il voit l'émission avec tous les invités considérant comme un succès la « neutralisation » d'H.B., il se dit qu'il a bien fait. Marcel nous demande comment ont réagi des gens comme Marc et Pierre Lyon-Caen, dont il apprécie le travail ou l'image publique. Quand il entend qu'ils ont donné leur accord, il consent lui aussi.

Parmi ceux qui interdisent l'utilisation de leur nom, un certain nombre, un peu moins de la moitié, dont Irène, participeraient quand même bien à des

émissions de télé dans lesquelles nous pourrions être invités, du moins certains d'entre nous, si jamais le livre réussit. 80% de ceux qui autorisent la mention de leur nom disent oui aussi pour la télé et/ou la radio, surtout s'il s'agit d'émissions littéraires ou à débats, éventuellement si c'est Ruquier ou Taddéi. Timothé et J. font exception. La «J.» du Bottin s'appelle Jeanine, nous apprend-elle : ça, vous pouvez l'écrire, mais je suis une très vieille dame, en mars, j'aurai 89 ans, ça me gênerait de paraître à l'écran. Une dame, à cet âge, n'est plus de cette époque : elle n'a pas la même sensibilité. Et puis, même pour vous, physiquement, mon image, ça ne conviendrait pas.

Moi, je me méfie moins de vous que de la télé, nous confie Diane de M. On pense souvent le contraire, parce qu'on croit que les médias publics sont plus encadrés, et surtout parce qu'on s'attend à leur manière de reprendre ce qu'on leur dit, qu'elle soit bonne ou mauvaise. J'ai déjà été sollicitée pour témoigner devant les caméras, mais je n'ai jamais voulu venir à aucune émission ni participer à aucun film parce que je n'ai rien à exprimer de personnel au sujet de la prise d'otages. Il y a 5 ans, mes parents, eux, ont accepté, dans la mesure où ils savaient que ce serait fait dans les règles : ils sont tous les deux journalistes, Jean-Pierre About est un de leurs amis et ils connaissent aussi Tony Comiti, le producteur du docufiction dans lequel ils prennent la parole. Mais ils ont hésité. Avec Bernard D., ex-responsable de

l'atelier maintenance dans la société d'H.B., France 2 leur semble une institution sérieuse et professionnelle. En revanche, Richard B. qui, comme Bernard D., n'a souhaité être maquillé ni dans ces pages ni dans celles du livre de Jean-Pierre About, a préféré apparaître à l'écran en 1993 avec la seule mention «Richard» ou «Richard, ami d'H.B.», se souvient-il.

Mes parents m'appellent Diane, continue-t-elle, par peur d'entacher ma vie privée. Dans le montage, leurs propos sont introduits de manière à apporter un point de vue personnel aux scènes reconstituées. J'ai trouvé amusant de me voir jouer par une petite fille blonde. Le film dramatise avec un ralenti et un signal sonore le geste qu'a fait mon père et qu'il n'a jamais pu oublier : en dépit de l'interdiction de Charles Pasqua, il entre dans la classe pour parler à H.B., je cours alors vers lui (joué par Pierre Alloggia), mais il lève la main et me demande de ne pas bouger, de rester avec les autres élèves, car il voulait, dit-il, ne tirer aucun avantage de sa position au gouvernement. Je ne suis pas sûre que j'aurais agi comme lui. Cela m'a touchée qu'il ait eu à revivre cette situation quand, aujourd'hui, je n'ai, moi, pas même l'impression de l'avoir vécue.

Tout ceux d'entre nous qui seraient d'accord pour se déplacer sur un plateau télé ou dans un studio de radio, à de rares exceptions près, comme Dominique ou Marc, ont peur de ne pas réussir à

Zoé

s'exprimer avec aisance ou pertinence devant des animateurs. William, lui, par principe, ne parle à aucun journaliste, ne leur faisant pas confiance. Il affirme être mal à l'aise devant un micro, mais il verra si l'occasion se présente : sa position peut varier selon les émissions, et selon qui pose les questions. Irène avoue qu'elle serait rouge tomate devant Dechavanne ou Ruquier : elle préfère la radio. 75% d'entre nous pensent n'avoir pas grand-chose d'intéressant à dire au sujet de la maternelle de Neuilly. C'est ce que je réponds moi aussi, au moins dans un premier temps, avec Stéphane, Arnaud et même Quentin Maussang, qui, lui, ne change pas vraiment d'avis, mais nous envoie un texto, une heure après seulement, pour qu'on ne mentionne pas sa réponse sur le sujet. La plupart d'entre nous, croyons-nous, a sur cette histoire les mêmes idées et les mêmes souvenirs que tout le monde : aucun Berthier, par exemple, ne se souvenait du vrai nom d'H.B.

QUESTIONNAIRE
(canevas)

1. Début mai 1993, une lettre signée H.B., avertissant de l'imminence d'un attentat à venir, avait été envoyée à certains Parisiens portant le nom de Berthier, comme vous. L'auteur était celui qui allait devenir le preneur d'otages de la maternelle de Neuilly-sur-Seine. On sait qu'il y a eu au moins 3 Berthier destinataires. Avez-vous été l'un d'eux?

- Si oui : accepteriez-vous de me décrire cette lettre?
- Si non : y a-t-il des membres de votre famille qui l'auraient reçue?

2. Accepteriez-vous de répondre à quelques questions concernant vos souvenirs personnels de cette prise d'otages?

Si non : est-il possible de savoir pour quelles raisons vous refusez?

3. Je vais vous prononcer le nom réel du preneur d'otages, et vous me direz franchement si cela vous dit quelque chose.

- Si oui : quoi? Et pourquoi?

– Si non : pourquoi l’avez-vous oublié ? Son pseudo, H.B., à votre avis, à quoi fait-il référence ? et *Human Bomb* ?

4. Si vous deviez choisir un acteur pour incarner ce preneur d’otages, qui prendriez-vous ?

Son meilleur ami disait qu’il ressemblait à Bernard Giraudeau, qu’en pensez-vous ?

5. À votre avis, comment H.B. en est-il venu à choisir des gens qui s’appellent Berthier, comme vous ?

Pourquoi a-t-il choisi comme destinataires d’autres Berthier que vous ?

6. Quand vous entendez « prise d’otages de la maternelle de Neuilly », quelle est la première image qui vous vient à l’esprit ?

7. Diriez-vous de cette prise d’otages qu’elle a constitué un événement de ces 20 dernières années ? Comparable à quel autre événement en importance ?

Lorsque les *Twin Towers* sont tombées, en 2001, que faisiez-vous ? Et pendant qu’H.B. faisait sa prise d’otages ?

8. Savez-vous quelles autres actions (ou activités) a pu mener H.B. avant cette prise d’otages ?

9. À 500 mètres de la maternelle se trouve une maison de retraite. À votre avis, si H.B. avait pris en otages les vieillards qu’elle abrite, son opération aurait-elle eu le même effet ?

Questionnaire

10. Pourquoi H.B. a-t-il choisi précisément cette maternelle, à Neuilly-sur-Seine ?

11. Accepteriez-vous de me donner votre avis sur une des lettres (de votre choix) que nous avons écrites à certaines personnalités plus ou moins liées à cette affaire afin de mener notre enquête ?

Au choix : lettre au maire de Cers, à un hypnotiseur, à un élève de Lise Bonnafous (la prof de maths du lycée de Béziers qui s'est immolée par le feu), à la mère d'H.B., à la sœur d'H.B., à Nicolas Sarkozy, Pierre Lyon-Caen, Charles Pasqua, Bruno P. (le tireur d'élite du RAID), Dominique Rizet («Faites entrer l'accusé»), Catherine G. (la directrice de la maternelle), François Bayrou, aux ex-petits otages (Diane de M., Fleur et Marion B., Claire P., Rafaël N., Louis H.), aux parents (Christine P., Pierre. N., Stéphane H.) à Nathalie R. (l'institutrice de Besançon), à Thierry Lenain (l'auteur d'*H.B.*).

12. Que signifie pour vous la somme de 100 millions de francs (environ 15 millions d'euros) ?

Si vous en disposiez, que feriez-vous ?

13. Connaissez-vous des gens dans votre entourage qui se sont suicidés au travail ou à cause de leur travail ?

14. Pouvez-vous citer un homme politique courageux au cours de ces 20 dernières années ?

Pouvez-vous citer un artiste ou un écrivain courageux de ces 20 dernières années ?

15. Quelles sont les 3 qualités principales dont doit faire preuve un homme politique ? Sont-elles valables pour un écrivain ?

16. Pensez-vous qu'un tel homme puisse être considéré par une part de la population comme une sorte d'idole, comme a pu l'être Jacques Mesrine, dans les années 1970 ?

17. Pouvez-vous nommer des personnalités importantes impliquées dans cette prise d'otages ?

18. Pensez-vous qu'une telle expérience a pu avoir des conséquences sur la vie future des otages ?

19. Connaissez-vous l'émission de télé-réalité « Secret Story » ? Pensez-vous posséder un secret qui ferait de vous un candidat possible pour une telle émission ?

20. Pensez-vous que le fait d'avoir été otage d'H.B. puisse constituer un bon secret pour une telle émission ? Pourquoi y aller, sinon ?

21. Si vous aviez un message capital à faire passer au public, qui remette fortement en cause le gouvernement ou des membres puissants de notre société, comment procéderiez-vous ?

Questionnaire

22. La sœur aînée d'H.B. affirme que lorsqu'elle a demandé à voir la dépouille de son frère, les autorités le lui ont formellement déconseillé parce qu'il était défiguré par les tirs et que ce serait dur à supporter. Lorsqu'elle parviendra à le voir, elle constatera qu'il n'était absolument pas défiguré, et qu'il n'y avait pas de traces de balles. (Source : *L'Humanité* du 20 juillet 1993). Qu'en pensez-vous ?

23. Imaginez qu'H.B. ait vraiment fait exploser sa dynamite pendant la prise d'otages, pensez-vous que cela aurait eu un effet sur le devenir politique de la France ?

24. Nous autorisez-vous à utiliser votre nom réel dans le livre que nous allons rédiger à partir de vos réponses et de celles des autres Berthier de Paris qui nous répondront ?

– Si oui : à quelles conditions ?

– Si non : auriez-vous un prénom fictif à nous proposer ?

25. Si jamais je suis invité pour présenter ce livre à la radio ou à la télévision, accepteriez-vous de m'accompagner en tant que contributeur/trice à son écriture ?

Avec la participation, à des degrés très divers,

des Berthier de Paris, de la direction et du personnel de l'école maternelle Commandant-Charcot de Neuilly-sur-Seine, de l'administration des 8 écoles maternelles de Neuilly, des lycées de la Trinité et du Sacré-Cœur de Béziers et Le Corbusier de Cormeilles, de Mme Baillet de la mairie de Neuilly, du personnel du parking de l'avenue du Roule, des habitants du village de Cers, et en particulier de son maire Gérard Gautier, de Richard Bonnafous, Mme Viguiet, Jean-Marie Mercier et sa femme, Karine Madaille, Nathalie Roffet, Christophe Hanna, Jérôme Dassier, Jean-Claude Zancarini, Johan Defer, Julien Masdoua, Pierre Lyon-Caen, Dominique Rizet, Simon Babre, Babeth Goudrian, Stéphane et Louis Hauvette, Christine Pages, Alain Vogelweith, Bruno Pomart, Thomas Lacoste, Valérie Pagis, Quentin Maussang, Paul-Loup Sulitzer, Micka l'essentiel, Joëlle et Jean-Marie Gleize, Kevin Lévêque, Adeline Martinez, Antoine Sylvain, Bastien Gallet, Martine Morieux, Joseph Mouton, Diane de Morant, Fleur Bazin et son homonyme, Pierre Narboni, Thierry Lenain, Dominique Dupart.

Qu'ils en soient remerciés.

TABLE

Alain	7
Bernadette	17
Caroline	27
David	37
Emmanuelle	47
Gérard	55
Hélène	67
Irène	79
Jacques	89
Karine	103
Lauriane	113
Marc	123
Nicole.....	133
Philippe	145
Roland	155
Timothé	167
Valentin	181
William	195
Zo�	207
Questionnaire	221
Remerciements	227

Quelques rapports précédemment fournis par **LA RÉDACTION**

- n° 11c [*Neuf petits silences désignés pour nos intérieurs*], France Culture, 2004.
- n° xvi [*G.u.t.s*, superposters], Marseille (2004) et Lyon (2005).
- n° x4 [*Sieben Lumpen* (diaporama d'ambiance)], musée d'art moderne de Strasbourg (2004), Point éphémère/CNEAI à Paris (2005), opéra de Lyon (2005) et *Piuff* de Paris (2005).
- 15c [*Nos visages-flash ultimes* (diaporama)], Montevideo à Marseille (2006) et *Strip Film Festival* de Paris (2006).
- n° x11 [*Valérie* (rituel de redescription collective)], *Strip Film Festival* de Paris (2007).
- n° 16b *Valérie par Valérie* (livre), Al Dante, 2008.
- XXVIIb [4 coups de téléphone aux Berthier (reconstitution d'enquête)] avec les élèves de l'ENSBA de Lyon et de la villa Arson, avril 2009, repris dans Quentin Maussang, à suivre, http://www.dailymotion.com/video/xmz82_a-suivre_news.
- n° 17a [H.B./ HUMAINE BOMBE], in *Nioques* n° 7/8, mai 2010.
- XVIIIc [Une discussion téléphonique avec Alain Berthier], 28 mai 2010, à l'occasion des obsèques du CEP de l'ENS-Ish.
- XXa [Commentaires sur quelques fiches Berthier], La Vitrine, mai 2011.

LES BERTHIER
Portraits statistiques
de
LA RÉDACTION

a été achevé d'imprimer en mars 2012
sur les presses de l'imprimerie France Quercy - groupe Qualibris - 46090 Mercuès.
n° ISBN : 978-2-917131-21-3
Dépôt légal : 2^e trimestre 2012.
Imprimé en France.

© Christophe Hanna et Questions théoriques pour la présente édition.

En couverture : portrait moyen des Berthier
reconstitué par superposition de portraits de Berthier publiés sur internet.

L'association Questions théoriques (anc. Le Croisement)
a bénéficié du soutien du Conseil régional d'Ile-de-France.

www.questions-theoriques.com
mail : questions.theoriques@gmail.com